

LES
CHEFS ÉCOSSAIS,
ROMAN HISTORIQUE,
PAR MISS JANE PORTER,

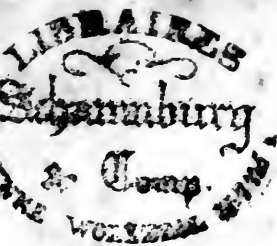
TRADUIT DE L'ANGLAIS.

SECONDE ÉDITION.

TOME PREMIER.

PARIS,
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
SEUL ÉDITEUR DES ŒUVRES COMPLÈTES DE SIR WALTER SCOTT,
RUE DE SEINE, N° 12.

1824.



BBN-8244

PR

5189

.P5

S314

1820

SMRS Vol. 1

LES
CHEFS ÉCOSSAIS.

I.

ON TROUVE AUX MÊMES ADRESSES ,

LES OUVRAGES SUIVANS :

LA FEMME, ou Ida l'Athénienne. 4 v.		
in-12. Prix:	8 f.	c.
LE MISSIONNAIRE, Histoire Indienne.		
3 vol. in-12.	7	50
LE PORTRAIT, Nouvelle, d'Auguste		
La Fontaine. 1 vol. in-12. . .	1	50
SCÈNES DE LA VIE DU GRAND MONDE;		
par Miss Edgeworth, contenant:		
VIVIAN. 3 vol. in-12.	7	50
ÉMILIE DE COULANGES. 1 vol. in-12.	2	50
L'ABSENT. 3 vol. in-12.	7	50
SYDNEY, Comte d'Avondel; par		
Mistriss West. 4 vol. in-12. .	10	

LES CHEFS ÉCOSSAIS.

ROMAN HISTORIQUE,
PAR MISS JANE PORTER;

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE TRADUCTEUR D'IDA, DU MISSIONNAIRE, etc,

J'entends une voix qui réveille mon âme.
C'est la voix des années qui se sont écoulées : elles roulent devant moi , avec tous les événemens qu'elles ont entraînés.

OSSIAN.

DEUXIÈME ÉDITION.

.....
TOME PREMIER.
.....

PARIS,

Chez H. NICOLLE, LIBRAIRE, rue de Seine,
n°. 12.

.....

1820.

AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage, publié en Angleterre au commencement de 1810, nous parvint au mois de juillet de la même année, et nous en entreprîmes alors la traduction. Elle fut annoncée dans les journaux : mais nous pressentîmes que sa publication ne conviendrait pas au Gouvernement. Cependant, lorsqu'elle fut achevée, nous hasardâmes de la présenter à la censure ; et nous devons rendre au censeur qui en fut chargé, (1) la justice de dire qu'il était disposé à affronter le

(1) M. Le Montey.

péril, et à la faire passer, au moyen de quelques changemens. Mais, outre que ces coupures, ces adoucissemens, quelque réserve qu'il y eût apportée, auraient décoloré l'Ouvrage, nous ne voulûmes pas compromettre ce censeur bienveillant, ni exposer l'imprimeur, le libraire, et nous-mêmes, à des dangers hors de toute proportion avec les avantages de cette publication. Nous retirâmes donc notre manuscrit, bien convaincus, dès-lors, que le moment où nous pourrions le faire imprimer n'était pas très-éloigné. Il est heureusement venu.

La liberté acquise pour nous de faire imprimer le résultat d'un travail assez considérable, est un infiniment petit, comparé à tout ce que renferme le mot

heureusement, dans le sens où nous venons de l'employer; et le public se serait fort bien passé d'un roman de plus. Toutefois, celui-ci pourra offrir quelque intérêt dans les circonstances actuelles. On sera tenté de croire, en le lisant, que plusieurs passages ont été ajoutés tout récemment; mais nous certifions que l'Ouvrage est tel qu'il a été publié à Londres en 1810, sauf les corrections que l'Auteur y a faites dans la seconde édition, en 1811. Cette seconde édition nous étant parvenue, nous avons retouché notre manuscrit, pour le rendre conforme au nouveau travail de l'Auteur. Nous avons vu avec plaisir que nous avions deviné d'avance plusieurs des corrections dont la première édition était susceptible; et nous avons en outre fait

toutes celles que nous ne nous étions pas permises de notre seule autorité. Mais pas un mot n'a été ajouté; et c'est une chose très-facile à vérifier, par la comparaison avec le texte original, dont la date est bien certaine.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

PEU de romans historiques sont aussi conformes à l'histoire que celui-ci ; et qui ne connaîtrait cette époque des annales de l'Ecosse que par cet ouvrage , s'en formerait cependant une idée assez juste. On pourra s'en convaincre en lisant dans l'histoire d'Angleterre , de David Hume, les pages que ce célèbre écrivain a consacrées aux règnes d'Edouard I^{er} et d'Edouard II. Mais nous engageons ceux qui n'auraient pas présens à la mémoire les événemens de ces deux règnes , à ne faire cette lecture qu'après avoir achevé celle du roman : l'intérêt en sera pour eux plus vif. Néanmoins , loin d'affaiblir cet intérêt , nous pensons que nous l'accroîtrons , en mettant sous les yeux du lecteur le passage de cet historien , où il est question , pour la première fois , de Wallace , le principal héros de ce roman.

« Parut alors William Wallace. Sa fortune n'était pas considérable, mais il descendait d'une ancienne famille dans l'ouest de l'Ecosse. Son courage lui inspira le hardi dessein d'affranchir sa patrie du joug de l'étranger, et le conduisit à achever cette grande entreprise. Cet homme, dont les exploits, fort exagérés dans les traditions de ses compatriotes, sont dans leur réalité le sujet d'une juste admiration, avait été provoqué par l'insolence d'un officier anglais, à lui donner la mort. Exposé par cette violence aux poursuites du gouvernement, il se réfugia dans les forêts et s'offrit pour chef à tous ceux que leur mauvaise fortune, quelque attentat, ou leur animosité contre les Anglais, avaient réduits à la même nécessité. A la force d'un géant, il joignait un courage héroïque; il était désintéressé, magnanime : sa patience et son aptitude à supporter la faim, les fatigues et les rigueurs des saisons, étaient incroyables; et bientôt il acquit, sur ces fugitifs désespérés, l'autorité à laquelle ses vertus et ses qualités extraordinaires lui donnaient de si justes droits. Il débuta par de petites tentatives, qui toutes lui réussirent, et furent suivies d'entreprises plus importantes;

et toujours il montra autant de prudence pour la sûreté des siens, que de valeur contre l'ennemi. La connaissance parfaite qu'il avait du pays, lui donnait la facilité d'échapper aux poursuites dans les marais, les forêts et les montagnes; et, réunissant sa troupe dispersée, il reparaissait à l'improviste dans quelque autre canton, surprenait les Anglais, les mettait en déroute, ou les passait au fil de l'épée. Chaque jour il n'était bruit que de ses hauts faits, qui excitaient des transports de joie parmi ses compatriotes, et remplissaient l'ennemi de terreur. Tous ceux qui ambitionnaient la gloire militaire voulaient avoir part à sa renommée. Son heureuse valeur semblait effacer la honte dont la nation s'était couverte par sa lâche soumission aux Anglais; et, quoiqu'aucun grand seigneur ne se hasardât encore à embrasser son parti, il fut bientôt en possession de cette confiance et de cet attachement général, que la naissance et la fortune ne font pas seuls obtenir.

« Quand Wallace, par une continuité de succès, eut enflammé ses troupes d'un courage qui répondait au sien, il résolut de frapper un coup décisif contre le gouvernement an-

glais , etc. » David Hume, *Hist. of England*, v. 11, p. 299. Edition in-8°. de Londres, 1791.

Un homme, dont le judicieux Hume parle en ces termes, était sans doute très-propre à figurer avec avantage dans un roman historique ; et il était bien permis à miss Jane Porter d'ajouter quelques ornemens à la peinture fidèle de son héros , pour le rendre plus intéressant. Il nous semble qu'elle l'a fait avec succès : nous craignons cependant que ceux des lecteurs qui ne se transporteront pas en idée au treizième siècle, ne trouvent ce héros bien religieux. En tout, l'Ouvrage s'écarte rarement du ton grave ; mais nous pensons qu'il fera verser quelques larmes. Il n'est, pour ainsi dire, qu'une suite de scènes dramatiques, dont plusieurs sont fort belles. Nous ne saurions dire s'il vaut mieux ou moins que tel autre roman ; mais il ne ressemble à aucun que nous connaissons , et il doit être distingué dans la foule.

Dans la peinture de la conduite d'Edouard I^{er} envers l'Ecosse, les couleurs sont un peu chargées ; mais il faut observer que ce sont des Ecossais d'alors qui parlent. Il est certain que les agens de ce prince se rendirent coupables de grands excès ; néanmoins , on ne doit pas

le juger lui-même, tout-à-fait, d'après cette partie de son histoire, et nous allons encore citer Hume à son sujet.

« Les entreprises achevées par ce prince, et celles qu'il mena tout près de leur conclusion, furent plus sages, mieux conduites et plus avantageuses à l'intérêt permanent du royaume, qu'aucune de celles de ses ancêtres ou de ses successeurs. Il rendit au gouvernement le nerf que la faiblesse de son père lui avait fait perdre ; il maintint les lois contre tous les efforts de ses barons turbulens. Il réunit entièrement à la couronne la principauté de Galles, et prit avec intelligence et vigueur des mesures pour y réunir aussi l'Ecosse. Quoique l'équité de cette dernière entreprise puisse être raisonnablement mise en doute, les circonstances des deux royaumes rendaient le succès en apparence si certain, les avantages de la réunion de toutes les parties de l'île sous un même gouvernement étaient si évidens, que ceux qui, dans la conduite des princes, accordent beaucoup à la raison d'état, ne blâmeront pas sévèrement celle d'Edouard en cette occurrence. Mais quelque reproche qu'on puisse faire à ce prince sur ses principes de justice, il est le

modèle d'un roi politique et guerrier. A une grande activité, il joignait beaucoup de pénétration; il était courageux, vigilant et entreprenant; économe dans les dépenses qui n'étaient pas nécessaires, il savait ouvrir à propos le trésor public; il punissait sévèrement le crime; il était gracieux et affable avec ses serviteurs et ses courtisans; etc. » page 318.

Nous rapporterons ici un passage d'Hector Boetius, que l'auteur a mis en note à la fin de l'ouvrage, et qui nous paraît mieux placé au frontispice.

« Vers la fin de l'année 1430, le roi Jacques I^{er}, revenant de Perth à Saint-Andrews, eut la curiosité de voir une dame extrêmement âgée de la maison d'Erskine, qui demeurait au château de Kinnoul. De tous ses sens, elle n'avait perdu que la vue, et elle conservait encore beaucoup de vigueur. Elle avait vu Wallace et Robert Bruce, et en racontait souvent des particularités. Le roi, qui avait beaucoup de vénération pour les grands hommes, désira entendre de la bouche de cette vieille dame, des détails sur ces deux héros. Il la fit prévenir qu'il irait lui rendre visite le lendemain. Au moment où elle fut avertie de l'approche du

roi ; elle alla au-devant de lui dans la grande salle du château , suivie d'un cortège de matrones , dont la plupart étaient de sa lignée. Elle se présenta à lui avec tant d'aisance et de grâces , qu'il douta qu'elle fût aveugle. Sa Majesté l'embrassa , la prit par la main , et la fit asseoir à son côté : ce prince eut avec elle une longue conversation , et lui fit beaucoup de questions sur d'anciens événemens. Entre autres choses , il la pria de lui décrire la personne de William Wallace , et l'interrogea sur sa figure , son courage , et la force extraordinaire dont il avait été doué. Il en fit autant relativement à Robert Bruce. *Robert , dit-elle , était beau et de bonne mine. Sa force était telle , qu'il aurait aisément vaincu à la lutte , tout homme de son temps. Mais Wallace le surpassait en stature et en vigueur , autant que lui-même surpassait tous les autres , et il aurait fait tête , avec avantage , à deux hommes comme Robert.*

Il fallait , soit dit en passant , que cette dame fût presque aussi âgée que Thomas Parr , qui mourut à Londres , sous Charles I^{er} , à cent cinquante-deux ans et neuf mois , et qui , probablement , aurait vécu plus long-temps , si on l'eût laissé chez lui , dans le nord de l'Angle-

terre, au lieu de le conduire dans la capitale, pour lui faire honneur, et le montrer au roi. C'est de tous les exemples de prodigieuse longévité, le mieux constaté. Ce patriarche avait conservé tous ses sens. On a recueilli de lui des particularités curieuses; et l'on conserve le procès-verbal de l'ouverture de son corps par le célèbre Harvée, ainsi que son portrait peint par Rubens. Mais nous revenons à notre sujet, dont nous ne nous sommes écartés que pour engager le lecteur à ne pas rejeter comme absurde le récit d'Hector Boetius. On en est fort tenté, quand on se rappelle que Wallace mourut en 1305.

Ce roman a trouvé beaucoup de lecteurs en Angleterre : en trouvera-t-il un aussi grand nombre en France? C'est ce que nous n'oserions assurer. Dans le pays où il a d'abord été publié, les personnages mis en scène sont très-connus; leurs noms sont familiers à tout le monde. Les descendants de plusieurs de ces personnages existent, et occupent un rang considérable dans la société. Au contraire, la plupart de ces noms, plus ou moins ignorés des Français, sonnent mal à leur oreille; et, par leur multiplicité, ils se confondent, et mettent de la confusion dans

l'esprit du lecteur. Cette observation s'applique plus exactement encore aux détails topographiques qui ont pu être d'un grand intérêt, particulièrement pour les Ecossais, et qui seront souvent rebutans pour un lecteur à qui les lieux décrits, ou simplement nommés, sont tout-à-fait étrangers.

Cette cause, malheureusement, ne sera peut-être pas la seule qui affaiblira l'intérêt de ce roman. Il est bien rare qu'un ouvrage ne perde pas beaucoup à être traduit, et nous ne nous flattons pas d'avoir conservé à celui-ci cette partie du mérite qui tient au style. Il est si difficile de bien écrire; et de plus, il est si différent d'écrire ce qu'on a pensé, ou de chercher des expressions pour rendre la pensée d'autrui, que nous serons probablement restés fort au-dessous de notre auteur, qui, lui-même, n'est pas toujours sans reproche. C'est à ceux à qui les deux langues sont également familières, à prononcer entre l'original et la traduction. Nous dirons seulement que nous avons été fidèles au texte, sans pousser le respect pour notre auteur, jusqu'à la superstition. Nous ne nous sommes jamais permis de lui rien prêter du nôtre; nous avons seulement élagué quelques

xviii PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

longueurs. Peut-être l'avons nous fait avec trop de sobriété ; mais nous aurions craint , en retranchant inconsidérément des passages entiers , de supprimer des détails essentiels à l'intelligence de la suite , ou de nuire à des effets que ces détails sont destinés à préparer. Nous avons évité , autant que nous l'avons pu , de faire du français tellement anglais , qu'il fallût être familiarisé avec ce dernier idiome pour nous comprendre ; c'est une nécessité que nous avons éprouvée nous-mêmes en lisant certaines traductions. D'un autre côté , nous avons pensé qu'il était à propos de laisser subsister quelques traces de la langue originale. Les gens de goût décideront si nous nous sommes tenus à cet égard dans un juste milieu.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

LE portrait d'un des héros les plus accomplis que nous offre l'histoire, est peut-être une entreprise audacieuse ; mais j'espère qu'elle ne sera pas sans utilité. On trouve autant d'avantages que de charmes dans la contemplation de la vertu ; elle nous rend meilleurs. Quelque inférieure que soit cette peinture à l'original qu'elle doit représenter , elle est la copie d'un si beau modèle, qu'elle aura , je pense , quelque mérite aux yeux de ceux qui aiment l'ombre même de la vertu.

J'ai pris beaucoup de peine , et n'ai rien négligé pour consulter tous les écrits existans sur

la portion de l'histoire des deux royaumes ; aujourd'hui réunis , qu'embrasse ma narration. Je ne grossirai pas ces volumes de la liste de mes autorités ; elles sont très-nombreuses. Mais tous ceux qui sont versés dans la lecture de nos anciens historiens bretons , reconnaitront en lisant les *Chefs Ecosais* , que je n'ai ajouté à l'esquisse que le biographe exact aurait pu faire de mon héros principal , que les traits qui , effacés par le temps , avaient besoin d'être restitués , pour donner de l'ensemble à la physionomie. La tradition m'a été en cela d'un grand secours. Je dois les informations les plus essentielles à cet égard , à mon inestimable ami , M. Thomas Campbell , qui a eu la gloire de mêler les lauriers de poète aux anciens lauriers de sa famille.

En cherchant le caractère de mes personnages dans les annales de l'Ecosse , j'ai trouvé avec un plaisir infini dans les pères , ces vertus qui m'avaient attachée à leurs descendants. Je me suis complue dans mon ouvrage , et des

heures délicieuses se sont écoulées dans ces scènes imaginaires. Je trouvais ensuite un nouveau charme dans la conversation d'amis illustres , qui faisaient honneur à la souche dont ils étaient sortis. Mais, hélas ! comme la fleur prématurément arrachée de sa tige , ils sont passés , et n'embellissent plus pour moi le sentier de la vie.

Il est devenu de mode de mépriser même un louable orgueil de sa naissance. Mais quel est l'Anglais qui ne se glorifie pas d'être le compatriote de Nelson ? Quel est celui de nos marins qui ne brûle d'être l'émule de sa renommée ? Si ce sentiment est juste , le respect pour de nobles ancêtres ne saurait être blâmable ; il coule de la même source , et tient au même principe de relation , d'héritage et de vertu. Que les descendants de l'ancienne race de Douglas ou de Percy nous disent si le nom qu'ils portent n'est pas un miroir qui leur montre ce qu'ils doivent être ; une lentille ardente qui allume en leur cœur la flamme dont

brûlait celui de leurs pères. Il est heureux pour le royaume que la même destinée, qui a réuni ces deux braves familles, autrefois en guerre, n'ait fait qu'un peuple des deux nations rivales; et, plaçant sur le trône l'héritier de Plantagenet et de Bruce, ait rétabli et fixé la paix de l'île sur une base durable.

A raison de la nature de cette histoire, plus d'agens y figurent que je n'en aurais employés, si c'eût été un ouvrage purement d'imagination. Le goût m'aurait alors indiqué de choisir les moyens les plus simples d'accomplir ma fable; mais j'ai du moins suivi ce principe toutes les fois que je l'ai pu, sans m'écarter d'une manière trop choquante, de la vérité des faits. Peu de personnages entièrement imaginaires ont été introduits; et, désirant me conformer à l'histoire aussi scrupuleusement que mon plan le permettait, je ne me suis rendue coupable volontairement d'aucune injustice envers le caractère de ceux qui ont été, avec mon héros, les acteurs de cette scène. Le tra-

gique événement qui déterminâ ce héros à tirer l'épée pour l'Écosse, paraîtra peut-être ressembler trop aux inventions des Romans modernes; mais il est rapporté comme réel dans le vieux poème de Blind-Harrie. On trouvera quelques aventures particulières mêlées aux événemens publics; elles étaient nécessaires pour éviter la monotonie d'une suite continue d'opérations militaires. J'ai ajouté des notes pour indiquer les points historiques; mais m'apercevant que si je les indiquais tous, je grossirais beaucoup trop l'ouvrage, j'ai pris le parti d'assurer ici, une fois pour toutes, le lecteur, que je l'ai rarement conduit dans un endroit de l'Écosse où je n'eusse été conduit moi-même, par quelque témoignage écrit, ou une tradition orale. Soigneuse également de me conformer à la chronologie, je ne m'en suis pas écartée dans une seule circonstance, jusqu'au retour de France de mes principaux personnages. A cette époque, voulant que mon Roman n'excédât pas les bornes d'usage au-

jourd'hui, et ne rivalisât pas avec les *in-folio* de Scudéri, je me suis vue obligée de prendre quelques libertés relativement aux temps et aux circonstances. J'espère que ceux mêmes de mes lecteurs qui sont versés dans l'histoire, pour peu qu'ils soient aussi *lecteurs bénévoles*, me les pardonneront, ainsi que la conduite de ma catastrophe.

Long Ditton, décembre 1809.

LES CHEFS ÉCOSSAIS.

CHAPITRE PREMIER.

LA guerre qui avait désolé l'Ecosse était terminée ; l'ambition paraissait rassasiée , et les vaincus , après avoir passé sous le joug de leurs ennemis , se flattaient de porter leurs chaînes en paix. Telles étaient du moins les espérances de ces nobles Écossais qui , au commencement du printemps de l'an 1296 , signèrent l'acte qui les soumettait à un conquérant impitoyable , achetant ainsi la vie au prix de tout ce qui la rend estimable , la liberté et l'honneur.

Avant cet acte de vasselage , Édouard 1^{er} , roi d'Angleterre , était entré en Écosse à la tête d'une immense armée. Il s'était emparé de Berwick par un honteux stratagème ; il avait réduit le pays en cendres , et forcé , sur le champ de bataille de Dunbar , le roi et ses nobles à le reconnaître pour leur souverain.

Tandis que dans les cours d'Édouard ou de ses représentans , les Écossais humiliés se

pressaient en foule , un brave homme conservait son indépendance et l'énergie de son âme. Également indigné , et de la facilité avec laquelle le souverain d'une nation belliqueuse avait livré sa couronne et son peuple aux mains d'un perfide usurpateur , et de la pusillanimité des nobles qui avaient ratifié ce sacrifice , William Wallace s'était retiré dans la vallée d'Ellerslie. Là , séparé du monde , il détournait sa vue d'actes oppressifs qu'il ne pouvait réprimer , espérant se soustraire à des injures qu'il n'aurait pu venger.

Arrêté , à la fleur de son âge , dans la carrière de la gloire , qui était sa passion dominante , séparé du commerce des hommes , il réprimait les élans de son âme ardente ; il s'efforçait d'acquiescer cette résignation aux maux inévitables , qui seule pouvait le faire renoncer aux promesses de sa jeunesse , et le résoudre à voir patiemment cette humiliation par laquelle l'Écosse avait terni son honneur , compromis son existence , et dévoué ses enfans à la dégradation ou à l'obscurité.

Celle-ci fut le choix de Wallace : trop noble pour faire plier son courage sous un usurpateur , trop vertueux pour feindre la soumission , il prit le seul parti qui lui restait pour conserver l'indépendance d'un loyal Écossais ; et , renonçant au monde , il éteignit en lui l'ambition , sa patrie ayant abandonné tout

ce qui pouvait en consacrer le feu. L'Écosse semblait glorieuse de ses fers : ne point partager cet abaissement était tout ce qui restait en son pouvoir ; et sous les ombrages d'Ellerslie il trouva une retraite dont les douceurs charmaient ses ennuis, et lui faisaient quelquefois oublier les malheurs de sa patrie, dans la paisible jouissance de l'amour conjugal.

Durant les heureux mois de l'automne précédent, tandis que l'Ecosse, libre encore, offrait une honorable carrière de distinction à sa jeune noblesse, Wallace avait épousé Marie Braidfoot, la belle héritière de Lammington. Tous deux de même âge, élevés ensemble depuis leur enfance, une affection réciproque croissait avec eux ; une sympathie de goûts, de vertus, une tendresse mutuelle, avaient uni et confondu leurs cœurs ; et Wallace atteignait sa vingt-deuxième année, quand il obtint le consentement de son grand-père, pour engager publiquement à l'autel la foi qu'il avait si souvent jurée secrètement à Marie. Dans cet heureux moment il la pressa contre son sein, lui disant d'une voix douce : « O toi qui m'es plus chère que la vie ! toi qui fais partie de mon être, aujourd'hui, et pour toujours ! elle est bénie cette union qui confond mon âme avec la tienne dans l'éternité ! »

L'invasion de l'Écosse par Édouard interrompit leurs innocentes joies. Wallace quitta

ses habits de noce , pour endosser la cuirasse et ceindre l'épée. Mais il ne lui fut pas permis d'en faire usage ; l'Écosse se soumit à ses ennemis : et il ne lui resta d'alternative que de fléchir devant les oppresseurs de son pays , ou de s'exiler dans ses profondes vallées.

De ce moment , la tour d'Ellerslie devint le séjour isolé de ces deux époux. Les nobles du voisinage évitaient Wallace , parce que ses principes connus étaient un reproche tacite de leur conduite ; il ne les évitait pas moins , et bientôt ils oublièrent jusqu'à son existence. En effet , il fuyait toutes les occasions qui pouvaient le rapprocher de la société. Le javelot du chasseur avec lequel il se plaisait autrefois à suivre à travers les bois le léger chevreuil , les flèches dont il abattait l'aigle du sommet de son vol , maintenant reposaient à l'écart. La liberté de l'Écosse n'était plus , et Wallace aurait rougi de se montrer , sur sa terre natale , aux bêtes fauves et libres , en compagnie des spoliateurs de sa patrie. S'il avait continué ses exercices favoris , il n'aurait pu éviter la rencontre des officiers anglais qui étaient en garnison dans toutes les villes , et qui passaient leurs heures de loisir à la chasse.

Résolu à ensevelir sa jeunesse , puisque son courage et ses forces ne pouvaient être d'aucun service à son pays ; des livres , sa harpe , et la douce conversation de Marie , remplissaient ses

jours. Ellerslie était son ermitage , et là , loin du monde , avec un ange pour compagne , il aurait pu oublier qu'Édouard était maître en Écosse , si ceux qui n'habitaient pas son petit paradis , n'y eussent pénétré quelquefois , et remis sous ses yeux l'esclavage des nobles et la misère du peuple. Dans ces occasions , sa main généreuse donnait du secours , ne pouvant accorder protection. Ceux que des pillards sans loi ni frein avaient chassés de leurs demeures , ou dépouillés de leurs vêtemens , trouvaient chez sir William Wallace un abri , des habits et des alimens.

Ellerslie était le refuge et la consolation du malheureux : partout où lady Wallace paraissait , soit à ses fenêtres , soit à la promenade , appuyée sur le bras de son mari , elle goûtait le délicieux plaisir d'entendre les bénédictions et les prières des pauvres et des affligés qu'il avait secourus , consolés : c'était alors que cette heureuse femme portant à sa bouche la main de son époux , adorait Dieu , et le remerciait en silence de l'avoir unie à un être si bien créé à son image.

Wallace , qui lisait dans son cœur , lui disait : « Douce Marie , quel mérite y a-t-il donc dans cette simple bienveillance ? La sphère de mes devoirs est aujourd'hui bien peu étendue : ces devoirs ne sont pas difficiles à remplir ; ils consistent à être , autant que je le puis , l'ami

des opprimés ; et tant que la tyrannie me laissera ce privilège , je ne me croirai pas tout-à-fait esclave. Si j'étais absolument inutile à mes semblables , je serais malheureux. Le bien que je fais aux autres , c'est à moi-même , c'est à toi , Marie , que je le fais. La contenance reconnaissante de ces pauvres gens ajoute à ta beauté ; et n'es-tu pas plus aimable à mes yeux , dans cet instant , ange de paix et d'amour ! Les louanges que tu donnes à ton époux ne te sont-elles pas communes avec lui ? » Elle souriait , des larmes de bonheur brillaient dans ses yeux. « Te paraître aimable , Wallace , est toute ma joie ; et te voir si digne de mon amour , me fait goûter le bonheur des anges » !

Plusieurs mois de cette heureuse et continue solitude s'étaient écoulés , lorsque lady Wallace vit un chef étranger se présenter à la porte du château. Il demanda sir William , le pria de lui accorder un entretien particulier , et se retira avec lui dans un appartement écarté. Ils y demeurèrent plus d'une heure. Wallace sortit ensuite , demanda son cheval , et ordonna que quatre de ses gens se tinssent prêts à l'accompagner , parce qu'il voulait reconduire son hôte au château de Douglas. En embrassant sa femme , à son départ , il lui dit qu'il n'allait qu'à quelques milles , et qu'il serait de retour avant le lever de la lune.

Elle supporta avec tranquillité l'ennui de son

absence , jusqu'au moment où elle vit la lune , signal de son retour , s'élever au dessus des montagnes opposées. Ses rayons étaient si éclatans , que lady Wallace n'avait pas besoin d'autre lumière pour voir passer le sable de l'horloge , qui mesurait les longues heures du retard de son mari. Elle renvoya tous ses domestiques prendre du repos , ne gardant auprès d'elle que le vieux Halbert , joueur de harpe de Wallace , qui , comme elle , était trop peu accoutumé à l'absence de son maître , pour que le sommeil pût entrer dans ses yeux , lorsqu'Ellerslie était privé de celui qui en faisait la joie et la sûreté.

Cette nuit , lady Wallace la passait assise à la fenêtre de sa chambre à coucher , exposée à l'ouest. Elle contemplait le sentier tortueux qui , sur le sommet des hauteurs , conduisait de Lanerk au château ; elle épiait le moment où le panache de son mari paraîtrait au revers de la colline , à travers les buissons qui couvraient la route. Que de fois , lorsqu'un nuage voilant la lune , jetait une ombre passagère sur le sentier , son cœur battit en croyant qu'elle était au terme de sa veillée ! C'était lui qu'elle avait vu sortir subitement au détour d'un rocher ! c'était la draperie de son vêtement qui avait fait disparaître la blancheur de ce rocher ! Mais la lune , dégagée des nuages , jetait de nouveau son éclat : où était donc alors son

cher Wallace? Hélas! elle n'avait vu qu'une ombre; la colline était déserte, et celui qu'elle cherchait était loin encore! Accablée d'une longue veille et d'attente déçue, incapable de se rendre raison de ses alarmes, elle s'asseyait, regardait encore; mais les larmes obscurcissaient ses yeux, d'une voix interrompue par ses soupirs, elle s'écriait: « Quoi! pas encore! Ah! Wallace, quel malheur t'est donc arrivé? »

Tremblante d'une vague terreur, elle ne savait ce qu'elle devait appréhender. Elle croyait qu'aucune rencontre hostile ne pouvait plus avoir lieu, depuis que l'Écosse avait cessé de résister à Édouard. Les nobles soumis avaient livré leurs châteaux à l'usurpateur; et les paysans, suivant l'exemple de leurs seigneurs, avaient laissé ravager leurs habitations, sans lever le bras pour les défendre. Toute opposition ayant cessé, rien de la part de l'ennemi ne devait menacer son mari; et la personne qui était venue le chercher à Ellerslie n'était-elle pas un ami?

Wallace, avant son départ, avait parlé un moment à Marie en particulier, pour l'informer que l'étranger était sir John Monteith, le plus jeune des fils du brave Walter, lord Monteith, qui, au commencement de l'année précédente, avait péri victime des Anglais, et d'une horrible perfidie (1). Ce jeune seigneur fut re-

(1) Walter Stewart, père de sir John Monteith, prit

commandé , par son père mourant , aux soins de son ami William , lord Douglas , alors gouverneur de Berwick. Après la prise de cette place , et durant la captivité de son défenseur , sir John Monteith était revenu au château de Douglas , dans le voisinage de Lanerk , et était alors seul maître de cette magnifique résidence. Sir James Douglas , fils unique du vieux lord , était encore à Paris , où il avait été envoyé , avant la défaite de Dunbar , pour négocier une alliance entre le monarque français et le roi d'Écosse.

Instruit de la résolution que Wallace avait prise , de vivre dans la retraite , Monteith l'avait respectée jusqu'à ce jour ; mais connaissant l'honneur et la fermeté de son ancien camarade de collège , il était venu le conjurer , par le motif de sa vénération pour le brave Douglas , et par celui de son attachement à son pays , de ne pas lui refuser de l'accompagner immédiatement au château de cet illustre exilé.

« J'ai un secret à vous confier , » lui dit-il ,
« et je ne puis le révéler que dans ce lieu. »

le nom et le titre de comte de Monteith , aux droits de sa femme , fille et héritière du dernier comte. Devenu veuf , il épousa une Anglaise de haut rang. Comme il était très-dévoué à la cause de l'Écosse , sa femme se défit de lui par le poison , et les ennemis de l'Écosse la récompensèrent de ce crime , en lui faisant épouser un des ancêtres du duc de Bedford.

Ne voulant pas refuser une si légère faveur au fils d'un homme qui, tant de fois, avait versé son sang pour sa patrie, Wallace, comme on l'a déjà dit, consentit à se laisser conduire par Monteith à Douglas.

En descendant des hauteurs, d'où l'on découvrait le château, Monteith gardait un profond silence; et quand ils passèrent sur le pont-levis, il mit un doigt sur sa bouche, en signe aux domestiques d'observer également le silence. Ceci s'expliqua, lorsqu'étant entrés sous la porte, ils jetèrent les yeux autour d'eux, et la virent gardée par des soldats anglais. Wallace tressaillit, et voulut se retirer; mais Monteith lui saisissant le bras, lui dit à voix basse : « Pour votre patrie ! » Ces mots eurent sur Wallace un pouvoir magique; il s'avança, et ses domestiques le suivirent dans la cour du château.

Le soleil se couchait, lorsque Monteith conduisit Wallace dans une chambre située à l'est. La réflexion de ses rayons sur les collines éloignées, rappela à Wallace le chemin qu'il avait à parcourir, pour être de retour chez lui avant minuit; et, songeant à l'inquiétude de Marie, il témoigna quelque impatience de connaître le motif de son voyage.

Monteith ferma la porte; il jeta autour de lui des regards craintifs, et, tremblant à chaque pas, s'approcha de Wallace, et lui dit à voix

basse : « Il faut que vous juriez , sur la croix , de garder inviolablement le secret que je vais vous confier. »

Wallace écarta la poignée de l'épée que Monteith lui présentait pour recevoir son serment.

« Non , » dit-il en souriant , « je ne fais point de serment. Dans un temps comme celui-ci , je ne lierai pas ma conscience sur un sujet que je ne connais point : si vous ne craignez pas de vous fier à la parole d'un Écossais et d'un ami , parlez ; et s'il s'agit de chose qui ne blesse pas l'honnêteté , mon honneur est votre garant. »

« Et vous ne voulez pas jurer ? » lui demanda Monteith , avec un regard qui exprimait le doute.

— « Non. »

— « En ce cas , je ne dois pas vous donner ma confiance. »

— « Ainsi notre affaire est terminée , » reprit Wallace en se levant , « et je puis retourner chez moi. »

« — Arrêtez ! » s'écria Monteith ; « pardonnez-moi , noble Wallace , d'avoir pu hésiter. Nous vivons , en effet , dans un temps où l'honneur est tellement trahi , que je ne m'étonne pas de vous voir aussi circonspect à faire un serment. Mais la nature du secret qui m'est confié vous convaincra , je pense , que je ne devais pas en disposer légèrement. De tout autre que vous , dont la véracité est vierge ,

j'exigerais serment sur serment ; mais votre parole est donnée, elle me suffit. Attendez-moi ici. »

Monteith ouvrit une porte cachée sous la tapisserie, et revint bientôt, portant un petit coffre de fer. Il le posa sur la table auprès de son ami ; il alla visiter de nouveau les verroux de la porte qu'il avait si soigneusement fermée, et pâle, il se rapprocha de la table. Wallace attendait, dans l'étonnement, l'explication de tant de craintes et de précautions. Monteith s'assit, posa la main sur le coffret, et les yeux fixés sur lui, commença ainsi :

« Je vais prononcer un nom que vous pouvez entendre patiemment, à présent que celui qui le porte est dépouillé du pouvoir en vertu duquel il vous a outragé. L'heureux compétiteur de Bruce, l'ennemi de votre famille, est maintenant prisonnier dans la Tour de Londres. »

— « Vous parlez de Baliol ? »

« Oui, » répondit Monteith, « et ses souffrances actuelles peut-être tempéreront votre indignation de la vengeance qu'il a exercée contre sir Ronald Crawford, pour l'injure qu'il en avait reçue. »

« Mon grand-père, » interrompit Wallace, « n'a jamais fait injure à personne. Sir Ronald Crawford était aussi incapable de commettre

une injustice , que de flatter les favoris des ennemis de son pays. Mais Baliol est abattu , je lui pardonne. »

« Si vous eussiez été , comme moi , témoin de sa dégradation , » reprit Monteith , « vous feriez plus encore , vous le plaindriez. »

« Il a toujours été pour moi un objet de pitié , » continua Wallace. « Je ne l'ai jamais jugé digne d'un autre sentiment : et puisque vous semblez ignorer la cause de son inimitié contre sir Ronald et moi , je vais , pour rendre justice à cet homme respectable , vous en informer. Je vis Baliol pour la première fois , il y a quatre ans , lorsque j'accompagnai mon grand-père à l'arbitrage du roi d'Angleterre entre les deux prétendans à la couronne d'Écosse. Sir Ronald y paraissait pour Bruce. On me trouva trop jeune pour me donner voix dans le conseil ; mais j'étais assez âgé pour bien comprendre tout ce qui s'y passa , et pour juger , à la manière dont Baliol reçut la couronne , quel était le prix auquel il avait vendu son pays. Néanmoins , l'Écosse l'ayant reconnu pour son souverain , et Bruce s'étant soumis à cette décision , mon grand-père y acquiesça en silence. Mais Baliol n'oublia pas l'opposition qui avait précédé. Sa conduite envers sir Ronald et moi , au commencement de cette année , lorsque , d'après le privilège de notre naissance , nous nous présentâmes contre

l'ennemi, démontre clairement quelle était l'injure dont il se plaignait, et combien il fut injuste en nous écartant de l'étendard de l'Écosse. « Quiconque, » dit-il, « a osé se déclarer l'ami de Bruce, ne servira pas sous moi. » Cet homme faible, ce vassal acheté par l'Angleterre, était encore épris de ce titre idéal de roi; il haïssait tous ceux qui s'étaient opposés à son pouvoir, alors même que sa propre trahison en sapait les fondemens. Édouard, après s'être servi de lui, ne lui tenait plus aucun compte des sacrifices de son honneur et de sa conscience; il lui retira sa faveur: après avoir recueilli le fruit de la trahison, celui qui a employé le traître le déteste; et Baliol a passé de son trône à la prison. « Puis-je avoir un désir de vengeance contre un misérable descendu à ce degré d'abjection? Non! j'ai pitié de lui; et après avoir démontré qu'il a calomnié mon grand-père, je suis prêt à vous écouter. »

Monteith reprit la parole. « Durant le massacre qui suivit la prise de Berwick, Douglas qui avait défendu cette place jusqu'à la dernière extrémité, blessé et sans connaissance, fut enlevé par une troupe de fidèles Écossais, qui réussirent à s'échapper avec lui de la ville, au milieu du carnage. Je le suivis à Dunbar, où il se trouva assez rétabli pour être témoin de cette horrible défaite qui compléta le triomphe

des Anglais. Lorsque les nobles qui survécurent en petit nombre à la bataille, se dispersèrent, il prit la route de Forfar, espérant y rejoindre le roi Baliol, et concerter avec lui de nouveaux plans de défense. Je l'y accompagnai. En arrivant, nous trouvâmes le roi en conférence avec John Cummin, comte d'Athol. Cet indigne Écossais l'avait pleinement convaincu qu'après le désastre de Dunbar tout était perdu, et que, s'il voulait sauver sa vie, il n'avait d'autre parti à prendre que de se rendre sans délai à Montrose, où était alors le roi d'Angleterre, et de s'abandonner à la clémence (1) de ce monarque.

« Notre brave Douglas essaya vainement de faire changer Baliol de résolution. Il lui peignit les malheurs auxquels sa fuite allait abandonner l'Écosse. Le roi, en l'écoutant, versa beaucoup de larmes; il ne put trouver de réponse aux argumens employés pour le déterminer à rester; et, à travers ses pleurs et ses sanglots, il répétait ces mots : *C'est ma destinée ! C'est ma destinée !* Athol fronçait ses noirs sourcils durant cette conversation; enfin, après quelques observations chagrines sur la véhémence avec laquelle Douglas exhortait le roi à braver son souverain, il sortit brusquement.

(1) Cet Écossais traître, qui conduisit Baliol à sa perte, était John Cummin de Stratlbogie, comte d'Athol, aux droits de sa femme, héritière de ce comté.

« Dès qu'il fut éloigné, Baliol se leva, et, d'un air inquiet, il conduisit Douglas dans une chambre voisine; ils y demeurèrent quelques minutes et revinrent, Douglas portant ce coffret de fer. « Monteith, » me dit-il, « je confie ceci à vos soins. » En même temps il mit ce coffret sous mon bras, le recouvrant de mon manteau, et il ajouta : *Portez-le sur-le-champ à mon château, dans le comté de Lanerk. J'y serai vingt-quatre heures après votre arrivée. Jusque-là, je vous enjoins, et par l'affection que vous avez pour moi, et par la fidélité que vous devez à votre roi, de ne pas dire un mot de ce qui vient de se passer.*

« Regardez ceci, et soyez fidèle, » me dit Baliol, en mettant ce rubis à mon doigt. Je me retirai; et, en traversant la grande salle, je fus rencontré par Athol : il me regarda fixement, et me demanda où j'allais ? « Au château de Douglas, » lui répondis-je, « je vais le préparer pour la réception de milord. » La salle était pleine de gens armés, aux livrées d'Athol; on n'y voyait aucun de ceux qui avaient suivi Douglas après le carnage de Dunbar. Athol, s'adressant à ses satellites, leur cria : *Expédiez-le vite pour son voyage, nous aurons soin de loger son maître.* Je vis le danger qui menaçait lord Douglas, et j'essayai de retourner pour l'en avertir; mais vingt lances se présentèrent contre ma poitrine. Je fus con-

traint de renoncer à ce projet, et, pour mettre en sûreté le dépôt qui m'était confié, et qu'une plus longue résistance aurait compromis, je me hâtai de gagner la cour. On me laissa monter à cheval, et je partis au grand galop. »

« J'arrivai ici le lendemain, et, me rappelant ce cabinet secret, j'y déposai soigneusement ce coffret. Une semaine se passa sans nouvelles de lord Douglas. Cependant, je me flattais encore que, malgré les menaces d'Athol, il échapperait aux embûches, et parviendrait à son château; mais l'arrivée d'un pèlerin, qui allait visiter la chaise de Saint-Ninian, en Galway, mit fin à mes espérances. Il demanda à me voir seul, et, n'appréhendant rien d'un homme revêtu de cet habit révérent, je l'admis. Il me remit un paquet qui lui avait été confié, me dit-il, par lord Douglas à Montrôse; il ajouta que mon brave ami, ayant été embarqué de force sur un bâtiment qui devait le conduire prisonnier à Londres, avec le malheureux Baliol (sous prétexte de se confesser avant de faire voile), avait fait demander le prieur du monastère d'Aberbrothick. *Je suis ce prieur*, continua le pèlerin; *je suis né sur les terres de Douglas, et il savait bien qu'il pouvait compter sur moi. Il m'a donné ce paquet en me conjurant de vous le faire passer promptement. La commission était difficile à remplir; dans ce temps de*

calamités pour l'Écosse, où chaque homme semble prêt à lever la main sur son frère, on ne sait à qui se fier. Je me suis donc déterminé à le porter moi-même, et j'ai fait vœu de visiter les précieuses reliques de Saint-Ninian, si j'accomplissais heureusement ma mission. »

« Je demandai au religieux si lord Douglas avait fait voile ? *Oui* » me répondit-il, « *j'ai suivi des yeux le bâtiment jusqu'à ce qu'il fût hors de vue.* »

Un sourd gémissement s'échappa de la poitrine de Wallace indigné, et interrompit un moment Monteith, qui cependant continua comme s'il ne l'avait pas remarqué.

« Non seulement le brave Douglas était arraché de notre pays, mais aussi notre roi, et ce saint pilier de Jacob (1), qui était considéré comme le palladium de l'Écosse. »

« Quoi ! » dit Wallace, « Baliol a dérobé à l'Écosse ce trophée d'un de nos meilleurs rois ?

(1) Voici la tradition sur cette pierre : Hiber ou Iber, qui vint de la Terre-Sainte s'établir sur les côtes d'Espagne, porta cette relique avec lui : d'Espagne, il la transféra avec la colonie qu'il envoya pour peupler le sud de l'Irlande; et d'Irlande elle fut portée en Écosse par le grand Fergus, fils de Ferehard. Il la plaça dans Argyleshire; mais Mac Alpine la transféra à Scône, et la fixa dans le siège royal, sur lequel tous les rois d'Écosse ses successeurs furent inaugurés. Edouard 1^{er} roi d'Angleterre, la fit porter dans l'abbaye de Westminster, où on la voit encore aujourd'hui.

Ce don sacré de Fergus serait le butin d'un lâche ? »

« Baliol n'en est pas le ravisseur, » répliqua Monteith, « cette pierre consacrée a été tirée de son sanctuaire à Scône, par l'ordre du roi d'Angleterre, et portée à bord du bâtiment où sont aussi les dépouilles d'Iona ; les archives du royaume ont été également enlevées, et livrées aux flammes par Edouard lui-même. »

« Tyran, » s'écria Wallace « tu pourrais enfin trop remplir la coupe ! »

« Ses déprédations, suivant ce que j'ai appris de ce bon religieux, » poursuivit Monteith, « ont été aussi étendues que destructives ; il n'a pas laissé un parchemin, un titre public ou particulier, dans aucun des monastères ou des châteaux aux environs de Montrose : tout a été fouillé et pillé. En outre, Patrick Dunbar, le déloyal comte de March et lord Soulis, lui prêtant, contre leur patrie, leurs parricides mains, ont exercé de semblables brigandages, depuis le rivage oriental de la Haute-Écosse, jusqu'à l'extrémité des îles de l'ouest (1).

« Ces traîtres pensent-ils, » s'écria Wallace, « qu'en volant à l'Écosse ses annales et cette pierre, ils lui ravissent son Palladium ?

(1) Il est inutile de rappeler au lecteur les autorités sur lesquelles sont rapportés ces faits, connus de tout le monde.

Insensés ! l'histoire de l'Écosse est dans la mémoire de ses enfans ; son Palladium est dans leur cœur ; et peut-être un jour Edouard apprendra qu'ils se souviennent de la victoire de Largs (1), et n'ont que faire de talismans pour devenir libres. »

« Hélas ! ce ne sera pas de nos jours ! » répondit Monteith. « La lance est sur notre poitrine ; vous voyez ce château rempli de soldats anglais ! Chaque maison est aujourd'hui un lieu de garnison pour eux ; mais nous parlerons de cela dans un autre moment ; j'ai à vous dire ce que contenait ce paquet porté par le religieux. Après avoir entendu celui-ci , je donnai des ordres pour qu'il pût continuer son pèlerinage , et , lui disant adieu , je me retirai pour ouvrir ce paquet. Il contenait deux lettres , l'une adressée à sir James Douglas , à Paris , l'autre à moi ; je lus ce qui suit :

« Athol a conduit Baliol à sa perte ; il l'a livré à Edouard. Je ne verrai plus l'Écosse ; envoyez l'incluse à mon fils , à Paris ; elle lui apprendra quel est le dernier vœu de William Douglas pour sa patrie. Le coffret que je vous

(1) Cette bataille fut livrée par Alexandre III , le 1^{er}. août 1263 , à Acho , roi de Norwège. Ce monarque était entré en Ecosse à la tête d'une armée nombreuse , et s'était avancé jusqu'à Largs , ville dans Ayrshire : c'est là qu'il fut défait et obligé de se retirer honteusement dans ses états.

ai confié, gardez-le, comme votre propre vie, jusqu'à ce que vous le déposiez dans les mains de mon fils. Mais si son absence se prolongeait, et si vous vous trouviez réduit à quelque extrémité, confiez ce coffret, avec les plus strictes recommandations, au plus digne Écossais que vous connaîtrez, et dites-lui, *que quiconque oserait l'ouvrir avant que l'Écosse fût redevenue libre, ne le ferait qu'au péril de son âme*. Quand cette heure viendra, que celui dont Dieu aura employé la valeur pour affranchir notre patrie et lui rendre ses droits, reçoive ce coffret *comme sa propriété* ; il ne doit être ouvert que par lui. Monteith, si vous ne voulez pas faire outrage à la mémoire de votre respectable père, si vous ne renoncez pas à l'honneur en ce monde, et au bonheur dans l'autre, faites ce que vous enjoint votre ami Douglas. »

En achevant la lecture de cette lettre, Monteith se tut : Wallace qui l'avait écoutée avec une indignation toujours croissante contre les ennemis de l'Écosse, fut le premier qui rompit le silence : « Quel service puis-je vous rendre ? de quel aide puis-je être à l'accomplissement de ces derniers souhaits du brave Douglas ? »

Monteith répliqua, en lisant une seconde fois cette phrase : « *Mais si son absence se prolongeait, et si vous vous trouviez réduit à quelque extrémité, confiez ce coffret, avec les plus*

strictes recommandations, au plus digne Écossais que vous connaîtrez. Je suis à cette extrémité. Edouard avait conçu son plan de désolation quand il plaça des gouverneurs anglais dans toutes les villes; et le rapace Heselrigge, son représentant à Lanerk, est ardent à exécuter les volontés du despote. Il vient de donner des ordres pour faire, dans tous les châteaux des chefs absens, la recherche des actes, journaux et correspondances secrets. Deux ou trois châteaux du voisinage ont déjà été visités de cette manière, et l'événement a prouvé que ce n'était pas des papiers qu'on cherchait, mais une occasion de pillage, et un prétexte pour démanteler les forteresses, et y placer des officiers anglais.

« Un détachement, envoyé par Heselrigge, garde depuis la pointe du jour ce château, en attendant qu'il vienne lui-même en faire la visite. C'est demain que cette visite doit avoir lieu; et comme lord Douglas est déclaré traître envers Edouard, on n'y laissera que les murs. En *cette extrémité*, c'est à vous que j'ai recours, brave Wallace, comme *au plus brave Écossais que je connaisse*, pour lui confier ce coffret : dans les rochers écartés d'Ellerslie, on ne le soupçonnera pas; et quand sir James Douglas reviendra de Paris, vous pourrez le lui remettre. Demain je n'opposerai aucune résistance aux pillards, et après avoir livré les clefs des

grands appartemens, je me soumettrai à la nécessité, et je demanderai la permission de me retirer à mon parc de Benvenu. »

Wallace consentit sans difficulté; et, après avoir prié Monteith d'informer le jeune Douglas, quand il trouverait le moyen de lui faire parvenir la lettre de son père, des circonstances qui avaient donné lieu au dépôt du coffret à Ellerslie, il songea à partir sans délai. Le coffret avait deux anneaux; Wallace y passa le ceinturon de son épée, l'attacha ainsi facilement sous son bras gauche, et le recouvrit de son manteau.

Monteith, voyant son dépôt en sûreté, revint de sa pâleur, et, marchant d'un pas plus ferme, se sentit comme soulagé d'un pesant fardeau. Il appela un domestique pour faire préparer les chevaux de Wallace et de sa suite.

Quand Wallace prit congé, Monteith, à voix basse, mais d'un ton solennel, lui recommanda beaucoup de prudence dans le choix de l'endroit de sa maison où il déposerait le coffret.

« Souvenez-vous, » lui dit-il, « de la peine qui attend celui qui oserait porter un œil curieux sur ce qu'il contient. »

« Ne craignez rien, » répondit Wallace, « le dehors même ne sera vu que de moi, à moins que la même circonstance qui vous commande aujourd'hui, je veux dire une dernière extrémité, ne m'oblige à le remettre en des mains plus sûres. »

« Prenez-y garde , » s'écria Monteith , « car ainsi que vous et moi , qui respectera la défense ? D'ailleurs , je suis persuadé qu'il contient des reliques ; et qui sait quelles calamités un regard sacrilège attirerait sur notre pays , déjà livré à tant de maux ? »

« Reliques ou non , » reprit Wallace , « le crime contre la bonne foi serait le même : mais , à en juger par son poids , je croirais plutôt qu'il contient de l'or. C'est probablement un trésor avec lequel le sordide Baliol s'imaginerait payer le héros qui délivrerait son pays des maux qu'un roi traître et un usurpateur perfide ont fait fondre sur lui. »

« Un trésor ! » répéta Monteith , « je n'y avais pas songé ; il est , en effet , bien pesant , et comme nous sommes responsables de ce qu'il contient , je voudrais que nous en fussions assurés. Réfléchissons à cela. »

« Pourquoi y réfléchir ? » dit Wallace. « Que nous importe ce que contient ce coffret ? Notre devoir est de le soustraire à tous les regards , même aux nôtres ; et maintenant que vous m'en avez confié le soin , vous pouvez vous en reposer sur moi. »

« Mais pourquoi cette précipitation ? » répliqua Monteith , « vous feriez mieux de différer un moment : je voudrais y avoir songé plus tôt ; demeurez un peu. »

« Je vous remercie , » dit Wallace , marchant vers la cour , « il est nuit , j'ai promis

d'être de retour avant le lever de la lune ; il faut que je vous quitte. Si je puis vous être utile en quelque chose , ce sera avec plaisir que je vous recevrai demain à Ellerslie. Ma chère Marie sera charmée d'y garder plusieurs jours , plusieurs semaines , l'ami de son mari. »

Tout en parlant , Wallace s'approchait de son cheval , éclairé non-seulement par les domestiques du château , mais aussi par des soldats anglais , que la curiosité attirait. En mettant le pied à l'étrier , il tenait son épée , qu'il avait débouclée du ceinturon , comme nous avons eu occasion de le dire. Monteith , qui tremblait toujours d'être découvert , lui dit à l'oreille : « Une arme dans votre main éveillera les soupçons. » La peur occasionna ce qu'elle voulait prévenir ; comme il tirait brusquement le plaid (1) de Wallace , pour cacher la poignée brillante de son épée , il découvrit le cof-fret. La lumière d'une multitude de flambeaux , éclairant le poli des rivets dont il était garni , le fit apercevoir à tous les assistans ; mais aucun n'exprima qu'il l'eût remarqué , et Wal-

(1) C'est un vêtement flottant , une sorte de manteau , ordinairement de couleurs mélangées , fort en usage parmi les montagnards. Les femmes le portent aussi , mais d'une forme différente. Il a fallu conserver le mot anglais , ou plutôt Ecossais , n'y en ayant point de correspondant en français , et franciser *plaid* comme nous avons francisé *punch* , et beaucoup d'autres mots. (*Note du traducteur*).

lace , qui n'avait fait aucune attention à ce qui se passait , serra de nouveau la main de Monteith , et , appelant ses gens , partit au galop. Obligé de s'écarter de la route du nord , qui était la plus directe , pour éviter les maraudeurs anglais , très-nombreux de ce côté , il se perdit bientôt sous les ombres épaisses de Clydedale.

CHAPITRE II.

L'OBSCURITÉ était profonde : Wallace , réfléchissant à ce qui s'était passé avec Monteith , et au peu de probabilité qu'un héros , en affranchissant son pays , acquit le droit de dévoiler le mystère dont il était dépositaire , continuait sa route. En passant le pont de Lanerk , il aperçut les premiers rayons de la lune sur le sommet des collines : ses pensées se portèrent alors sur un sujet plus doux. C'était le moment qu'il avait indiqué à Marie , pour celui de son retour , et il avait encore cinq milles à parcourir avant d'atteindre la vallée d'Ellerslie. Il se peignait Marie seule , et comptant , peut-être en murmurant , les minutes de son retard. Il oublia l'Écosse et ses malheurs , et se livra tout entier à l'idée de celle dont le bonheur lui était plus cher que sa propre vie. Délivrer l'une , n'était pas en son pouvoir ; il mettait sa félicité à conserver la tranquillité de l'autre. Donnant de l'éperon à son cheval , à la clarté de la lune qui s'élevait , il traversa la ville au galop.

Au détour d'une rue qui descend vers le bord de la Mouse , des cris de meurtre frap-

pèrent son oreille. Il arrêta son cheval , écouta , et reconnut au choc des armes , que ce bruit sortait d'une allée sur la gauche. Il mit pied à terre , et tirant son épée , en jeta le fourreau , (prophétique présage) ; puis , laissant son cheval à un de ses domestiques , il marcha , suivi des trois autres , vers le lieu de la scène.

Là , il vit deux hommes vêtus à l'écossaise , adossés à la muraille , et assaillis par une troupe de soldats d'Édouard , qui , pleins de furie , frappaient sur eux et d'estoc et de taille. A cette vue , les Écossais de la suite de Wallace furent si indignés , que , donnant de leurs cors (1) pour encourager leurs compatriotes , & suivant leur brave chef , ils attaquèrent ces bandits , et mirent chacun leur homme sur le carreau.

Ce secours inattendu ranima les forces de l'un des deux Écossais qui s'élança de la muraille avec la vigueur d'un tigre ; mais dans ce moment , il reçut , par derrière , une blessure qui l'aurait fait tomber dans les mains de ses

(1) Ces cors , en usage parmi les guerriers d'alors , et particulièrement parmi les montagnards écossais , étaient proprement ce que nous nommons *cornets à bouquin* , et le mot anglais , tantôt *bugle* , tantôt *horn* , serait mieux traduit par celui de *cornet* : celui de *cor* plus noble , a été préféré , quoique moins exact. Cette petite note a paru nécessaire , parce que le mot revient souvent dans le cours de l'ouvrage. (*Note du traducteur*).

ennemis, si Wallace, qui avait pénétré jusqu'à lui, ne l'avait soutenu de son bras gauche, tandis que du droit il lui ouvrait le chemin, en criant à ses gens, qui combattaient près de lui, « à la vallée ! » En disant cela, il jeta l'étranger, blessé et évanoui par la perte de son sang, dans leurs bras ; en même temps, l'autre tomba couvert de sang, en criant : « Sauvez, sauvez mon maître ! »

Deux des domestiques obéirent, et portèrent l'étranger, privé de sentiment, vers les chevaux ; mais le troisième, environné par les soldats furieux, ne put les suivre. Wallace se fit passage pour le délivrer ; mais bientôt il se trouva lui-même seul au milieu des assaillans : car ce domestique, déjà blessé, ayant reçu dans le bras un nouveau coup qui le mit hors de combat, son maître lui ordonna de chercher son salut dans la fuite, et de l'abandonner à ses forces et à la Providence. Un des assassins, au moment où le malheureux domestique allait se retirer, lui portait un coup qui aurait séparé sa tête de son corps, si la fidèle épée de Wallace n'eût, du taillant, rabattu l'arme de ce lâche, et de la pointe, plongé dans sa poitrine. Il tomba, vomissant des imprécations et criant vengeance.

D'épouvantables clameurs s'élevèrent alors de cette bande d'assassins. « Meurtre ! trahison ! Arthur Heselrigge est tué. » Le tumulte devint

général. Les fenêtres des maisons voisines furent ouvertes brusquement ; on sortait de toutes les portes, les uns armés , les autres sans armes ; on s'empressait , on s'enquérail du sujet de cette alarme. Wallace allait être accablé ; cent épées éclataient à la lueur des torches , et se dirigeaient contre lui ; mais au moment où il s'attendait à les voir plonger dans son sein , la terre manqua sous ses pieds ; il fut englouti , et se trouva dans la plus profonde obscurité. A l'odeur , il reconnut qu'il était tombé sur un amas de genets ; et jugeant que le poids de tant de gens réunis avait enfoncé une voûte , et qu'il était dans une cave , il se remit sur ses pieds : à travers les imprécations des malheureux engloutis avec lui , et tombés moins heureusement , il marcha doucement vers une porte entr'ouverte , et qu'une faible lueur , venant d'un passage intérieur , lui fit discerner. La cave retentit d'un cri général , quand on le vit éteindre cette lumière ; mais aucun d'eux n'était en état de le suivre. Wallace sentit son danger , traversa , avec la vitesse d'un cerf , la pièce voisine ; et , franchissant la fenêtre , se trouva dans la campagne au pied des collines de Lanerk.

Les cris des soldats , furieux de ce qu'il leur était échappé , frappèrent long - temps son oreille , se confondant , à mesure qu'il s'éloignait , en un rauque murmure. Il poursuivit

son chemin le long de la vallée, et, passant la rivière, il gagna les rochers qui bordaient le jardin d'Ellerslie. De la pointe la plus voisine, il s'élança au milieu d'un bosquet de chèvrefeuille. C'était le berceau favori de Marie! Ce doux parfum lui fut un gage de paix, un présage de sûreté; et, se dégageant de ce bois odoriférant dans lequel il était enlacé, d'un pas plus tranquille, il marcha vers la maison. A travers une porte ouverte, il vit sa bien-aimée, qui, vêtue d'une robe blanche, était penchée sur un lit, où reposait la personne qu'il avait sauvée, et dont Halbert pansait les blessures.

Wallace s'arrêta un moment pour contempler cette femme chérie, que cet acte de charité rendait encore plus aimable. Ses belles mains présentaient une coupe à la bouche de l'étranger, et ses longs cheveux dénoués mêlaient leur jais ondulante aux boucles argentées du vieillard.

« Marie! » s'écria Wallace dans le ravissement. A cette voix bien connue, elle leva la tête; et, jetant un cri, elle se précipita dans ses bras, baignée de pleurs, et le serrant contre sa poitrine. C'était la première fois qu'elle avait été séparée de son époux; elle avait craint que ce ne fût à jamais. L'heure, le combat, l'étranger sanglant! mais il était de retour; il était sain et sauf! « N'est-ce point un songe?

et te revois-je ici ? » Du sang coula du front de son mari , sur son visage et sur son sein. « O mon Wallace ! » s'écria-t-elle en agonie.

« Ne vous effrayez pas, mon amie ! ce n'est qu'une très-légère blessure : tout va bien, puisque cet étranger est en sûreté. »

« Mais votre sang coule ! » reprit-elle. Les larmes n'embarrassaient plus sa voix. La terreur avait suspendu le torrent de la joie ; il lui semblait que sa vie s'échappait avec le sang de la blessure qu'elle contempnait.

« J'espère que mon libérateur n'est pas dangereusement blessé ? » demanda l'étranger.

« Oh ! non , » reprit Wallace , en écartant les cheveux de son front : « c'est peu de chose. » Il vit , à la contenance de sa femme , que la plaie était plus grande qu'il ne l'imaginait ; la pâleur de la mort était sur son visage. « Marie , » dit-il , « pour vous convaincre que vos craintes sont sans fondement , vous allez me panser vous-même , et sans autre appareil que votre ceinture. »

Quand lady Wallace vit cette gaîté , accompagnée d'un sourire qui n'avait rien de forcé , elle reprit courage , et se rappelant la profonde blessure qu'elle venait de panser avec Halbert , sans alarmes pour la vie de l'étranger , elle commença à se rassurer. Halbert ayant versé du baume sur la blessure , Marie se prépara à y appliquer un bandage ; mais quand elle sou-

leva de dessus la tempe ces cheveux, dont les tresses dorées, flottant sur un beau front, avaient été si souvent l'objet de son admiration; quand ses doigts touchèrent le sang, un nuage obscurcit ses yeux, elle s'arrêta un moment; mais recueillant ses forces, et ses inquiétudes se dissipant à la voix de son mari, qui causait gaîment avec son hôte, elle continua; et, déroband un doux baiser sur sa joue, en finissant, elle s'assit, encore tremblante, à son côté.

« Généreux Wallace ! c'est Donald, comte de Mar, qui vous doit la vie, » dit l'étranger.

« Que béni soit mon bras, » s'écria Wallace dans un transport de surprise et de joie, « qui a sauvé une vie si précieuse à mon pays ! »

« Qu'il soit en effet béni, » dit lord Mar ! « car cette nuit, il a fait sentir aux Southrons (1) qu'il y a encore en Écosse un homme qui ne craint pas de résister à l'oppression et de punir la perfidie. »

« Perfidie ! quelle perfidie ? » demanda lady Wallace, qui toujours alarmée pour la portion de son être, qui, de beaucoup, lui était la plus chère, rapportait tout à Wallace. » Y en a-t-il qui menace mon mari ?

(1) Southrons et Saxons étaient les noms que les Écossais donnaient alors communément aux armées d'Edouard, composées en grande partie d'Irlandais, de Gallois et d'étrangers.

« Pas plus sir William Wallace, que tout autre brave Écossais, » répliqua le comte ; « mais nous voyons tous l'oppression de notre pays , nous savons par quelle trahison il a été subjugué ; et cette nuit , j'ai éprouvé les effets de l'une et de l'autre. Heselrigge , le gouverneur anglais de Lanerk , a envoyé un détachement au château de Bothwel , où je suis à présent avec ma famille , sous le prétexte que son propriétaire étant rebelle à Édouard , et retiré dans les montagnes , la visite en devait être faite au nom du roi , et les papiers saisis. Me considérant comme le représentant de mon beau-frère , et supposant que ce pouvait être une bande de maraudeurs sans aveu , j'ai refusé de recevoir ces soldats , et je les ai vus s'éloigner , en jurant qu'ils reviendraient le lendemain plus en force , prendre le château d'assaut. Pour m'assurer du fait , et me plaindre d'un tel acte de tyrannie , s'il était vraiment projeté , j'ai suivi le détachement à Lanerk. »

« J'ai vu Heselrigge. Il a avoué la chose ; mais intimidé par le crédit qu'il me suppose dans le pays , il a consenti à épargner le château de Bothwel , tant que j'y demeurerais avec ma famille. Il était presque nuit quand j'ai pris congé ; je traversais la grande salle , pour rejoindre mes gens dans la cour , lorsqu'un jeune homme m'a accosté ; je l'ai reconnu pour l'officier qui commandait le détachement que j'a-

vais renvoyé. Heselrigge m'ayant dit qu'il était son neveu, je n'ai fait aucune difficulté de rentrer avec lui chez son oncle, qui avait, dit-il, oublié de me communiquer quelque chose d'important. J'ai suivi ses pas : mais au lieu de me conduire dans la chambre où j'avais conféré avec Heselrigge, il m'a mené par un passage obscur à une petite pièce, où il m'a tout-à-coup laissé, me disant que son oncle allait m'y joindre; et je n'avais pas eu le temps de prendre une résolution, que j'ai entendu fermer les verroux sur moi. »

« J'ai jugé que j'étais prisonnier; et, alarmé sur le sort de ma famille sans défense, j'ai fait de prodigieux, mais vains efforts, pour enfoncer la porte. Le bruit n'attirait personne : j'étais dans une situation d'esprit difficile à décrire, quand j'ai entendu tirer les verroux. Deux hommes sont entrés, tenant des menottes; ils ont voulu me saisir, en disant que j'étais prisonnier du roi Edouard. J'avais, par précaution, déjà tiré mon poignard, m'attendant à quelque violence; j'ai blessé un de ces hommes, et, terrassant l'autre, je me suis frayé chemin à travers je ne sais quels passages, et je me suis trouvé dans une rue, sur les derrières de la maison du gouverneur. En m'élançant hors de la porte, j'ai heurté et reconnu mon domestique Neil; je lui ai dit de rer l'épée et de me suivre. En marchant pré-

cipitamment, il m'a dit que, pour observer le temps, il venait de sortir de la salle, où le reste de mes gens m'attendaient, étonnés et inquiets de mon retard. »

« Me réjouissant de mon évasion, et redoutant tout de la visite d'Heselrigge et de ses scélérats à Bothwel, je marchais à grands pas au secours de ma famille, quand, à l'angle d'une rue qui conduit à la route de Bothwel, nous avons été assaillis par une troupe de gens armés. A la clarté de la lune, je les ai reconnus pour des Southrons, et j'ai vu le jeune Heselrigge à leur tête. »

« Coquin ! » m'a-t-il dit en levant sur ma tête sa hache d'armes ; » tu m'as échappé une fois, mais celle-ci tu mourras. Le pillage de Bothwel, mes enfans ! » s'adressant à ses soldats ; « expédiez son maître, et tout est à vous, à l'exception de la belle Hélène. »

« En cet instant, toutes leurs épées se tournent contre moi : je reçois plusieurs blessures ; mais l'idée de ma fille me donnant une force surnaturelle, je me défends contre la mort qui me menace, jusqu'au moment où les cris de mon domestique mourant, appellent mon brave libérateur. Mais tandis que je suis ici à l'abri, peut-être mon perfide assassin a marché à Bothwel, où il se livre aux horribles violences qu'il méditait. Ma fille n'a là, pour sa défense, que quelques domestiques, l'épée de mon

jeune neveu, encore novice au métier des armes, et les faibles mains de ma femme. »

« Soyez tranquille à cet égard ; » dit Wallace, « je crois que l'infâme chef de ces bandits est tombé sous mes coups ; les soldats ont proclamé la mort d'Arthur Heselrigge ; et, se précipitant sur moi pour la venger, leur poids a rompu une voûte et ouvert le passage à mon évaison. »

« Sauvez-vous, mon maître ! » cria un homme accourant du jardin ; « sauvez-vous ! on vous poursuit ; » et il tomba couvert de sang aux pieds de Wallace. Celui-ci le reconnut pour l'honnête Dugald, celui de ses gens auquel il avait ordonné de fuir, et qui, faible et se traînant à peine, avait mis tout ce temps à regagner Ellerslie.

Wallace n'avait eu que celui de le livrer aux soins d'Halbert, quand la voix de la guerre se fit entendre. On demandait à grands cris l'entrée du château ; et un bruit terrible de lances et de boucliers qui se choquaient, dit au groupe étonné que le château était environné de gens en armes.

« *Le sang pour le sang !* » criait une voix horrible qui pénétra les sens de lady Marie, à moitié morte de frayeur. « *Vengeance sur Wallace, pour le meurtre d'Heselrigge !* »

« Fuyez ! fuyez ! » dit-elle à son mari d'un air égaré. — « Où ? » répondit-il, la soule-

nant dans ses bras. « Est-ce l'instant de vous abandonner, vous et mon hôte blessé ? Il faut que je me présente à ces assaillans. »

« Pas à présent, » dit lord Mar ; « jugez par le bruit de leur nombre. Entendez ces clameurs ; ils ont soif de sang. De grâce, fuyez ! Si vous aimez votre femme, si vous avez quelque égard pour moi, ne perdez pas un moment. Encore..... » Le bruit redoubla, la chambre se remplit de femmes éplorées à demi-vêtues ; c'étaient celles de lady Wallace. Elle était expirante sur le sein de son mari.

« O milord ! qu'allons-nous devenir ? » criaient ces femmes épouvantées, en se tortillant les mains. « Les Sonthrons sont à la porte ! nous sommes perdues. »

« Ne craignez rien, » dit Wallace ; retirez-vous dans vos chambres ; ils n'en veulent qu'à moi, on ne vous fera point de mal. » Un peu calmées par cette assurance, elles se retirèrent ; et Wallace s'adressant au comte qui le pressait encore de fuir, répéta qu'il ne consentirait pas à laisser sa femme dans ce tumulte. « Je vous conjure de me quitter, lui dit-elle, articulant à peine. « Quittez-moi, ou vous allez me voir mourir ! »

Comme elle parlait, un grand fracas, mêlé d'imprécations, se fit entendre. Trois des gens de Wallace entrèrent dans la chambre, hors d'haleine ; deux assaillans étaient grimpés aux

fenêtres de la salle; ils avaient été rejetés sur les rochers : l'un d'eux était tué. « Cachez-vous, » dirent les Écossais à Wallace : Dans peu d'instans, vos gens ne pourront plus défendre la porte. »

« Oui : mon cher maître, » dit Halbert, « le puits qui est à sec, au fond du jardin, sera pour vous une retraite sûre. »

« Par votre amour pour moi, par tout ce que vous devez d'affection à votre grand - père, Wallace écoutez-moi ! » dit lady Marie tombant à ses pieds et pressant ses genoux. « C'est pour ma vie que je vous implore, en vous conjurant de conserver la vôtre ! Ayez pitié des cheveux blancs de sir Ronald, que votre mort prématurée précipiterait au tombeau ! Ayez pitié de votre enfant que je porte dans mon sein ! Fuyez Wallace, si vous voulez que je vive ! »

« Ange tutélaire ! » s'écria Wallace en la pressant contre son cœur, « je t'obéis. Mais si un de ces scélérats osait porter sur toi une main sacrilège ! . . . »

« Ne le craignez pas, mon cher maître, » dit Halbert; « c'est vous qu'ils cherchent : ne vous trouvant pas, ils seront trop ardens à vous poursuivre, pour perdre du temps à tourmenter milady. Je la défendrai de toute insulte, au péril de ma vie. »

« Je serai sans danger, » dit Marie, » pour-

vu que vous partiez d'ici ! Tant que vous y êtes , leurs clameurs me font mourir. »

« Mais tu viendras avec moi , le puits est assez spacieux pour nous recevoir tous ; et qu'avant tout , Halbert et ces bonnes gens descendent le comte dans notre refuge. Il est la première cause de ce tumulte ; s'il était découvert , il serait sacrifié. »

Lord Mar y consentit ; et pendant que les efforts des assaillans redoublaient et menaçaient les murs de destruction , on porta le comte dans le jardin. Wallace et sa femme le suivirent. On le descendit dans le puits : on allait ceindre la corde à Wallace , parce que sa femme voulait qu'il descendît avant elle , quand il fit réflexion que le coffret , qui était toujours à son côté , pourrait blesser le comte. Il le détacha , en disant à son fidèle Halbert qu'il contenait des choses très-précieuses , et qu'il voulait le voir descendre avant lui. Lord Mar , au fond du puits , le détachait de la corde , quand on entendit un cri général de triomphe. Un parti de soldats anglais , ayant tourné le château , avait gagné le sommet d'un rocher , et de là franchi les murs du jardin , et n'était plus qu'à quelques pas du puits. Il n'était plus possible à Wallace de descendre.

« Cet arbre ! dit tout bas Marie , montrant un grand chêne. Elle se détacha doucement de son bras , et avec le vénérable Halbert , qui la

prît par la main , elle disparut dans le bosquet voisin. Les deux domestiques se sauvèrent de leur côté.

Wallace demeura seul , et bientôt tel que l'aigle de ces contrées , il plongea ses regards de la cime de l'arbre sur ses ennemis. Ils passèrent sous lui , criant : « *Vengeance sur l'assassin d'Arthur Heselrigge !* » L'un d'eux qui , à l'éclat de ses armes , paraissait être leur chef , s'arrêta au pied de l'arbre , pour se remettre un moment de la douleur d'une entorse , qu'il s'était donnée en franchissant le mur. Les soldats l'entourèrent ; mais il leur ordonna de le laisser , de suivre leur devoir , de faire la visite de la maison , et de lui amener Wallace , mort ou vif.

Ils obéirent : en même temps d'autres soldats , qui étaient déjà entrés dans la tour , la porte principale ayant été enfin forcée , accoururent vers leur chef , disant qu'on ne pouvait trouver le meurtrier.

« Mais voici une belle dame , » dit l'un d'eux , « qui , peut-être , nous en donnera des nouvelles. » Et Marie parut avec Halbert , au milieu d'une troupe de soldats , qui portaient des torches allumées. Malgré son extrême pâleur , la beauté de ses traits , le calme et la dignité de son regard , frappèrent l'officier de respect et d'admiration :

« Soldats , tenez-vous en arrière , » dit-il en

s'approchant de lady Wallace. « Ne craignez rien, madame. » Comme il proférait ces mots, une décharge de flèches traversa le feuillage de l'arbre. Un cri perçant échappa à Marie. Ah ! le faucon de milady, « s'écria Halbert, » alarmé pour son maître. Il s'était aperçu qu'une agitation des branches de l'arbre avait excité un vague soupçon dans un corps d'archers, qui, dans le premier mouvement, avaient fait cette décharge. L'exclamation d'Halbert, qui expliquait et le mouvement des branches et le cri de Marie, fut merveilleusement secondée par un gros oiseau, qui fit entendre son cri, en s'élevant de l'arbre, et s'enfuyant à tire-d'ailes.

Le silence ayant succédé, Marie se flatta qu'aucune flèche n'avait atteint son mari, et se tourna vers l'officier d'un air plus composé. Elle reprit encore plus de courage, lorsqu'elle entendit cet officier réprimander sévèrement ses archers d'avoir osé tirer sans son ordre. S'adressant ensuite à elle, il lui dit : « Je vous demande pardon, madame, et de l'alarme que ces têtes chaudes vous ont donnée, et de la violence dont ils se sont rendus coupables, en amenant de force, devant moi, une personne de votre sexe et de votre beauté. Si j'avais été informé qu'il y eût ici une dame, j'aurais donné des ordres pour prévenir cet outrage. Je suis envoyé à la recherche de sir William

Wallace, qui, en attaquant et tuant le neveu du gouverneur de Lanerk, s'est mis dans le cas de la peine de mort. Le fourreau de son épée, trouvé à côté d'Heselrigge, dépose qu'il est le coupable. Indiquez-moi où nous pourrons le trouver ; et non seulement vous serez mise en liberté, mais la faveur du roi Edouard sera la récompense de votre fidélité. »

— « Je suis la femme de sir William Wallace, » répondit Marie avec fermeté, « et je ne comprends pas en vertu de quelle autorité vous le cherchez et le déclarez coupable. »

— « Par l'autorité des lois qu'il a violées, madame. » — « Quelles lois ? Sir William Wallace n'en connaît point d'autres que celles de Dieu et de son pays ; il n'a transgressé ni les unes ni les autres. »

— « Il a assassiné, cette nuit, dans les rues de Lanerk, Arthur Heselrigge ; et cet attentat le condamne, d'après la dernière déclaration du roi Edouard : *Tout Ecossais qui maltraitera un soldat anglais, en garnison dans les villes d'Ecosse, ou un des officiers civils, sera, pour ce crime, puni de mort.* »

— « C'est une loi tyrannique, à laquelle aucun Ecossais né libre ne se soumettra ; mais quand elle serait reconnue par mes concitoyens, elle ne pourrait dans ce cas être appliquée à mon mari. Il fait gloire d'être Ecossais : ce n'est pas de ce qu'il a maltraité un

officier anglais dans Lanerk , que je me glorifie ; c'est de ce que voyant deux hommes sans secours, assaillis par une troupe de soldats armés, il a exposé sa vie pour les défendre. L'un de ces hommes est mort couvert de blessures. Si le neveu du gouverneur a aussi perdu la vie , c'est la juste punition d'un combat aussi inégal , et non un crime de sir William Wallace , qui l'a tué pour sauver un faible vieillard, sur lequel cent épées anglaises étaient levées. »

L'officier se tut un moment , ordonna à ses soldats de se retirer : et , quand ils furent assez éloignés , il voulut prendre la main de lady Wallace qui évita son mouvement, avec un air de réserve , en lui disant : « Parlez , monsieur si vous avez quelque chose à me dire , ou permettez moi de me retirer. »

— « Mon intention n'est pas de vous offenser , madame : je respecte cette noblesse ; et si j'avais une femme aussi aimable , j'espère qu'en semblable circonstance , elle défendrait de la même manière ma vie et mon honneur. J'ignorais les particularités de l'affaire d'Heselrigge ; c'est de votre bouche que je les apprends. Je les crois aisément ; car son inhumanité m'était connue. Wallace est Ecossais ; il a agi en Ecosse , comme Gilbert Hambleton l'aurait fait en Angleterre , s'il était possible que quelque vil étranger y vînt mettre le pied sur la

gorge d'un de ses compatriotes. En quelque lieu que vous ayez caché votre mari , que ce soit un asile éloigné , jusqu'à ce que la rage du gouverneur soit apaisée. A présent , nulle retraite , dans l'étendue de la juridiction de Lanerk , ne le mettrait à l'abri des recherches d'un homme acharné à la vengeance. »

Lady Wallace , pénétrée de reconnaissance de la générosité de cet officier anglais , l'exprima par quelques mots à peine articulés , et plus intelligibles par le ton que par le sens. Hambledon continua. « J'emploierai tout mon crédit auprès d'Heselrigge , pour obtenir que l'intérieur de votre maison soit respecté ; mais , suivant le cours des opérations militaires , il me sera impossible de vous éviter le désagrément d'une garde , qui sera placée , demain matin , autour de ce domaine. Je sais que cela est projeté pour intercepter le retour de sir William Wallace chez lui. »

« Plût à Dieu qu'il fût en effet bien loin » dit en elle-même lady Wallace. L'officier ajouta : « Cependant , vous allez être , des-à-présent , débarrassée de mon détachement ; je vais rappeler mes gens d'une recherche dont ils doivent avoir reconnu l'inutilité , et vous laisser , madame , prendre du repos. Il fit signe à ceux qui avaient saisi Halbert d'approcher. Ils avancèrent avec leur prisonnier. Il leur ordonna de le lui laisser , et de faire

rappeler. Le trompette obéit , et bientôt tous le détachement fut réuni devant son commandant.

« Soldats ! » leur dit-il , « sir William Wallace nous a échappé. Reprenez vos chevaux , afin que nous retournions à Lanerk , visiter l'autre côté de la ville ; partez , je vous suis. »

La troupe obéit, laissant sir Gilbert Hambleton seul avec lady Wallace, et Halbert étonné. Le brave jeune homme prit alors la main de la reconnaissante Marie, qui ne la retira plus, et qui avait été tremblante durant le temps où tant d'ennemis mortels de son mari étaient rassemblés sous l'arbre qui le cachait.

« Généreux Anglais , » dit-elle , quand l'arrière-garde du détachement fut hors de vue , « je ne puis assez vous remercier de vos nobles procédés ; mais si jamais vous étiez réduit , comme mon cher Wallace , à semblable extrémité , (et qui peut , durant cette époque de tyrannie , s'en croire à l'abri !) puisse celui qui vous a entendu cette nuit vous payer le tribut de ma reconnaissance ! »

« Je vous remercie , madame , de votre prière , » dit Hambleton. « Dieu est , en effet , le bienfaiteur du vrai soldat ; et , quoique je serve mon roi et obéisse à mes chefs , ce n'est que du Dieu des armées que j'attends ma récompense. Qu'il me paie en ce monde ,

par des victoires et des honneurs , ou qu'il appelle mon âme à lui par un coup dans ma poitrine , pour recevoir mes lauriers dans le ciel , Gilbert Hambledon sera également satisfait. Mais la nuit est froide ; je veux vous voir en sûreté dans votre appartement , et vous dire adieu. »

Lady Wallace se laissa conduire avec d'autant plus d'empressement , qu'elle venait encore d'entendre du bruit dans l'arbre au-dessus de sa tête. Hambledon qui n'y prit pas garde , dit à Halbert de le suivre , et entra avec Marie dans la maison.

Le fier et courageux Wallace ne pouvant soutenir la vue de son domaine envahi par des soldats ennemis , et de sa femme ainsi amenée devant leur chef , allait braver tout danger , allait sauter à bas de l'arbre ; déjà son pied était posé sur une des branches inférieures , pour s'élancer , quand Hambledon s'adressa à lady Wallace avec tant de courtoisie. Il hésita , prêta l'oreille , et entendit , dans le ravissement , les réponses de sa chère Marie ; et quand l'Anglais ordonna à ses gens de s'éloigner , et donna des avis si généreux pour la sûreté de celui qu'il venait saisir , Wallace eut peine à ne pas se livrer à la noble confiance qu'un si beau procédé lui inspirait , en paraissant et le remerciant sur-le-champ. Mais réfléchissant qu'il allait mettre cet officier

dans une situation très-pénible , entre son devoir comme militaire , et son naturel bienfaisant , il renonça à cette idée ; cependant son agitation était telle , que le mouvement des branches renouvela les alarmes de sa tremblante femme.

« O toute puissante vertu ! » s'écria Wallace en lui-même , « si tu pénétrais dans l'âme d'un conquérant usurpateur , bientôt les vaincus cesseraient de regretter leur liberté , et se plaindraient à leur esclavage ! avec quelle facilité la noblesse de ce guerrier a éteint en moi cette ardeur de vengeance , qui me faisait souhaiter , en montant sur cet arbre , de pouvoir exterminer jusqu'au dernier soldat du détestable Edouard ! »

» Sir William ! mon maître ! » dit une voix bien connue , mais du ton de quelqu'un qui craint encore d'être entendu. C'était celle d'Halbert. « Répondez-moi , mon cher maître , êtes-vous sain et sauf ? »

« Corps et âme ! » répondit Wallace , se glissant le long de l'arbre , et tombant sur ses pieds ; « une seule flèche m'a atteint , elle a frappé mon cor , et est tombée dans les feuilles ; mais je me hâte de rejoindre la plus chérie , la plus noble des femmes. »

Halbert le supplia d'attendre que la troupe fût plus éloignée. « Tant qu'elle ne sera pas tout-à-fait hors de vue , je ne vous croirai pas en sûreté. »

« N'entendez-vous pas , » dit Wallace , « les pas des chevaux sur le revers des rochers ? n'en est-ce pas assez pour vous tranquilliser , bon Halbert ? » Il vola vers la maison , et rencontra Marie qui venait de quitter Hambledon. Elle se précipita dans ses bras , où , dans l'excès de sa joie et de son trouble , elle perdit connaissance. Son âme douce avait été trop fortement agitée , durant les scènes précédentes. Elevée dans le sein de la paix et de la tendresse , loin de tout tumulte , nul orage n'avait jusqu'alors assailli sa santé délicate , n'avait troublé sa sérénité. Quelle fut donc la violence du choc de cette nuit ? Son mari , poursuivi comme un meurtrier ! elle-même , traînée , la nuit en plein air , par des soldats sans pitié , pour la contraindre à livrer l'homme qu'elle adorait ! Combien cela était nouveau pour elle ! et quoiqu'une force , pour ainsi dire surnaturelle , l'eût soutenue dans cette épreuve ; quand la nécessité immédiate d'en faire usage n'exista plus ; quand elle se sentit dans les bras de son mari , il lui sembla qu'elle avait retrouvé sa demeure , et le lieu où son âme devait se reposer. »

« Sauveur de ton Wallace , jette un regard sur lui ! » s'écria-t-il , « qu'un sourire de ta bouche le rende heureux ! »

Sa voix , ses caresses , la rappelèrent bientôt au sentiment. Penchée sur sa poitrine , elle

répandit des larmes délicieuses ; avec l'éloquence de l'amour , il remercia le ciel d'avoir échappé aux recherches et aux flèches de ses ennemis.

« Mais , ma chère maîtresse , » interrompit Halbert , « souvenez-vous que mon maître ne doit pas rester ici. Le commandant anglais vous a dit que, s'il voulait conserver sa vie, il fallait qu'il se réfugiât bien loin : peut-être déjà des espions rôdent pour le découvrir et le livrer.

« Vous avez raison, » dit Marie, s'arrachant des bras de son époux ; « Wallace , il faut partir ; si la garde arrivait bientôt , il ne serait plus temps. Partez à l'instant : mais où irez-vous ? »

« Pas bien loin , mon amie. En me séparant de toi , je quitte tout ce qui donne du prix à ma vie : comment irai-je loin ? Non ; il y a des retraites dans les rochers de Cartlane , que j'ai découvertes en chassant , et dans lesquelles , je crois , nul autre que moi n'a pénétré. J'y serai avant le lever du soleil ; et avant qu'il se couche , Halbert m'apporetra de tes nouvelles. Trois notes de ta douce chanson : *Thusa ha measg na reultam mor* (1) sur son chalumeau , seront le signal qui m'apprendra son

(1) Ce sont les premiers mots d'une chanson gallique , qui signifient : Toi qui es au milieu des étoiles , marche vers ta couche au son de la musique , etc.

arrivée ; et je sortirai pour l'entendre me parler de toi. »

« Ah ! mon cher Wallace , laisse-moi t'accompagner. »

« Vous , mon amie ! vivre au milieu des rochers et des torrens ! exposer ta personne délicate et l'enfant que tu portes dans ton sein , à tous les inconvéniens d'une telle habitation ! »

« Mais cette âpre demeure ne sera-t-elle pas la vôtre ? des rochers et des torrens ne seront-ils pas le paradis avec vous ? Ah ! permettez que je vous suive. »

« Impossible , milady , » dit Halbert , qui craignit que le tendre cœur de Wallace ne résistât pas ; « vous êtes en sûreté ici : votre fuite ferait soupçonner aux Anglais que la retraite de mon maître ne serait pas loin. Vos aises lui sont plus chères que sa propre vie ; le soin qu'il prendrait de vous les procurer le ferait découvrir , pour être sacrifié à ses ennemis. »

« Ce qu'il dit est vrai , Marie : je ne pourrais pas vous conserver dans les lieux où je vais. »

« Mais à quoi allez-vous être exposé vous-même ? dormir sur des pierres froides , sans autre abri que le ciel , ou la voûte humide et dégoûtante de quelque caverne ! Je n'ai pas le courage de vous abandonner seul à de telles rigueurs. »

« Cessez , mon amie , de vous alarmer ainsi vainement. Les rochers et les tempêtes n'ont

rien qui m'épouvante. Ce sont les tendres soins d'une femme qui nous rendent délicats. Avant que jet'appartinse, Marie, j'ai passé plus d'une nuit d'hiver sur le sommet des montagnes, attendant impatiemment le bruit du cor qui devait me rappeler à la chasse dans Glenfinlass. Il est indifférent à Wallace de coucher sur le duvet ou sur la bruyère ; ainsi, mon amie, ne t'afflige pas de ces inclemences, qui ont été mon amusement, et qui seront bientôt ma sûreté. »

« Eh bien, adieu ! que les bons anges te gardent et te protègent ! » La voix lui manqua, elle baisa sa main. « Courage ! Marie, souviens-toi que Wallace ne vit qu'en toi. Vis donc, sois heureuse, pour l'amour de moi ; et Dieu, qui renverse l'oppresseur, me remettra dans tes bras. » Elle ne parla pas ; mais se détachant de son sein, elle joignit ses mains, leva ses yeux au ciel avec toute l'expression d'une fervente prière ; puis, souriant à Wallace, à travers un ruisseau de larmes, elle lui fit signe de la main de partir, et se retira dans sa chambre.

Wallace considéra long-temps la porte qu'elle venait de fermer ; son âme avait passé dans ses yeux. Se séparer ainsi de Marie, la moitié de lui-même, était au-dessus de sa résolution : sa force d'âme l'abandonna ; il allait la suivre, et peut-être attendre à côté d'elle sa

destinée, si Halbert, qui lisait sur son visage ce qui se passait dans son âme, ne l'eût entraîné vers la porte du jardin.

La raison reprit le dessus ; et cédant à la violence salutaire de son domestique, il se laissa conduire dans le jardin, du côté situé vers les hauteurs qui conduisent aux retraites les plus profondes de la Clyde. Ils passèrent près du puits où était lord Mar. Comme on ne s'était point enquis de lui, Wallace jugea qu'il pouvait demeurer encore là, sans danger ; et pour l'informer de la nécessité de sa propre absence, il l'appela, mais il n'obtint point de réponse ; il regarda, et le vit étendu sans mouvement.

« Je crains, » dit-il, « que le comte ne soit mort : dès que je serai parti, et que vous pourrez réunir les domestiques dispersés, faites-en descendre un dans ce puits pour en retirer le comte ; s'il est en effet mort, déposez son corps dans ma chapelle, et envoyez prendre les ordres de la comtesse de Mar. Le coffret de fer, actuellement dans ce puits, est d'une valeur inestimable : portez-le à lady Wallace, dites-lui de le garder, comme elle a gardé ma vie ; mais de ne pas l'ouvrir, au péril de ce qui lui est encore plus cher que ma vie, mon honneur. »

Halbert promit d'exécuter fidèlement les ordres de son maître ; et Wallace, ceignant son épée, et prenant son javelot de chasse (arme

que la sollicitude de son vénérable domestique lui procurait , pour l'aider à franchir les précipices), serra la main fidèle qui le lui présentait; et après avoir recommandé de veiller à la tranquillité de sa femme, et de le rejoindre le soir aux environs de la cascade de Corie, il grimpa sur le mur à l'endroit le plus voisin du rocher, s'élança, et fut en un instant hors de vue.

CHAPITRE III.

HALBERT retourna à la maison , et se glissa doucement dans la chambre de Marie : il la vit agenouillée devant un crucifix , et priant avec ferveur pour son cher Wallace.

« Puisse-t-il , ô dieu de miséricorde ! revenir bientôt chez lui ! Mais si je ne dois plus le revoir , daigne , me recevoir avec lui dans ton sein ! »

« Entends sa prière , divin fils de Marie ! » s'écria le vieillard. Elle se retourna , et se relevant , lui demanda d'une voix douce , mais inquiète , s'il avait laissé son maître en sûreté.

« Du moins , en bon chemin , pour cela. » répondit Halbert. Il lui répéta ce que Wallace lui avait dit en partant , et la conjura de prendre du repos. « Le sommeil ne saurait entrer dans mes yeux cette nuit ; ma pensée accompagne Wallace dans ses montagnes. Retirez-vous dans votre chambre , dormez ; à votre réveil , il sera temps de visiter la dépouille mortelle du pauvre comte , et de la porter , avec le coffret , dans la maison. Je prendrai un soin religieux

de l'un et de l'autre , pour l'amour de celui qui me les a confiés. »

Halbert obtint de sa maîtresse qu'elle se mît au moins sur son lit , pour se délasser un peu des fatigues de cette cruelle nuit. Ne soupçonnant pas qu'il eût d'autre intention que celle de dormir de son côté , elle le congédia.

Ses femmes , durant l'invasion du château , s'étaient enfuies ; on ne les trouvait pas. Les autres domestiques , après leur longue résistance à la première porte , avaient disparu ; les uns avaient fui , les autres avaient été conduits prisonniers à Lanerk , pendant que le bon Hambleton était avec lady Wallace. Halbert se résigna donc à attendre patiemment le lever du soleil , espérant qu'alors les fugitifs reviendraient , ou qu'il pourrait les remplacer par des habitans des cabanes du fond de la vallée.

Il s'assit sur le banc de pierre qui entourait la grande salle , veillant le lever de l'astre dont les derniers rayons devaient éclairer son retour , avec des nouvelles de sir William Wallace , consolation qu'il était impatient de donner à sa maîtresse.

Tout semblait paisible. On n'entendait que le léger murmure des feuilles des arbres placés près d'une fenêtre ouverte à l'ouest , du côté des collines de Lanerk. La matinée était encore sombre , et l'air froid. Halbert se leva pour

aller fermer le volet ; il fut frappé de la vue d'une troupe armée , qui descendait doucement de la hauteur , vis-à-vis de lui. La plate-forme, devant la maison, était déjà couverte d'Anglais. Alarmé en voyant une troupe aussi considérable , quoiqu'il s'attendît à l'arrivée d'une garde , il traversait la salle pour se rendre à la chambre de sa maîtresse , quand la porte fut enfoncée ; des soldats se précipitèrent et le saisirent.

Leur chef, homme de petite taille, à cheveux gris , à la mine féroce , lui cria : « Vieux coquin ! dis-moi où est le meurtrier ? où est sir William Wallace ? réponds , ou je vais te faire mettre à la question. »

Halbert, tremblant de frayeur , plus pour sa pauvre maîtresse que pour lui-même, répondit, d'une voix mal assurée, « mon maître est loin d'ici. »

— « Où ? »

— « Je ne sais. »

— « On te le fera bien savoir. Où est la femme de cet assassin ? je veux vous confronter ensemble : qu'on me l'amène. »

A ces mots, des soldats partirent de droite et de gauche ; et, l'instant d'après, trois d'entre eux revinrent triomphans avec la malheureuse Marie.

« O ma maîtresse ! » s'écria Halbert , en se débattant pour s'approcher de lady Wallace,

qui promenait autour d'elle ses regards épouvantés. Mais on le tenait ferme; et il la vit conduire devant l'homme impitoyable qui avait donné ordre de l'amener.

» Femme, » lui dit celui-ci, « je suis le gouverneur de Lanerk. Vous êtes devant le représentant du roi Edouard: par la fidélité que vous lui devez, et au péril de votre vie, je vous ordonne de répondre à trois questions. Où est sir William Wallace, le meurtrier de mon neveu? cù est ce vieux Écossais, qui est cause de la mort de mon neveu? Lui et sa famille éprouveront ma vengeance! Où est enfin ce coffre, ce trésor, que votre mari a volé dans le château de Douglas? Sur votre tête, répondez-moi. »

Lady Wallace garda le silence.

« Parlez, femme! si la crainte ne peut vous émouvoir, sachez que je puis récompenser comme punir. Je le ferai magnifiquement, si vous dites la vérité: si vous persistez à refuser, vous mourrez! »

« Je mourrai donc, » dit-elle, ouvrant à peine les yeux, défaillante, et la tête penchée sur l'épaule du soldat qui la soutenait.

« Comment! » dit le gouverneur, étouffant sa rage, dans l'espérance d'obtenir par la persuasion ce qu'il ne pouvait arracher par la menace, « une si gentille dame refuserait la faveur du roi d'Angleterre, de grandes conces-

sions en ce pays, et peut-être la main d'un beau chevalier anglais, quand elle peut avoir tout cela pour le léger service de livrer un traître à son souverain, et de dire où il a caché ses vols ? Parlez, belle dame, et les terres du chef que Wallace a porté ici blessé, avec la main du galaut Gilbert Hamb'edon, seront votre récompense. Brillante de beauté et de richesse à la cour d'Edouard, tout cela ne vous aura coûté que d'indiquer le lieu où le traître Wallace est caché. »

— « Il est plus aisé de mourir. »

— « Folle ! » dit Heselrigge, furieux de la fermeté de son refus, et revenant à son naturel : « Quoi ! est-il plus aisé à ces membres délicats d'être mis en pièces par la hache de mes soldats ? Est-il plus aisé à ce beau sein d'être foulé sous les pieds de mon cheval, et à cette belle tête de décorer le fer de ma lance ? tout cela est-il plus facile que de me dire où est un meurtrier et son or ? »

Lady Wallace frémit ; elle leva ses mains au ciel : « Sainte Vierge ! » dit-elle, « je m'abandonne à toi. »

« Parlez, une fois pour toutes, » s'écria le gouverneur, dans un transport de rage. « Je n'ai pas un cœur de damoiseau comme Hambledon, pour être cajolé et séduit par votre beauté ; déclarez où Wallace est caché, ou craignez ma vengeance. »

Le redoutable acier brillait aux yeux de Marie ; elle ne pouvait plus se soutenir : ses genoux fléchirent , elle tomba.

« Ne t'agenouille pas pour demander grâce , » cria ce forcené ; « je n'en accorde pas , si vous ne confessez où est votre mari. »

Le cœur de lady Wallace reprit force pour un instant , et cette force passa dans sa voix. « Je ne fléchis le genou que devant Dieu ! et puisse-t-il toujours sauver Wallace des mains d'Édouard , et de ses tyrans subalternes ! »

« Misérable ! tu blasphèmes ! » s'écria Heselrigge , en lui plongeant son épée dans le sein. Halbert , durant tout ce temps , avait été retenu par les soldats , écoutant , dans les angoisses , les réponses de sa maîtresse. Il n'imaginait pas que son féroce interlocuteur se porterait à un tel excès de barbarie ; mais le voyant exécuté , avec la force d'un géant et un cri terrible , il s'arracha des mains qui le tenaient , et se jeta sur le corps sanglant de Marie , avant que son meurtrier eût pu lui porter un second coup. Mais ce second coup fut porté , et effleura la gorge du fidèle domestique avant d'arriver au cœur de sa maîtresse. Elle ouvrit un moment ses yeux mourans , et reconnaissant celui qui avait voulu lui servir de bouclier , elle articula : « Halbert. . . mon cher Wallace. . . à Dieu. . . » et son âme pure prit son vol vers la région d'une éternelle paix.

Le cœur du bon vieillard fut déchiré, quand ce sein, qu'il sentait se soulever, devint immobile : gémissant de douleur, affaibli par la perte de son sang, il demeura sans connaissance sur le corps de Marie.

Un affreux silence régnait dans la salle. Pas un homme ne parlait ; tous se regardaient, pâles et dans une sombre horreur. Heselrigge, laissant tomber son épée dégoûtante de sang ; reconnu à l'air de ses gens qu'il avait été trop loin ; et craignant de provoquer quelque mouvement d'indignation contre lui, il s'adressa à ses soldats d'un ton de condescendance inaccoutumé. « Mes amis, » leur dit-il, « nous allons retourner à Lanerk ; demain, vous pourrez revenir, car pour vous récompenser du service de cette nuit, je vous abandonne le pillage d'Ellerslie. »

« Que la malédiction du ciel tombe sur celui qui, le premier, enlèvera une paille d'ici ! » s'écria un vétéran à l'extrémité de la salle. « Amen, » murmurèrent tout d'une voix les soldats ; et ils sortirent l'un après l'autre par la grande porte, laissant Heselrigge, tête à tête avec le vieux soldat qui, debout, appuyé sur son épée, contemplait la victime.

— « Grimsby ! pourquoi restez-vous là ? suivez-moi. »

— « Jamais, » répliqua le soldat.

— « Comment ! » s'écria le gouverneur , revenu de sa frayeur , « osez-vous parler ainsi à votre commandant ? Marchez devant moi à l'instant , ou attendez-vous à être traité comme un rebelle. »

— « Je ne marche plus sous vos ordres , » dit le vétéran , en le regardant d'un air résolu. « Au moment où vous avez commis ce sanginaire forfait , vous êtes devenu indigne du nom d'homme ; et je m'en rendrais indigne moi-même , si j'obéissais à un monstre tel que vous. »

— « Coquin ! » dit Heselrigge furieux « tu recevras la mort pour cette audace. »

— « Cela peut être , » répondit Grimsby , « et par les mains de quelque barbare comme vous. Mais il n'y a pas un brave homme , et le royal Édouard lui-même , qui n'acquitte un soldat , pour avoir refusé d'obéir à l'assassin d'une femme innocente. Ce n'était pas ainsi qu'il traitait les femmes et les filles des Sarrazins tombés sous ses coups , quand je suivais ses bannières dans les champs de la Palestine. »

« Insolent ! mécréant ! » dit Heselrigge , se jetant sur lui , pour le poignarder ; mais de sa main , le soldat arrêta le poignard au moment où sa pointe se faisait sentir , et , saisissant le gouverneur , d'un tour de jambe il l'étendit sur le carreau. Heselrigge , ainsi abattu , et voyant

son poignard dans les mains de son adversaire, lui demanda la vie en faisant les plus lâches promesses.

« Monstre ! » dit le soldat, « je ne voudrais pas souiller mes mains de ton sang dénaturé ; et quoique tu ayes attenté à ma vie , je ne veux pas prendre la tienne. Ce n'est point un esprit de rebellion contre mon commandant qui me gouverne , c'est la haine pour le plus vil des assassins. Je vais loin de vous et de votre pouvoir ; mais si vous faussez votre serment , et me cherchez pour vous venger , souvenez - vous que c'est un soldat de la croix que vous poursuivez ! et une terrible rétribution vous sera demandée par le ciel , dans un moment que vous ne sauriez éviter : elle sera mesurée à vos crimes. »

Il y avait une solennité dans la voix et le geste du soldat, qui glaça l'âme du gouverneur ; il tremblait violemment ; et, répétant son serment de ne pas rechercher Grimsby , il obtint de lui la permission de retourner à Lanerk. La troupe (en conséquence de l'ordre que le trouble de la conscience d'Heselrigge lui avait fait donner) était montée à cheval , et déjà loin. Son cheval était resté attaché dans la cour, où il avait mis pied à terre. Il s'en approchait à grand pas , quand le soldat , mu par un prudent soupçon , lui cria : « Arrêtez, monsieur ; vous irez à pied à Lanerk. L'homme cruel est

ordinairement fourbe; je ne me fiera pas à votre parole, si vous pouviez y manquer. Laissez ce cheval ici; demain vous pourrez l'envoyer chercher, je serai loin. »

Heserigge vit que toute remontrance serait inutile; et la crainte contraignant sa rage, il prit, à pied, le chemin qui, au bout de cinq pénibles milles, devait le remettre dans sa citadelle.

Le soldat qui sentait bien qu'après avoir osé exprimer toute l'horreur que lui inspirait le meurtrier de lady Wallace, il n'y avait pas de sûreté pour lui, partout où les embûches d'Heserigge pourraient être dressées, se résolut à chercher un asile dans les montagnes, jusqu'à ce qu'il trouvât une occasion pour passer la mer, et joindre les troupes de son roi en Guyenne.

Plein de cette pensée, il retourna dans la salle. En approchant du groupe ensanglanté, il aperçut du mouvement. Espérant que la malheureuse femme n'était pas tout-à-fait morte, il se baissa pour l'examiner; mais, hélas! en touchant sa main, il la sentit glacée. Ses bras et sa poitrine étaient inondés du sang sorti de sa blessure. Grimsby frémit. Il la vit encore remuer; mais ce n'était pas un mouvement de vie: il était causé par le fidèle domestique, qui reprenait ses sens. Les bras d'Halbert ceignaient le corps de sa maîtresse, et en reve-

nant lui-même à la vie, il occasionna ce mouvement, qui donna au soldat une courte et vaine espérance.

Cependant Grimsby, voyant une de ces innocentes victimes se débattre contre la mort, donna tous ses soins au vieillard. Il le releva, le plaça sur un banc, tira de son sac de munition, un flacon d'eau-de-vie, et en versa quelques gouttes dans sa bouche. Halbert respira plus librement; et le charitable soldat, d'un morceau de son plaid, fit un bandage à sa blessure, déjà étanchée par l'air. Halbert ouvrit les yeux; mais apercevant les traits rudes de l'Anglais et son casque, il les referma, en poussant un profond soupir.

« Honnête Écossais, » dit Grimsby, qui vit qu'il le prenait pour un ennemi, « fiez-vous à moi; je suis un homme comme vous, et quoique *Soutrhon*, je ne suis pas l'ennemi du vieillard et du faible, qui manquent de secours. »

A ces mots, Halbert reprit courage, se souleva et regarda le soldat; mais, frappé tout-à-coup du souvenir de ce qui s'était passé, il tourna les yeux vers le corps de sa maîtresse, qu'éclairaient les rayons du soleil levant. Il se dressa sur ces pieds, et, chancelant, il s'approcha d'elle; mais il serait retombé, si Grimsby ne l'eût soutenu « Oh! que vois-je! » dit-il en se tordant les mains! « Ma maîtresse! ma chère maîtresse! en quel état est réduite

celle qui faisait le charme de tous les yeux, la consolation de tous les cœurs affligés! » Les sanglots l'étouffaient. Le vétéran détourna son visage: une larme coula sur sa main. « Maudit Heselrigge! » s'écria-il, « ton heure viendra! »

— « S'il y a encore un cœur d'homme en Écosse, elle n'est pas éloignée! mon maître vit, et vengera le meurtre de cette nuit. Vous pleurez, soldat; vous n'abuserez pas de ce qui vient de m'échapper, vous ne me trahirez pas? »

— « J'ai combattu en Palestine, et un soldat de la croix ne trahit pas ceux qui se confient en lui. Que sainte Marie conserve votre maître, et vous conduise vers lui. Hâtons-nous tous deux de quitter ce lieu. Heselrigge enverra sans doute poursuivre sa vengeance: il est trop vil pour me pardonner les vérités que je lui ai dites; et si je tombais en son pouvoir, je n'attends de lui que la mort. Je vais vous aider à mettre ce qui reste de cette pauvre dame en lieu décent; après cela, honnête Écossais, il faudra nous séparer. »

A ces mots, Halbert se jeta sur le corps de sa maîtresse, pleurant et se lamentant. De ses faibles bras, il essaya en vain de la soulever. « Je t'ai portée cent et cent fois dans ta florissante jeunesse; j'avais toujours espéré que cette main si chère me fermerait les yeux, et maintenant il faut que je te porte au tombeau! » En parlant ainsi, d'une voix entrecoupée, il

pressa de ses lèvres ses mains glacées , avec des sanglots si convulsifs , que le soldat craignant qu'il n'expirât dans l'agonie de sa douleur , l'arracha de ce corps inanimé , en l'exhortant à la réprimer , et à se conserver pour l'amour de son maître. Halbert revint à lui peu-à-peu , et en l'écoutant , il jeta un regard plein d'expression sur Marie.

« Ton enfant ! ton enfant , mort avant d'être né ! » s'écriait-il. « Là , dorment pour toujours la gloire et l'espérance d'Ellerslie , la mère et l'enfant. Veuf , et sans postérité , ô mon pauvre maître ! quelle consolation te reste-t-il ? »

Le soldat craignant les fatales conséquences d'un plus long délai , interrompit ses lamentations en insistant de nouveau sur la nécessité d'une prompte retraite ; et Halbert , se rappelant l'oratoire dans lequel Wallace avait ordonné de déposer le corps du comte , le désigna à Grimsby , qui à l'instant enveloppa lady Wallace dans l'étoffe blanche de son vêtement , la prit dans ses bras , et , guidé par Halbert , la porta vers une petite chapelle creusée dans le roc.

Le vieillard , toujours en pleurs , écarta la pierre de l'autel , coucha le corps de Marie sur sa base de marbre , le couvrit du poêle de velours qu'il tira de la sainte table , et posa dessus le crucifix. Quand il vit sa maîtresse ainsi revêtue de ce triste vêtement de mort , il

s'agenouilla à côté d'elle, et, dans le langage véhément de la douleur, il pria pour son âme.

« Entends - moi, juge équitable du ciel et de la terre ! Ainsi que tu vengeas le sang innocent répandu dans Béthléem, fais que les cheveux blancs d'Hselrigge entrent au tombeau dans le sang, pour le meurtre de cette femme innocente ! » Halbert baisa la croix, se leva, et sortit de la chapelle, suivi du soldat.

Ayant soigneusement fermé la porte ; méditant sur la douleur de son maître, quand, long-temps avant le coucher du soleil, il lui porterait cette affreuse nouvelle ; absorbé dans ses pensées, Halbert marchait en silence, ne sachant où il allait, jusqu'à ce que lui et son compagnon, passant près du puits, tressaillirent au bruit d'un gémissement.

« Il y a ici quelqu'un, dit le soldat. — « Serait-il possible qu'il vécût encore » s'écria Halbert, se penchant sur le bord du puits, et répétant cette question au comte. — « Oui, » répondit celui-ci, « j'existe encore, mais je suis bien faible. Si tout est tranquille là haut, tirez-moi, je vous prie, de cet horrible lieu. » Halbert répliqua qu'il était en effet nécessaire de l'en retirer promptement ; et, descendant la corde, il lui dit d'y attacher d'abord le cofret de fer, et ensuite lui-même. Tout ceci fut fait, non sans difficulté, avec l'aide du soldat, qui était en admiration, et qui s'attendait à

voir le mari de l'infortunée lady Wallace sortir du puits, pour apprendre la perte qu'il avait faite. Ils parvinrent enfin à délivrer le comte de sa triste demeure. Il resta quelques instans appuyé sur l'épaule de son compatriote, et l'air frais rétablit peu à peu ses forces épuisées. Le soldat considérait ses cheveux blancs, son front sillonné, et s'émerveillait de ces signes de vieillesse dans l'homme dont la valeur irrésistible avait défait Arthur Heselrigge et sa troupe. Cependant ses doutes que le vétéran actuellement devant lui pouvait être quelqu'autre que le brave Wallace, furent bientôt écartés par le comte lui-même, qui dit à Halbert d'aller lui chercher un peu d'eau au ruisseau qui coulait de la colline voisine. Halbert y alla; et pendant qu'il était absent, le comte leva les yeux pour s'informer de sir William Wallace et de lady Marie. Il tressaillit en voyant l'armure anglaise sur l'homme qu'il allait interroger; et, se levant brusquement de la pierre sur laquelle il était assis, il demanda d'un ton sévère : « Qui es-tu ? »

— « Un anglais; mais qui ne déshonore pas ce nom comme le monstre eselrigge. J'ai voulu, brave Wallace, vous aider à fuir de ce lieu; et après, j'irai chercher un refuge par-delà les mers, et prouver, dans les champs de la Guyenne, ma fidélité à mon roi. »

Mar le regarda fixement : « Vous vous méprenez, je ne suis pas sir William Wallace. »

Halbert arriva avec de l'eau ; le comte la but, quoique l'impulsion que la surprise avait donnée à son sang, eût rendu son efficacité moins nécessaire ; et, se tournant vers le vénérable vieillard, il lui demanda si son maître était en sûreté.

« Je l'espère ; » répondit Halbert ; « mais il faut, milord, vous hâter de sortir d'ici. Ce lieu, ce cher Ellerslie, est maintenant un séjour d'horreur. Un meurtre abominable y a été commis depuis que mon maître l'a quitté. »

« Mais où est lady Wallace ? » demanda le comte : « si le danger est si grand, nous ne devons pas l'y abandonner. »

« Elle n'a plus de danger à courir ! » s'écria le vieillard ; « elle est dans le sein de la Vierge, et le fer d'un second assassin ne saurait l'y atteindre ! »

« Comment ? » dit le comte, pénétré d'horreur et articulant à peine ; « lady Wallace est assassinée ? » Halbert ne répondit que par des larmes.

« Oui, » dit le soldat ; « c'est cet acte d'inhumanité d'Heselrigge, qui m'a fait désert ses drapeaux. Mais ne perdons pas de temps à des lamentations inutiles : ce monstre reviendra sans doute ; et si nous ne voulons pas être aussi victimes de sa rage, nous devons nous éloigner promptement. »

Le comte, muet à ce récit, donna le temps au soldat d'en raconter les particularités. Quand il eut fini, lord Mar, voyant la nécessité d'un prompt départ, ordonna de prendre trois chevaux dans les écuries : quoiqu'il fût défaillant et sans connaissance dans le puits, la secousse qu'il venait d'éprouver avait tellement retendu ses nerfs, qu'il se sentit en état de monter à cheval.

Halbert obéit, et ramena deux chevaux : son chemin étant à travers les rochers, il n'en prit point pour lui. Il pria le soldat d'accompagner le comte à Bothwell, et il ajouta : « Il vous gardera, vous et ce coffret, que sir William Wallace soigne comme la prunelle de son œil. Je ne sais ce qu'il contient, et personne, dit-il, ne doit l'ouvrir; mais vous en prendrez soin, pour l'amour de lui, jusqu'à ce que, dans un temps plus paisible, il vienne le réclamer. »

« Fatal coffre ! » s'écria le soldat, le regardant avec horreur ; « c'est lui qui a attiré Heselrigge à Ellerslie. »

« Comment ? » demanda le comte. Grimsby raconta brièvement qu'immédiatement après le retour à Lanerk du détachement envoyé à Ellerslie, sous les ordres de sir Gilbert Hamblendon, un officier était arrivé du château de Douglas, qu'il avait eu commission de saisir, et de garder avec sa troupe, au nom du roi :

cet officier avait dit que, dans la soirée, sir William Wallace avait enlevé un trésor de ce château. Son rapport était que les soldats anglais, au moment où le chevalier écossais montait à cheval, avaient vu un coffret de fer sous son bras ; mais ne soupçonnant pas qu'il appartenait à Douglas, ils n'y avaient attaché d'importance qu'après avoir entendu sir John Monteith, qui traversait, en s'en retournant, une des galeries, dire quelque chose de *coffre* et *d'or*. Poursuivre et atteindre le voleur (c'était ainsi qu'ils désignaient Wallace) dans les vallées qui lui étaient familières, lui avait paru impossible ; il s'était donc résolu à venir rendre compte sur-le-champ au gouverneur de Lanerk. Le fourreau de l'épée, trouvé près du jeune Arthur, avait déjà désigné sir William Wallace comme son vainqueur. Ce nouvel avis, qu'il avait aussi ravi à Heselrigge un butin que celui-ci s'était déjà, en idée, approprié, exaspéra tellement ce gouverneur, que, poussé par la double passion de l'avarice et de la vengeance, il se mit lui-même à la tête du détachement, pour marcher à Ellerslie, où il espérait, par menace ou par persuasion, arracher à lady Wallace le secret de la retraite de son mari, et du lieu où était caché le coffret. Un des domestiques, amené par les gens d'armes, menacé de la question, avait avoué que sir William Wallace et

la personne qu'il avait sauvée était dans la maison lorsqu'elle avait été attaquée, et que celui-ci étoit un seigneur riche et puissant. Ceci avait redoublé l'ardeur du gouverneur, qui s'était mis en route dans l'espérance d'un riche pillage, mais sans aucun dessein prémédité du crime affreux qu'il allait commettre.

« Vous extorquer de l'argent, milord, et s'emparer de ce fatal coffret, » continua le soldat, « étaient ses projets; mais dominé par son avarice, et irrité de voir ses espérances frustrées, il a oublié qu'il était homme, et le sang innocent a été sacrifié à sa barbare vengeance. »

« Détestable or ! » dit Mar en poussant du pied le coffret; « Ce n'était sûrement pas pour lui-même que le généreux Wallace y mettait un tel prix ! ce doit être un dépôt. »

« Je le crois, » dit Halbert; « car il a enjoint à milady de le conserver pour son honneur. Ayez-en grand soin, milord, par ce motif sacré. »

L'anglais ne fit aucune difficulté d'accompagner le comte. Il quitta son armure anglaise, prit une toque et un vêtement écossais, qu'Halbert apporta de la maison pour lui. Pendant qu'il les mettait, le comte observa que le vieux joueur de harpe tenait une épée nue et sanglante, et la considérait. « D'où vient cette horrible arme, » dit lord Mar. « Elle est teinte

du sang de ma maîtresse , » dit Halbert. « Je l'ai trouvée près d'elle dans la salle , et je veux la porter à mon maître. Chaque goutte de ce sang ne lui était-elle pas précieuse ? Il y en a ici plus d'une ! » En parlant ainsi , le vieillard avait la tête appuyée sur l'épée , et poussait des gémissemens.

« L'Angleterre entendra parler de ceci ! » dit Mar en se mettant en selle. « Donnez-moi ce fatal coffret , que je l'accroche à l'arçon de ma selle. Tout le soin que j'en aurai sera loin de pouvoir payer les maux que sa conservation a attirés sur la tête de mon libérateur. »

L'Anglais monta à cheval , et Halbert ouvrit la barrière d'un chemin conduisant aux collines qui séparaient Ellerslie du château de Bothwell. Lord Mar prit un cor , garni en or , qui pendait sur sa poitrine. « Donnez ceci à votre maître , et dites-lui que le porteur , quel qu'il soit , qui me le présentera de sa part , en me le montrant , commandera les services de Donald Mar. Je vais à Bothwel , où j'espère qu'il viendra me joindre. En s'y regardant comme chez lui , il me fera grand plaisir ; car mon amitié lui est acquise , et la mort seule pourra rompre les liens qui m'attachent à lui. »

Halbert prit le cor , promit de rendre fidèlement le message du comte , fit au soldat ses adieux , et reçut les siens ; puis se jetant dans une ravine qui conduisait aux plus profondes

solitudes de la vallée, il poursuivit son chemin dans un morne silence. Il ne rencontra pas figure d'homme, ni Écossais, ni Anglais. Le tumulte de la nuit précédente, et la dispersion des domestiques d'Ellerslie avaient alarmé les pauvres paysans; tous avaient fui vers les montagnes, où déjà les plus robustes étaient établis, suivant la coutume du pays, pour faire pâturer leurs bestiaux. Là, ils se proposaient d'attendre que la tranquillité fût revenue, et qu'ils pussent retourner chez eux. Halbert, en jetant les yeux à droite et à gauche, n'aperçut pas la fumée d'une cabane qui l'invitât à se reposer : tout était désert. Soupirant de cette désolation, il cacha la fatale épée sous son manteau, et aidé d'un bâton qu'il cassa d'un arbre sec, il suivit d'un pas faible, mais résolu, son chemin tortueux. Plus d'une pointe de rocher blessa ses pieds dans ces sentiers à peine tracés, qu'il jugeait, d'après leur direction, devoir le conduire vers les grottes profondes de Corie-Lin.

CHAPITRE IV.

LE vieux ménestrel de la maison de Wallace, après plusieurs heures de marche dans ce pénible terrain, succombant à la fatigue, s'assit sur le penchant d'un rocher escarpé. Un feuillage le mit à l'abri des rayons que dardait le soleil à son midi. Quelques baies de ronces entrelacées dans le sentier qu'il suivait, l'eau d'un ruisseau, furent les seuls alimens dont il put réparer ses forces épuisées. Tout insuffisans qu'ils étaient, il les prit, en bénissant le ciel de les lui avoir procurés; et, après une demi-heure de repos, saisissant son bâton, il continua sa route.

Se frayant passage à travers les épais buissons qui obstruaient le seul sentier praticable dans ces lieux déserts, il suivit la rive du torrent, qui, à chaque détour des rochers, croisait en violence. Rendu à l'entrée d'une caverne environnée de précipices, et n'ayant d'autre issue, il hésita; mais il était résolu à ne pas retourner avant d'avoir vu son cher maître : périr dans cette solitude lui paraissait

préférable. L'espérance l'aurait encore consolé dans les bras de la mort, en lui disant qu'il *était dans la route que lui traçait son devoir*. Il pénétra donc dans la caverne; bientôt il aperçut la lumière de l'autre côté; et, prenant courage, il se retrouva sur la rive du torrent, et put continuer sa route.

Mais de nouveaux obstacles se préparaient encore. Un nuage orageux creva sur cette gorge; et, au milieu des éclats du tonnerre, les eaux qui se précipitaient du flanc des montagnes, le menaçaient à tout instant de l'engloutir. Tremblant à chaque pas, il parvint enfin à un endroit, où le bruit épouvantable des eaux lui fit juger qu'il n'était pas éloigné de la grande chute de Corie-Lin. Il s'arrêta, regarda autour de lui; mais l'écume des eaux, tombant en masse de si haut, formait un brouillard tellement épais, qu'il ne pouvait discerner les objets. La pluie avait cessé; mais le tonnerre se faisait encore entendre au loin, répété par les échos de rocher en rocher.

Halbert secoua sa blanche et humide chevelure, et, regardant le soleil qui se couchait, et dont les derniers rayons doraient les nappes de la chute, il s'écria :

« Voici ton heure, mon maître ! et sûrement je suis trop près du Lin, pour être à présent loin de toi. »

A ces mots, il prit son flageolet suspendu

sur sa poitrine, et souffla trois mesures du doux air que, dans un temps plus heureux, il jouait sur sa harpe, pour rappeler de ses bosquets la belle Marie, à présent habitante du ciel. Les notes sortaient tremblantes de sa poitrine agitée ; mais ce faible son, qui, couvert par le bruit de la cataracte, aurait échappé à une oreille moins attentive que celle de Wallace, frappa la sienne. Il sortit des profondeurs de la grotte, et, s'élançant à travers la cataracte, il fut dans un instant à côté d'Halbert.

« Fidèle créature ! » s'écria-t-il en le serrant dans ses bras, et en goûtant toute la douceur du moment qui met fin à l'attente impatiente des nouvelles de la personne chérie ; « comment est Marie ? ».

« Je suis fatigué, » dit le vieillard, percé au cœur par cette question, « emmenez-moi dans votre sanctuaire, et je vous dirai tout. »

Wallace vit que son domestique, affaibli par l'âge, était épuisé ; et, connaissant les dangers et les difficultés du chemin qu'il venait de parcourir ; se rappelant les inquiétudes qu'il avait éprouvées pour lui durant l'orage, il ne s'étonna plus de cet air abattu, de cette pâleur, de ce tremblement qui l'avaient d'abord alarmé.

Il le prit par la main, le conduisit avec précaution sur le bord du *Lin* ; et, l'enlevant dans ses bras, il traversa la cataracte, et le

déposa dans la caverne qu'il avait choisie pour asile. Halbert s'appuya contre le rocher, et recueillit dans sa main quelques gouttes de l'eau qui en découlait, pour humecter sa bouche et sa gorge desséchées. Un peu rafraîchi, il prit haleine, et fixa ses regards affectueux sur son maître.

— « Etes-vous mieux, Halbert ? » Puis-je à présent vous demander comment vous avez laissé ma chère Marie ? « Halbert, qui voyait briller dans les yeux de son maître le feu d'une flatteuse espérance, et qui redoutait d'autant plus le coup qu'il allait lui porter, éluda une réponse directe. « J'ai vu votre hôte en sûreté, avant de quitter Ellerslie, lui et le coffre de fer étaient en route pour Bo'hwell. »

« Comment ! dit Wallace, « nous nous étions donc trompés ? Quand nous regardâmes dans ce puits, le comte n'était pas mort ? » — « Non », dit Halbert ; et il allait lui raconter toutes les circonstances de son rétablissement et de son départ, quand Wallace l'interrompit.

Mais ma femme. Halbert ! Pourquoi me parler des autres avant de me parler d'elle ? Sûrement elle a songé à moi, vous avez quelque message ? »

« Oui, mon cher maître, » dit Halbert tombant à ses pieds ; « elle songe à vous dans le lieu où ses prières peuvent le mieux être

entendues. Elle est à genoux pour son cher Wallace devant le trône de Dieu. »

« Halbert ! » interrompit Wallace d'une voix étouffée, que dites-vous ? Marie ! parlez ! dites-moi en un mot qu'elle vit ! »

— « Dans le ciel ? »

A cette confirmation de sa soudaine terreur, aux expressions ambiguës d'Halbert, dont il avait repoussé le véritable sens, Wallace couvrit son visage de ses mains, et tomba en arrière sur le rocher. L'affreuse idée qu'une couche prématurée, occasionnée par ses inquiétudes pour lui, avait causé la mort de sa femme, et sans doute celle de l'enfant, fut celle qui frappa son imagination : un nuage couvrit ses yeux, la vie sembla l'abandonner : et il se flatta un moment que son âme allait rejoindre celle de Marie. Halbert pensa qu'il avait révélé le pire en lui apprenant que l'idole de son cœur n'existait plus pour lui en ce monde ; il continua : « Son dernier soupir a été une prière pour vous. Mon cher Wallace !... sont les dernières paroles de cet ange, quand son esprit s'est échappé par ses blessures. » Le cri que jeta Wallace en ce moment pénétra dans les plus profondes cavités de cette gorge, et retentit de rocher en rocher.

Halbert embrassa les genoux de son maître ; les flammes qui sortaient de ses yeux le frap-

pèrent de terreur. « Ecoutez-moi, mon cher maître ! Pour l'amour de votre femme, qui est maintenant un ange planant autour de vous, écoutez ce que j'ai à vous dire ! »

Wallace regarda autour de lui, d'un air égaré. « Ma chère Marie près de moi ! Esprit bienheureux ! oh ! ma femme, assassinée ! oh ! mon enfant, mort avant d'être né ! Qui a fait ces blessures ? » dit-il en se jetant par terre, et en saisissant Halbert violemment, sans savoir ce qu'il faisait, « dis-moi qui a été assez barbare pour porter un coup mortel à cette femme angélique ? »

— « Le gouverneur de Lanerk. »

— « Comment ? pourquoi ? qu'avait-elle fait ? »

— « Il est venu à la tête de ses bandits ; il a fait saisir milady ; et la menaçant de la mort, il lui a ordonné de déclarer en quel lieu, vous, le comte de Mar, et le coffret étaient cachés. Milady a persisté dans son refus de le révéler ; furieux, il lui a plongé son épée dans la poitrine. » Wallace se frappa le front. Halbert poursuivit, « Avant qu'il eût porté un second coup, je m'étais dégagé des mains qui me retenaient, je m'étais jeté au devant d'elle ; mais je n'ai pu la sauver : à travers ma gorge, l'épée de ce scélérat a pénétré jusqu'à son cœur ! »

« Grand Dieu ! » s'écria Wallace en se relevant, « entends-tu ce meurtre ? » Il s'age-

nouilla, et les mains élevées au ciel : » Souverain juge ! arme-moi de ton pouvoir, pour exécuter ta justice : Permets que je venge le sang de cet ange, et ensuite appelle-moi à toi ! »

« Mon cher maître ! » dit Halbert, le voyant se relever d'un air résolu ; « voici la fatale épée avec laquelle le cruel gouverneur de Lanerk a tué milady. Le sang dont elle est couverte est saéré, et je vous l'ai apportée. »

Wallace la prit, la baisa avec transport. La lame était à peine sèche, et la pression de sa bouche en exprima le sang. « Marie ! Marie ! c'est ton sang qui teint mes lèvres ! » Il se tut un moment, appuya son front brûlant contre la fatale lame ; puis, relevant la tête, il dit avec un sourire effrayant : « Bien-aimée de mon âme ! cette épée ne quittera pas ma main qu'elle n'ait bu le sang de ton meurtrier ! »

Quel est votre dessein ? » dit Halbert alarmé de la résolution empreinte dans son air et son attitude, et de l'audace surnaturelle qui animait sa physionomie. « Que pouvez-vous faire ? votre bras seul..... ?

— « Je ne suis pas seul ; Dieu est avec moi, je porte sa vengeance. Tremble maintenant, tyrannie ! je m'avance pour t'abattre. » A ces mots, il s'élança de la caverne ; et déjà il avait atteint le sommet du rocher, quand les pitoyables cris d'Halbert frappèrent son

oreille, et le rappellèrent à lui-même. Il revint avec la même promptitude auprès de son fidèle serviteur, et s'efforça de le rassurer. Il lui parla d'un ton plus calme, quoique toujours d'un air déterminé. « Je vais vous conduire de cette solitude aux montagnes où les pasteurs d'Ellerslie gardent leurs troupeaux. Vous demeurerez avec eux jusqu'à ce que vous ayez repris assez de force pour vous rendre à Bothwel. Lord Mar vous protégera, pour l'amour de moi. »

Halbert, se rappelant alors le cor que le comte lui avait confié, le remit à son maître, en lui répétant les paroles du comte, et demanda quelque gage qui témoignât qu'il s'était acquitté de sa commission. « Une boucle de vos précieux cheveux, mon cher maître, suffira. »

« Tu l'auras, séparée de ma tête par cet acier maudit ; » répondit Wallace, ôtant sa toque, et laissant tomber ses blonds cheveux en masse sur ses épaules. Les larmes d'Halbert recommencèrent à couler ; car il se ressouvint du plaisir que Marie prenait souvent à peigner cette belle chevelure, et à la rouler sur ses doigts d'ivoire. Wallace entendit ses sanglots, le regarda ; et, devinant sa pensée, il lui dit : « Halbert ! cela ne sera plus, jamais ! » Et d'un coup ferme du tranchant de l'épée, il coupa une poignée de ses cheveux.

L'extrémité séparée de sa tête était teinte de rouge.

« Marie ! c'est là ton sang, » s'écria-t-il ; et tous les cheveux de ma tête seront teints de celui de tes meurtriers , avant que cette épée rentre dans le fourreau ! » Il noua cette boucle , et dit à Halbert : » Portez ceci au comte de Mar. Il est probable que c'est tout ce qu'il verra jamais de William Wallace. Si je succombe , dites-lui de le regarder , et de lire dans mes malheurs les misères à venir de l'Ecosse : dites-lui de se ressouvenir que c'est Dieu qui arme la main du patriote ! Qu'il agisse dans cette conviction , et l'Ecosse peut encore être libre. »

Halbert mit la boucle dans son sein , et conjura encore son maître de l'accompagner à Bothwell , où il était sûr de trouver chez le comte toutes les consolations de l'amitié.

« S'il m'aime , en effet , » dit Wallace , « que pour moi il vous chérisse. Ma consolation doit venir d'une main plus élevée. Je vais où cette main me dirige. Si je vis , vous me reverrez. Mais la nuit approche , partons ; le soleil ne doit plus se lever sur Heselrigge ! »

Halbert suivit Wallace , qui l'aidait à gravir les précipices du Lin (1). Ils avancèrent dans

(1) La caverne qui servit de refuge à Wallace , près de Corie-Lin , est encore révérée par le peuple.

les défilés de ces montagnes, jusqu'à ce qu'enfin, à la fumée qui s'élevait en nuages blancs sur les flancs noirs des rochers, Wallace reconnut qu'il n'était pas loin de ceux qu'il cherchait. Il monta sur une pointe qui dominait la vallée : et fit résonner dans son cor quelques notes du Pibroch (1) du comte de Lanerk : cent échos lui répondirent.

A ce son chéri, qui ne s'était pas fait entendre depuis que l'étendard de l'Ecosse avait été abbattu par Edouard, les collines parurent s'animer : hommes, femmes, enfans, sortirent de leurs retraites, pour voir d'où sortait cet appel, si puissant sur les cœurs écossais. Wallace, debout sur le rocher, semblait être le génie de sa patrie souffrante se réveillant. Son long plaïd était flottant, et ses cheveux, agités par le vent, mêlaient leur éclat aux feux dorés de l'horizon. Wallace leva les yeux : un fracas semblable au tumulte de deux armées aux prises remplissait le ciel de flammes ; les feux étincelans de l'acier, le rouge torrent du carnage, semblaient découler des nuages sur les hauteurs.

« Ecossais ! » s'écria Wallace, en agitant la fatale épée qui, à la clarté d'une aurore boréale, paraissait un brandon enflammé, « voyez

(1) Pibroch est un air martial qui se joue sur les cornemuses des montagnards.

le ciel qui vous appelle à la vengeance ! Je viens au nom de tout ce qui vous est cher, de votre vie, de votre liberté, de vos femmes, de vos enfans ! Le poignard de l'Angleterre est levé : il frappe l'innocence, la vieillesse, et l'enfance. Avec cette épée, Heselrigge, le tyran anglais de Lanerk a, cette nuit, forcé ma maison et assassiné ma femme ! »

Un cri général d'horreur interrompit Wallace. « Vengeance ! vengeance ! » répétaient les hommes. « La bonne dame d'Ellerslie ! » disaient les femmes dans leurs lamentations.

Wallace s'élança du rocher au milieu de ses compatriotes : « Suivez-moi donc, et frappons le premier coup ! »

« Conduisez-nous, dit un vigoureux vieillard ; » j'ai tiré cette pesante épée pour la dernière fois à la bataille de Largs. *Vie et Alexandre* étaient alors le cri de victoire. Maintenant, maudits Southrons, vous apprendrez que le mot de guerre, *la mort et lady Marie* ! est un cri qui appellera les anges pour venger son sang et affranchir notre pays. »

« *La Mort et lady Marie* ! fut répété en acclamations générales. Toutes les épées furent tirées ; et les paysans, qui n'en avaient pas, s'armèrent de piques, de fourches, de faux.

Soixante hommes, bien résolus, se rangèrent autour de leur chef.

Wallace, qui avait frissonné au terrible mot de guerre *Marie*, saisit fièrement son épée, et dit en lui-même : « Puisse l'Ecosse dater d'aujourd'hui sa liberté, ou Wallace ne plus revenir ! » « Mes fidèles amis, » dit-il, s'adressant à ses gens, et mettant sur sa tête sa toque empanachée, « pénétrez-vous de l'esprit de vos pères ; vous allez reconquérir cette liberté pour laquelle ils sont morts. Avant que la lune se couche, le tyran de Lanerk doit nager dans son sang. »

« *La mort et lady Marie !* » fut la réponse qui retentit au loin.

Wallace marcha à leur tête, et suivit, d'un pas rapide, les défilés de Cartelane. Franchissant des abîmes, grimpant des rochers à pic, nul obstacle ne les arrêta, semblables à des lions qui courent sur leur proie.

CHAPITRE V.

LES femmes , et les hommes à qui l'âge ne permettait pas de prendre part à cette périlleuse entreprise , se réunirent en foule auprès d'Halbert , pour apprendre de lui les circonstances de cet horrible événement. Son récit fit répandre bien des larmes : aucun de ses auditeurs n'était indifférent ; tous avaient eu part aux bienfaits de Marie. Sa charité les avait soulagés dans leurs maladies ; sa voix les avait consolés dans leurs chagrins ; elle avait soutenu la tête du mourant , et placé le crucifix sous ses yeux. Les uns étaient revenus à la santé pour la bénir ; d'autres avaient été raconter ses vertus dans le ciel.

« Ah ! elle n'est plus ! » disait une jeune femme tenant un enfant sur son sein , et pleurant. « La meilleure dame qui fut sous le ciel est à présent froide dans le tombeau. C'est elle qui m'a donné ce toit sous lequel cet enfant est né ! c'est elle qui , lorsque les Southrons massacrèrent mon père , et nous chassèrent de notre maison dans Ayrshire , donna à ma vieille mère , et à mon mari

blessé, ces cabanes près de la rivière. Il peut bien me quitter à présent pour aller venger la mort de notre bienfaitrice. »

Il était déjà avant dans la nuit; Halbert, invité par la jeune femme, alla se reposer sur le lit de bruyère de son mari, alors absent avec Wallace. Les paysans se retirèrent dans leurs cabanes, tandis qu'elle et d'autres femmes, que l'inquiétude tenait éveillées, s'assirent dehors, comptant les heures qui s'écoulaient lentement.

Les objets de leurs ferventes prières, Wallace et sa petite armée, poursuivaient rapidement leur chemin. Il était minuit; tout était en silence quand ils traversèrent la vallée, et arrivèrent à la chaîne de rochers qui dominaient les murs d'Ellerslie. Wallace devait en cotoyer les sommets. Au-dessous était la tombe de Marie! Il se porta en avant, pour jeter un coup-d'œil sur le lieu qui contenait ces restes chéris. Comme il montait l'éminence intermédiaire, un soldat, revêtu de l'armure anglaise, traversa le sentier, et fut saisi par ses gens. Une hache était levée, et allait lui abattre la tête: Wallace détourna l'arme en criant: « Arrêtez! Ecossais, vous n'êtes pas un Southron, pour frapper celui qui est sans défense: cet homme n'a point d'épée... »

Le trait contre leurs ennemis que contenait cette réflexion, fit approuver par ces im-

pétueux Ecossais la clémence de leur chef. Le malheureux, qui attendait la mort, reconnut avec joie la voix de Wallace. Il tomba à genoux, en disant : « C'est sûrement mon maître ! c'est sir William Wallace qui m'a sauvé la vie une seconde fois ! »

« Qui êtes-vous ? » dit Wallace ; « cet habit ne peut couvrir un de mes amis. »

— « Je suis votre serviteur Dugald, celui que votre bras a déjà préservé de la hache d'Arthur Heselrigge. »

— « Je ne puis vous demander à présent comment vous êtes revêtu de cet habillement ; mais si vous êtes toujours fidèle, quittez-le, et suivez-moi. »

— « Non pas à Ellerslie, milord ! Il a été aujourd'hui pillé et brûlé par ordre du gouverneur de Lanerk. »

« Ainsi, » se dit Wallace, en frappant sa poitrine, « ce qui restait de ma chère Marie est pour jamais ravi à mes yeux ! Monstre insatiable ! »

« Trop long-temps il vit, pour être le fléau de la contrée, » s'écria le vétéran de Largs : « en avant, milord, par compassion pour l'humanité ! »

Wallace avait atteint la pointe d'où l'on découvrait Ellerslie : son heureuse demeure avait disparu, et n'était plus qu'un monceau de cendres fumantes. Il se hâta d'en dé-

tourner la vue ; et dirigeant la pointe de son épée du côté de Lanerk , avec un mouvement expressif, il répéta, d'une voix de tonnerre, « en avant ! »

Avec le rapidité de l'éclair, sa petite armée arriva aux fossés de Lanerk. Wallace eut bientôt franchi cette faible barrière, et fondit, avec sa troupe et le terrible mot de guerre, sur la garde qui occupait la porte nord de la forteresse.

Là dormait le gouverneur. Cette petite garde tomba bientôt sous les coups des Ecos-sais. Wallace vola vers l'intérieur, animé d'une double vengeance. On se battait derrière lui, car les soldats de la garnison, éveillés par les cris de ses gens, accouraient demi-nus. Il avait atteint la porte du gouverneur. La sentinelle s'enfuit à l'aspect de ce terrible guerrier. Le feu sortait des yeux de Wallace, et répandait sur son visage une effrayante splendeur. D'un coup de pied, il fit sauter la porte de ses gonds, et se précipita dans la chambre.

Quelle vue pour Heselrigge, se réveillant en sursaut ! Le mari d'une femme sans défense, qu'il avait assassinée, paraissait, portant le décret de la suprême justice, et le bras levé sur lui. En poussant un cri de désespoir, et demandant grâce, sans espérer de l'obtenir, il retomba sur son lit, et se fit un inutile bouclier de ses couvertures.

« Marie ! Marie ! » dit Wallace , en plongeant l'épée , encore teinte de son sang , dans le cœur du meurtrier. Un hurlement semblable à celui des démons , lui dit que son œuvre était accomplie ; il s'écria : « La vengeance est satisfaite ; ainsi , ô Dieu ! je la rejette pour toujours de mon cœur ! » Il rompit l'épée , en jeta les morceaux , et de sa main il écarta les armes de ses braves compagnons , qui , s'étant fait jour à travers les Anglais , accouraient pour l'aider à délivrer leur pays de ce tyran.

« Il est mort , » dit-il , en levant la couverture ; et montrant le gouverneur nageant dans son sang. Tout mort qu'il était , sa hideuse figure semblait animée , et exprimer les tourmens de l'Enfer.

Wallace détourna la vue ; et ses gens , transportés de joie et triomphans , s'écrièrent : « Ainsi puissent périr les ennemis de sir William Wallace ! »

« Ou plutôt les ennemis de l'Ecosse ! » dit-il. « De ce moment , Wallace n'a plus d'amour ni de ressentiment que pour elle. Le ciel a entendu le serment que j'ai fait , de la rendre libre ou de mourir. Qui veut me suivre dans une cause si juste ? »

« Tous , avec Wallace , pour toujours ! » La clameur de ce serment épouvanta une nouvelle bande de soldats qui traversaient la cour

du château , pour couper la retraite de Wallace des appartemens du gouverneur. Ils prirent la fuite sans que tous les efforts de leurs officiers pussent les rallier , et obtenir d'eux qu'ils se présentassent au moins devant les Ecosais , qui , Wallace en tête , sortirent bientôt après par la grande porte. Ces officiers , ne pouvant faire revenir leurs gens de la terreur panique dont ils étaient frappés , et que la vue de leurs camarades , étendus sur le carreau , augmentait encore , se retirèrent dans les tours , d'où , à la clarté de la lune , ils virent tranquillement les Ecosais repasser le fossé.

CHAPITRE VI.

LE soleil se levait, quand la troupe victorieuse entra dans la vallée où demeuraient leurs familles, qui, réveillées par le son joyeux des cors, accoururent de leurs grottes, prodiguant les félicitations et les soins à de si chers guerriers.

Wallace, étendu sur un lit de bruyère, répondait avec calme aux questions empressées d'Halbert, qui, au premier bruit, était sorti de sa cabane, pour aller saluer l'heureux retour de son maître. Tandis que chacun de ses fidèles compagnons se réjouissait au sein de sa famille, le chef fugitif d'Ellerslie demeurait seul avec le vieillard, et lui racontait le succès de son entreprise. « L'assassin a payé de sa vie un crime que rien ne pouvait expier. Plusieurs soldats d'Édouard ont aussi été tués. Ma vengeance est satisfaite; mais, mon cher Halbert, qui est-ce qui consolera mon veuvage? Tout est perdu pour moi: je n'ai plus rien à faire en ce monde, que d'être un instrument de bien pour les autres. L'épée écossaise vient d'être encore tirée contre nos

ennemis ; et avec la bénédiction du ciel, je jure qu'elle ne rentrera pas dans le fourreau, tant que l'Écosse ne sera point affranchie de la tyrannie qui a détruit mon bonheur ! Cette nuit, mes braves Écossais ont juré d'accomplir mon vœu ; la mort ou la liberté sont désormais la destinée de Wallace.»

A ces mots, le vénérable Barde fondit en larmes. « Hélas ! mon trop généreux maître, qu'allez-vous faire ? Pourquoi courir à une perte certaine ? Par la mémoire de celle dont vous déplorez la perte ; par pitié pour le respectable comte de Mar, qui se reprochera d'être la cause de ces calamités, et de votre mort, si vous succombez, je vous conjure de rétracter ce vœu désespéré ! »

« Non, bon Halbert, » reprit Wallace, « je ne suis ni désespéré, ni sans moyens d'accomplir mes desseins ; et vous, fidèle serviteur, vous n'aurez pas lieu de déplorer la résolution prise cette nuit. Allez chez le comte de Mar, faites-lui part de cette résolution. Je n'ai plus rien qui m'attache à la vie que ma patrie ; et désormais elle sera pour moi, maîtresse, femme, enfant. Voudriez-vous, Halbert, me dégager de ce lien ? Voudriez-vous, en me persuadant de renoncer à cet attachement, me réduire à la condition d'ermite dans ces rochers ? car certainement je ne repaîtrai pas au milieu des hommes, si ce n'est

comme le défenseur des droits de mon pays. »

« Mais où pourrons-nous , mon cher maître , vous trouver , si le comte de Mar veut se joindre à vous avec ses vassaux ? »

— « Dans ce désert , d'où je ne sortirai pas inconsidérément ; car mon projet est de sauver mes concitoyens , et non de les sacrifier dans des dangers inutiles. »

Halbert , le cœur oppressé , et songeant aux scènes terribles dans lesquelles son maître s'était engagé à jouer le premier rôle , baissa la tête en signe de soumission ; et , laissant Wallace se reposer , il se retira à l'entrée de la grotte pour pleurer seul.

Il était midi , quand le chef sortit du profond sommeil dans lequel la bienfaisante nature l'avait plongé , après tant de fatigues. Son œil s'ouvrit languissamment ; et la vue du rocher qui lui servait de toit , lui rappelant ses infortunes , il poussa un long soupir. Ce triste son , si différent du réveil accoutumé de Wallace , frappa l'oreille d'Halbert , qui , déjà , avait préparé un bâton et un havresac pour son voyage. Il s'approcha de son maître , et lui baisant la main , il lui demanda la permission de partir pour Bothwell. « A genoux , » dit-il , « je supplierai le comte de vous envoyer du secours. »

« Les prières sont superflues , il y est tout disposé , » lui répondit Wallace. « Mais par-

tez, Halbert, ce sera pour moi une grande satisfaction de vous savoir en sûreté : en quelque lieu que vous alliez, ma reconnaissance et ma bénédiction vous accompagneront. »

La vieillesse ouvre la source des larmes : Halbert en répandit avec profusion ; il en baigna la main de son maître. Si Wallace avait pu en verser, c'eût été dans ce moment ; mais ce doux émollient de la douleur lui était refusé. Dissimulant son chagrin, il s'efforça d'encourager son serviteur, qu'il voyait dans l'abattement. Presque convaincu que son maître était appelé par un être supérieur à exécuter des choses extraordinaires en faveur de l'Écosse, Halbert prit congé d'abord de lui, et ensuite des compagnons de sa destinée. Quelques-uns de ceux-ci le conduisirent jusqu'au revers de la montagne ; là, il leur dit adieu, et continua seul son voyage.

Arrivé à la porte du château, il appela le gardien, dit qu'il était envoyé par sir William Wallace, fut admis sur-le-champ, et conduit dans l'intérieur.

On l'introduisit dans un magnifique appartement, où le comte de Mar était couché. Une dame, richement vêtue, était assise au chevet de son lit ; une autre, beaucoup plus jeune et d'une éclatante beauté, était à ses pieds, et lui présentait une coupe remplie d'un breuvage cordial. Près d'elle, un jeune homme se tenait

debout. Dès qu'Halbert parut, le comte le reconnut, se souleva sur son bras, et le félicita de son arrivée. La jeune dame se leva, et le jeune homme s'avança avec précipitation.

Le comte s'informa avec un vif empressement de William Wallace, et demanda s'il pouvait se flatter de le voir bientôt à Bothwell.

« Il ne peut encore venir, » répondit Halbert. « La tâche qu'il s'est imposée est difficile à remplir; mais il est vengé! il a tué le gouverneur de Lanerk. » Une expression de surprise s'échappa à demi-voix de la bouche de la jeune dame.

« Tué! Comment? » demanda le comte.

Halbert raconta en détail sa première entrevue avec son maître, et les angoisses de celui-ci en apprenant ce qui s'était passé à Ellerslie. Quand il peignit, dans son langage ardent, le zèle des montagnards à prendre les armes pour venger leur chef, le feu brilla dans les yeux de la jeune dame et du jeune homme, à travers leurs larmes; ils se regardèrent: Halbert continua.

« Quand mon cher maître et sa vaillante troupe marchèrent sur Lanerk, ils passèrent près d'Ellerslie, et rencontrèrent Dugald, le même qui, si milord s'en souvient, entra précipitamment dans la chambre, et nous avertit de l'arrivée des Anglais. Durant la confusion de cette nuit, après que je l'eus pansé, et

laissé mourant, en apparence, dans un coin de la salle, il revint à lui au plus fort du tumulte, et se traînant, il alla se cacher dans les buissons. Quand tout fut fini, il sortit de sa retraite, et trouvant les habits que j'avais fait quitter au soldat anglais, il s'en revêtit pour sa sûreté, dans le cas où il serait rencontré par quelque parti des troupes d'Heselrigge. Epuisé par le besoin de nourriture, plus que par ses blessures qui étaient dans le bras, il se hasarda à retourner à la maison pour s'en procurer ; mais la vue de gens armés, dans la salle, l'obligea de fuir promptement vers la retraite dont il sortait. C'est de là que, dans ce lieu qui naguère était le séjour de l'honneur, de la bienfaisance, des grâces et de la beauté, il entendit les juremens, les blasphêmes, et tout le fracas d'une soldatesque orgie, à laquelle succédèrent le pillage et l'incendie.

« Quand il ne resta plus que les murs et des cendres fumantes, ces ministres de dévastation se retirèrent. Dugald attendit long-temps, pour être sûr qu'ils fussent tous partis, et sortit de ses buissons. Il gagnait la montagne, quand il fut rencontré par nos gens armés, qui le prirent d'abord pour un soldat anglais, et le saisirent ; mais bientôt ils reconnurent leur ancien camarade, et leur indignation s'accrut, en apprenant de sa bouche les horreurs dont il venait d'être témoin.

« Brave et persécuté Wallace ! » s'écria le comte. « Oh ! que ma vie a été chèrement achetée ! Mais continuez , Halbert , racontez-moi son heureux retour de Lanerk. »

Halbert rendit compte de ce qui s'était passé dans la ville , et dit comment , après la mort du gouverneur , Wallace avait fait vœu de ne rentrer dans le monde que quand l'Écosse serait libre.

« Hélas ! » dit le comte , « qui fera ce miracle ? Voudrait-il ensevelir dans un cloître sa brillante jeunesse et de si grandes qualités ? »

— « Non , milord ; il s'est retiré au plus fort des rochers de Cartlane. »

— « Pourquoi n'est-il pas venu chez moi ? Ce château est très-fort ; et , tant qu'il y restera pierre sur pierre , toutes les armées de l'Angleterre ne l'en arracheraient pas. »

« Ce n'est pas qu'il ait douté de votre amitié , » répondit le vieillard ; « mais son amour pour sa patrie lui fait rejeter toute satisfaction qu'elle ne partage pas. Voici les dernières paroles qu'il m'a adressées : *« Il ne me reste plus qu'à reconquérir la liberté de l'Écosse , et à délivrer ma patrie de ses ennemis. Allez trouver lord Mar ; portez-lui cette boucle de mes cheveux teints du sang de ma femme. Il est probable que c'est tout ce qu'il reverra jamais de William Wallace. Si je succombe , dites-lui de la regarder et de lire dans mes malheurs les mi-*

sères à venir de l'Écosse ; dites-lui de se souvenir que c'est Dieu qui arme la main du patriote. »

La jeune dame s'approcha d'une fenêtre pour cacher ses larmes. « O mon oncle ! » s'écria le jeune homme , « sans doute il est encore possible de rendre à l'Écosse sa liberté. Je sens dans mon âme que les paroles du brave Wallace sont prophétiques. »

Le comte tenait la boucle de cheveux ; il la considéra long-temps dans une profonde méditation. « *Dieu arme le patriote !* » Il se tut encore un moment ; ses joues pâles se colorèrent ; et , portant ce présent sacré à sa bouche ; « Oui , » s'écria-t-il , « ton vœu sera accompli ; et tant que Donald Mar aura un bras pour porter l'épée , et un homme pour le suivre au combat , lui et ses troupes seront à tes ordres ! »

« Mais non pas dans l'état où vous êtes , » dit la plus âgée des dames ; « vos blessures ne sont pas encore guéries ; la fièvre ne vous a pas quitté ; il y aurait de la folie à vous exposer actuellement. »

« Je ne prendrai les armes moi-même , que quand je pourrai les porter utilement ; en attendant , tous ceux de ma tribu et de mes amis , que je puis réunir pour défendre la vie de mon libérateur , et soutenir sa cause , seront appelés. Cette boucle sera mon guidon ; et quel est l'Écossais qui , le voyant , quittera son dra-

peau ? « Hélène, mon enfant ! » dit-il en s'adressant à la jeune dame, « que demain, avant le jour ; ces cheveux soient sur ma bannière ! ce sera l'étendard d'un patriote ; et je veux que les propres paroles de Wallace, que ces mots irrésistibles, *Dieu m'a armé*, soient ma devise. »

Hélène s'avança en rougissant. Le comte l'avait entretenue de la générosité, de la valeur de Wallace, et de la mort cruelle de sa femme. Elle était dans l'enthousiasme de la reconnaissance, et elle avait conçu un sentiment de pitié, pour lequel il n'y a point dans la langue d'expression, pour l'homme qui avait fait une telle perte, en secourant son père qu'elle aimait tendrement. Elle prit la boucle ; et très-émue, elle sortait de la chambre, quand elle entendit son cousin se mettre à genoux.

« Je vous conjure, mon cher oncle, si vous avez de l'affection pour votre neveu, si vous me souhaitez quelque renommée, de permettre que ce soit moi qui porte votre bannière dans l'armée de sir William Wallace. »

Hélène s'arrêta un moment sur le seuil de la porte pour entendre la réponse de son père.

« Vous ne sauriez, mon cher neveu, me demander une faveur que je vous accorde avec plus de plaisir. Demain, j'assemblerai les vassaux de Bothwell ; et le soir même vous mar-

cherez avec eux , et avec ma propre suite , pour aller joindre Wallace. »

Hélène , qui ne connaissait pas toutes les horreurs de la guerre , et qui n'envisageait que la gloire de défendre une si belle cause , partageait l'ardeur de son cousin ; et joyeuse , elle courut à son appartement pour commencer sa tâche.

Les sentimens de la comtesse étaient bien différens : elle était alarmée de l'effet que tant d'agitations pourraient produire sur son mari , dans l'état de faiblesse où il était ; et elle voyait avec effroi les dangers auxquels il s'exposait , en s'engageant dans une telle entreprise. Dès que lord Mar eut fait cette réponse à son neveu , elle congédia celui-ci , en le priant de se charger d'Halbert (qui témoignait sa reconnaissance au comte pour la promptitude de ses ordres) , et de veiller à ce qu'il fût bien traité.

Quand elle fut seule avec le comte , elle lui exprima ses alarmes , et se hasarda à lui faire des remontrances sur la facilité avec laquelle il s'était laissé entraîner dans cette révolte : « Considérez , milord , » ajouta-t-elle , « que l'Écosse est maintenant au pouvoir du roi d'Angleterre. Ses garnisons occupent toutes les villes , et ses créatures remplissent toutes les places de confiance. »

« Cette énumération d'oppressions est-elle

donc , ma chère amie , une raison pour nous engager à les supporter plus long-temps ? Si moi ; et les autres nobles Écossais , avions osé opposer une digue au torrent de ce pouvoir après la bataille de Dunbar ; si , au lieu de baisser l'épée qui nous ravissait notre liberté , nous avions tenu les nôtres hors du fourreau , derrière le boulevard de nos montagnes , l'Écosse serait encore libre ; je n'aurais pas été assailli , par nos tyrans anglais , dans les rues de Lanerk ; pour me sauver la vie , William Wallace ne serait pas dans le deuil de sa femme assassinée , et sans un toit pour l'abriter. »

Lady Mar se tut un moment sur cette observation , puis elle dit : « Cela peut être vrai ; mais le sort en est jeté , l'Écosse est perdue pour toujours ; et , en voulant aider votre ami dans sa téméraire entreprise , vous vous perdez aussi , sans le sauver. Ce projet est même inutile et sans but. Que prétendez-vous ? Maintenant que la contestation entre les deux rois est terminée ; que Baliol a cédé sa couronne à Édouard , l'Écosse n'est-elle pas en paix ? »

« Une paix sanguinaire , Joanna ! » répondit le comte ; » et je n'en veux pour preuve que ces blessures. La paix d'un usurpateur est plus destructive que la guerre ouverte ; le pillage , les assassinats l'accompagnent. J'en ai assez vu à présent , et éprouvé moi-même , de la juridiction d'Édouard. Il est temps que je m'éveille ,

et que, comme Wallace, je me détermine à mourir pour l'Écosse, ou à la venger. »

Lady Mar pleura. « Cruel Donald ! est-ce là la récompense de mon amour et de mes soins ? Vous vous arrachez de mes bras ; vous abandonnez vos biens à la confiscation ; vous privez vos enfans de leur nom ; et, par votre contagieux exemple, vous inspirez au fils de votre frère Bothwell de se mettre à la tête de la troupe qui va joindre cet insensé de Wallace ! »

« Arrêtez, Joanna ! » s'écria le comte. « Répétez ce mot, et vous perdez mon affection ! Qu'entends-je ? Vous appelez le héros qui, en sauvant la vie de votre mari, s'est réduit lui-même à ces extrémités, *un insensé* ! Est-il *insensé* pour avoir empêché que la comtesse de Mar devînt veuve ? Est-il *insensé* pour avoir préservé ses enfans de demeurer orphelins ? » La comtesse, accablée de ces reproches, se jeta au cou de son mari ; et, en pleurant, lui demanda pardon. « Hélas ! milord, tout ce qui vous met en danger me paraît folie. Songez à votre propre sûreté ; songez à mes deux jumeaux encore au berceau, si vous veniez à périr ; songez au chagrin de notre frère, quand il saura que vous envoyez son fils unique joindre un homme que, peut-être, il appellera un rebelle. »

« Si le comte de Bothwell se reconnaissait vassal d'Édouard, il ne serait pas à présent avec

lord Loch-awe. Du moment que ce brave montagnard s'est retiré à Argyleshire, le roi d'Angleterre l'a regardé, lui et tous ses adhérens, d'un œil soupçonneux. La visite de Bothwell à lord Loch-awe, est, vous le voyez, une offense suffisante pour autoriser le pillage de ce château par le *pacifique* gouvernement que vous approuvez. Vous avez vu le commencement de ces procédés, dont vous auriez vu la suite, si la mort d'Héselrigge ne l'avait pas prévenue. Où seraient à présent, ma chère Joanna, votre demeure, votre mari, vos enfans? C'est le bras du vaillant chef d'Ellerslie, qui les a préservés de la destruction, et notre Hélène, des attentats d'un ravisseur. »

Lady Mar frissonna. « J'admets la vérité de ce que vous dites; mais n'est-il pas bien cruel pour moi de mettre au hasard tout ce qui m'est précieux? de voir mon cher Donald placé entre le champ de bataille et l'échafaud? »

« Silence, » dit le comte, « c'est la justice qui me montre le chemin, et la victoire m'ouvre ses bras. Dieu tout-puissant ! » s'écria-t-il dans son enthousiasme, « permets que le champ de victoire de l'Écosse soit le tombeau de Donald, plutôt que de le condamner à vivre pour être le témoin des misères de sa patrie ! »

« Je ne puis vous entendre, » dit la comtesse : « il faut que je vous quitte, et que j'invoque la Sainte-Vierge pour qu'elle me donne

le courage que doit avoir la femme d'un patriote. A présent, chacune de vos paroles est pour moi un coup de poignard. »

Elle se retira précipitamment, laissant le comte livré à ses réflexions sur le passé, et occupé de plans pour l'avenir.

CHAPITRE VII.

Cependant Hélène était retirée dans ses appartemens. La bannière de lord Mar, tirée de l'arsenal, lui avait été remise; et elle appliquait sur son tissu de soie les blonds cheveux du chef écossais. Elle admirait leur beauté et leur souplesse, et se peignait les charmes du visage qu'ils avaient orné.

L'extrémité, roidie par le sang, s'enlaçait plus difficilement avec le tissu de l'étoffe, et semblait s'attacher à ses doigts. Hélène frissonnait à ce toucher. « Malheureuse femme, » disait-elle en soupirant, « quel a dû être le déchirement de ton cœur, quand un coup mortel t'a séparée d'un tel époux! et quelle devait être pour elle la tendresse de cet époux, puisqu'après l'avoir perdue, il renonce à tout autre bonheur que celui qu'il peut trouver dans les camps et dans les combats! Que je voudrais être mon cousin Murray, et porter ce guidon à son côté! Que ne donnerais-je pas pour rendre le bonheur à cet être qui inspire l'admiration! L'amie, la compagne d'un tel homme me paraîtrait plus honorée, plus digne d'envie que celle qui partage le trône d'Édouard! »

Pendant qu'elle s'entretenait ainsi avec son cœur, un page annonça son cousin. **Hélène**, ayant déjà fixé la boucle sur le champ d'azur, brodait la devise, quand Murray entra. Il conduisait le vénérable Halbert, qui, remis de ses fatigues, et sortant d'un repas splendide, le suivait d'un pas raffermi, et venait répéter à **Hélène** tout ce qu'il avait raconté à son généreux hôte.

« Vous ne savez pas, bon vieillard, » disait le jeune homme à Halbert en traversant la galerie, « quel est le noble esprit qui anime cette jeune et belle créature. J'ai été élevé avec elle; et c'est à ses inspirations que je dois cet amour de la vraie gloire, qui va me conduire à côté de sir William Wallace. La vertu peut seule intéresser son cœur qui, dans cette époque de dégénération, aurait pu dormir d'un long sommeil, si ce que mon oncle nous a raconté de votre brave maître, n'eût pas éveillé son attention, et ne l'eût remplie d'une admiration égale à la mienne. Elle se réjouit de ma destination; et je ne voudrais pas lui ravir le plaisir d'entendre de votre propre bouche tout ce que vous m'avez dit des aimables, comme des grandes qualités de mon futur commandant, et de l'héroïsme de sa femme angélique. »

Le vieux Barde d'Ellerslie, qui n'avait jamais connu de plus douce récompense de ses

chants que le sourire de sa maîtresse, se laissa aisément persuader de paraître devant la belle lady Hélène Mar, et de lui conter les vertus et les charmes de celle qui pour toujours avait disparu de ce monde.

Hélène se leva quand ils entrèrent ; et leur montrant son ouvrage, elle demanda si c'était bien là ce que son oncle souhaitait. Murray approuva ; et Halbert, le cœur gonflé, prit le guidon dans sa main. « Ah ! » s'écria-t-il, « ma maîtresse n'imaginait pas qu'une de ces boucles serait suspendue à un drapeau, pour conduire des hommes au combat ! Que de changemens peu de jours ont opérés ! La plus aimable des femmes, couchée sanglante dans le tombeau ; et lui, le plus doux, le plus bien-faisant des humains, portant une épée exterminatrice ! »

« Vous parlez de tombeau, » dit Hélène ; « vous a-t-il donc été possible de lui rendre les honneurs de la sépulture ? »

— Non, madame : après que le bon soldat anglais, qui est actuellement dans ce château, m'eût aidé à placer son corps dans la chapelle de mon maître, je ne suis plus retourné à El-lerslie. »

— « Hélas ! » dit Hélène ; « ces restes sacrés ont donc été consumés dans l'incendie de ce lieu ? »

— « J'espère « que non, répondit Halbert ;

« cette petite chapelle est à quelque distance du bâtiment principal : elle a été creusée dans le roc par sir Ronald Crawford, qui, lors du mariage de mon maître avec lady Marie, donna à ce domaine le nom d'Ellerslie, d'après celui du lieu où sir William est né, dans Renfrewshire, et le leur donna en présent de noces. Depuis lors, l'Ellerslie de Clydesdale a été aussi cher à mon maître que celui qui l'a vu naître ; et je ne m'en étonne pas, car c'est là qu'il a goûté toutes les douceurs d'un heureux mariage, et c'est aussi là que sa mère, lady Margaret Crawford, a rendu son dernier soupir. Ah ! malheur à moi ! Cette heureuse maison est maintenant, comme elle, réduite en cendres froides. Lady Margaret avait épousé sir Malcolm Wallace ; et lui aussi a disparu de ce monde. Le père et la mère de mon très-honoré maître sont morts, tous deux dans la fleur de l'âge : et celui-là aura une pénible tâche à remplir, qui sera chargé d'apprendre au vieux et respectable sir Ronald, que la douce fleur d'Ellerslie est coupée de sa tige, et que le plus noble rejeton de sa propre souche est arraché de sa terre natale, et jeté dans le désert (1) ! »

(1) L'Ellerslie de Renfrewshire, dont il est ici parlé, où sir William Wallace était né, et qui était le domaine héréditaire de son père, était situé dans l'abbaye, paroisse de Pasley, à trois mille ouest de la ville de

L'air du vénérable barde disait qu'il était résolu à ne pas être ce messager de douleur. Lady Hélène, qui était devenue rêveuse durant la fin de ce discours, prit la parole, mais avec timidité et en hésitant. Une idée l'avait frappée, et elle croyait, en la saisissant, pouvoir témoigner sa reconnaissance au libérateur de son père, et lui donner quelque consolation.

« Nous pouvons donc espérer, » demanda-t-elle, « que la chapelle a échappé aux flammes, et que cet asile n'a pas été violé par les soldats anglais? Ne serait-ce pas une satisfaction pour votre maître, d'apprendre que sa femme a été enterrée avec les cérémonies religieuses! »

— « Sans doute, milady; mais comment le ferions-nous? Il croit qu'elle a été consumée à Ellerslie; et ne voulant pas le précipiter dans les dangers qu'il aurait courus en tentant d'aller y enlever ce corps, je n'ai pas dissipé son erreur. »

Pasley, et à neuf milles de Glasgow. Un grand et vieux chêne, qu'on appelle encore le *chêne de Wallace*, se voit tout près du chemin qui conduit de Pasley à Beith; et c'est à une très-petite distance de ce chêne qu'était autrefois le manoir d'Ellerslie. Ce nom vénérable s'est aujourd'hui corrompu en celui d'Ellerslie, et ce domaine est devenu la propriété de M. Archibald Spiers, membre du parlement pour Renfrewshire. Je dois ces détails topographiques à un particulier de Renfrewshire

« Son corps sera enlevé : les saintes funérailles se feront, » dit lady Hélène.

« Si mes services vous sont utiles, » dit Murray, « je suis à vos ordres. »

Hélène le remercia de cette offre, qui rendait facile l'exécution de son dessein. « Le soldat anglais vous guidera, dit-elle, » et cinquante hommes vous accompagneront. »

« Mais, jeune lord, » dit Halbert, « si vous alliez rencontrer les Anglais rôdant encore de ce côté »

« Qu'importe ! mon cher Halbert ; ma troupe fidèle m'ouvrirait bientôt le chemin. Ce ne sont pas les premiers loups que j'aurai vu fuir devant mon javelot. N'est-ce pas pour servir le libérateur de mon oncle que je marche ? jamais Andrew Murray ne fuira devant qui que ce soit. Non, Halbert, ce n'est pas en vain que je suis né le jour de Saint André ; et je jure, sur la croix de son martyre, que lady Wallace sera couchée dans le tombeau de mes ancêtres, ou que je resterai étendu sur celui des siens.

« Votre résolution, mon brave cousin, me charme, et j'en augure un heureux succès. Quand je considère la terreur dont la mort d'Heselrigge a frappé la garnison ; quand je réfléchis que les ruines d'Ellerslie n'ont plus rien qui puisse attirer les pillards, j'en conclus que nous ne devons pas appréhender que

vous rencontriez l'ennemi dans ce lieu de désolation ; ainsi , sans hésiter davantage , je vais demander à mon père son consentement , tandis que vous ferez le choix de cinquante hommes , et qu'Halbert ira prendre quelques heures de repos. »

Le vieillard lui baisa respectueusement la main.

« Bon soir , » lui dit-elle. « Avant que vous me revoyez , j'espère que la dépouille mortelle de cet ange sera en sûreté dans ces tours. » Halbert se retira , en la comblant de bénédictions. Elle lui paraissait un être envoyé du ciel pour remplir cette sainte mission. »

En entrant chez son père , lady Hélène le trouva seul. Elle lui dit la substance de sa conversation avec le fidèle serviteur de Wallace , et lui fit part du dessein qu'elle avait conçu de faire transporter le corps de lady Marie dans le caveau , au-dessous de la chapelle du château.

Le comte l'approuva , en lui exprimant combien il était touché de cette preuve de sa piété filiale , qui lui inspirait une telle reconnaissance pour son libérateur. « Que ceci soit entièrement votre ouvrage , ma chère Hélène ; choisissez parmi mes vassaux ceux que vous jugerez dignes de vous servir , et , qu'avec mon neveu , ils aillent exécuter vos ordres ! »

« Vous permettez donc , milord , » dit-elle

en rougissant, « que je paie notre dette de reconnaissance à sir William Wallace dans toute l'étendue de mon pouvoir ? Ce n'est qu'ainsi que je puis faire éclater mon amour pour le meilleur des pères, et rendre hommage à cette vertu que, le premier, vous m'avez enseignée à révéler. »

« Vous êtes libre, mon enfant, de faire tout ce qui vous plaira : mes vassaux, mes coffres, sont à votre disposition. »

Hélène baisa sa main. « Puis-je aussi prendre dans l'arsenal ce qui me conviendra ? » « Commandez même là, » dit le comte ; je suis sûr que Bothwell ne croira pas qu'on puisse rien faire de trop pour le défenseur de son pays. »

Hélène embrassa son père, le remercia tendrement, et, tout émue, courut à l'exécution de ses plans. Murray, qui la rencontra dans l'antichambre, lui dit que cinquante hommes, vaillans et résolus, attendaient ses ordres ; elle dit à son cousin qu'elle avait l'aveu de son père, prit la bannière dans sa main, et se rendit à la grande salle.

Des acclamations de joie signalèrent son entrée. D'un geste de la main, elle demanda du silence ; et avec un air de bonté et un sourire gracieux : « Mes braves amis, » dit-elle, je vous remercie de l'ardeur avec laquelle

vous m'aidez à payer le tribut que je dois à celui qui m'a conservé un si bon père. »

— « Et à nous, milady, le plus généreux des chefs !

« En vous voyant animés de cet esprit, » poursuivit-elle, « je m'adresse à vous avec plus de confiance. Qui de vous craindrait de suivre cet étendard au champ d'honneur ? qui de vous refuserait d'être le garde du corps de sir William Wallace ? et au moment du danger, ne voudrait combattre pour lui jusqu'au dernier soupir ? »

« Il n'en est aucun ici, » dit un beau jeune homme, en s'avancant, « qui ne meure avec joie pour le défendre. »

« Nous le jurons ! » répétèrent tous les autres.

Elle inclina sa tête, et dit : « Revenez demain d'Ellerslie avec le cercueil de lady Wallace, et je donnerai à chacun de vous une toque de guerre empanachée de mes couleurs. Cette bannière avec cette blonde enseigne vous conduira près de Wallace ; je veux que vous y restiez, et soyez, entre ses ennemis et lui, un mur plus fort que celui qui sépare les deux royaumes. Dans le combat, regardez cet étendard, et ressouvenez-vous que, si *Dieu arme le bras du patriote*, il couvre aussi son cœur de son bouclier. Dans cette foi, soyez

vous-mêmes le bouclier que le ciel envoie pour protéger la vie de Wallace. Félicitez-vous d'être à ce poste d'honneur, et comptez sur la reconnaissance de l'Écosse. »

« Wallace et lady Hélène ! à la mort ou à la liberté ! » fut la réponse à son exhortation. Du geste et du regard, elle les remercia, et se retira suivie de leurs acclamations. Murray, armé pour son expédition, la rencontra à la porte. Rendu à sa vivacité et à sa gaîté naturelle, par l'émotion des scènes qui venaient de se passer, il oubliait les horreurs de la guerre, et ne songeait qu'à la gloire de la victoire ; et la saluant d'un air de contentement, il la conduisit dans les appartemens où le soldat anglais attendait ses ordres. Lady Hélène le remercia de son empressement à venir les recevoir.

« Des terres dans le comté de Mar, » ajouta-t-elle, « ou un poste dans la petite armée que le comte lève en ce moment, sont à votre choix. Vous n'avez qu'un mot à dire, et vous verrez, respectable Anglais, que ni un Ecos-sais ni sa fille ne sont capables d'ingratitude. »

Le feu monta au visage du soldat : « Je vous remercie, madame, de ces offres généreuses ; mais, étant Anglais, je ne puis les accepter. Je me dois à mon pays ; et que je lui sois attaché par des propriétés, ou seulement par le sang qui coule dans mes veines, et par le serment que j'ai fait à mon roi, je serais égale-

ment coupable de rompre ces liens. L'Angleterre m'a donné naissance; je ne puis m'unir à aucun pays en guerre avec elle. J'ai juré fidélité à Edouard I^{er}, et je ne tirerai pas l'épée contre lui. J'ai quitté Heselrigge, parce qu'il déshonorait le nom de mon pays. Trahir ce pays, ce serait me rendre moi-même infâme. Tout ce que je demande, madame, est que le comte de Mar, lorsque j'aurai exécuté vos ordres, me permette de me rendre dans un port de mer. Mon projet est de m'embarquer pour la Guyenne, où mon souverain est allé châtier cette province rebelle.

Lady Hélène lui dit qu'elle respectait trop ses sentimens pour l'outrager, en essayant de l'en détourner; et detachant une agraffe de diamans, elle la lui présenta. « Portez ceci en souvenir de votre vertu et de la reconnaissance d'Hélène Mar. » Le soldat baisa respectueusement l'agraffe, s'inclina, et jura de garder cet honorable don jusqu'à son dernier soupir.

Hélène se retira dans sa chambre pour finir sa tâche; et Murray, lui souhaitant une bonne nuit, alla prendre les derniers ordres du comte, avant de partir pour les ruines d'Ellerslie.

.....
CHAPITRE VIII.

LA nuit s'était passée sans que le sommeil entrât dans les yeux des habitans du château de Bothwell. Au lever du soleil, le comte fut porté de sa chambre dans le grand appartement, et couché sur un lit de repos; sa femme n'avait pas encore quitté celui de sa fille, où elle était restée toute la nuit, s'efforçant de lui communiquer ses craintes.

Hélène lui dit qu'elle ne voyait pas sujet à tant d'appréhensions, si son père, au lieu de joindre Wallacc en personne, se bornait à lui envoyer des secours, et se retirait, avec sa famille, dans les montagnes, où il attendrait l'issue de cette guerre. « Il n'est plus temps de reculer, ma chère mère, » ajouta-t-elle; « le premier coup a été porté à l'ennemi public, en défendant votre mari; et voudriez-vous que mon père eût la bassesse d'abandonner son défenseur à la rage de ses ennemis, provoquée par une si généreuse conduite envers lui-même ? »

— « Hélas ! mon enfant, quel si grand service aura-t-il rendu à votre père, s'il ne le

retire d'un danger que pour le jeter dans un autre ? L'autorité d'Edouard dans ce pays est aujourd'hui trop bien affermie , pour qu'il soit possible de lui résister. La plupart de nos barons ne lui ont-ils pas juré fidélité ? les puissantes familles de Cummin, de Soulis et de March , ne sont-elles pas dévouées à ses intérêts ? Vous me direz , peut-être, que la plupart de ceux-ci sont mes parens, et que je puis leur faire prendre le parti qui me conviendra ; mais si je n'ai pas d'influence sur un mari, dois-je espérer d'en avoir sur des parens éloignés ? Comment donc , avec une telle armée contre lui , votre père , séduit , peut-il se hasarder à soutenir l'homme qui rompt la paix avec l'Angleterre , et ne pas désespérer ? »

« Qui peut désespérer, madame, dans une cause si juste ? Croyons plutôt, avec notre bon roi Saint-David, que *l'honneur doit toujours espérer, puisqu'aucun mal réel ne saurait atteindre l'homme vertueux, ni en ce monde ni en l'autre*. Si j'étais homme, la justice, qui conduit le brave Wallace, donnerait à mon bras la force d'une armée. D'ailleurs, ma mère, vous exagérez vos alarmes : regardez notre pays ; Dieu a empreint sur lui le don de la liberté. Nos montagnes en sont le sceau. Les plaines sont le territoire de la tyrannie ; les armées d'un usurpateur s'y répandent aisément, ne laissant pas un coin où le patriotisme puisse se réfugier.

Mais les montagnes, les marais et les lacs, sont les bornes de la conquête; et au milieu d'eux est l'imprenable citadelle de la liberté. C'est dans cette forteresse, dans les profonds défilés de Loch-Catherine, ou sur les sommets couverts de nuées de Corry-Arraick, que je voudrais voir mon père se retirer, et de là suivre de l'œil les pas de la déesse de nos montagnes, jusqu'à ce que, conduite par son généreux champion, elle plante son étendard sur le sommet des orgueilleuses collines de l'Écosse. »

Le teint d'Hélène s'animait; son cœur battait, et goûtait d'avance le bonheur de voir ses nobles souhaits accomplis. Pressant contre son cœur la bannière qu'elle avait achevée, avec un enthousiasme qu'elle croyait prophétique, ses lèvres, au défaut de sa voix, articulaient les expressions de son transport.

Lady Mar la regarda. « Il est heureux pour moi, fille romanesque, que vous ne soyez pas un garçon; car je crois que votre folle désobéissance m'aurait fait maudire le jour où je suis devenue la femme de votre père. »

« La différence de sexe, madame, n'aurait pu, » reprit Hélène, « me faire perdre le sentiment du devoir : homme ou femme, je vous obéirais en tout ce qui ne choquerait pas l'obéissance que je dois à un pouvoir plus élevé; mais quand ce pouvoir commande, alors c'est

l'ordre du ciel , et il faut quitter père et mère pour s'y attacher. »

« Et quel devoir connaissez-vous , Hélène , qui soit plus sacré que celui d'un enfant envers ses parens , d'un mari envers sa femme ?

« Aucun devoir ne peut être innocemment trahi. Mon père ne négligerait pas les siens envers vous , en vous quittant , et en prenant les armes pour la défense des droits de son pays. Ces droits sont votre sûreté : combattant pour eux , un époux , un fils , prouvent qu'ils savent remplir leurs devoirs domestiques , aussi bien que leurs devoirs publics. »

« Qui vous a enseigné ces sophismes , Hélène ? Ce n'est pas votre cœur , il frémirait à l'idée de voir répandre le sang de votre père. »

Hélène pâlit : « Si pour conserver le sang de mon père , son libérateur n'avait pas excité la rage des Anglais contre lui , au point que rien qu'une armée ne saurait l'en préserver , j'aurais pu aussi voir tranquillement l'esclavage de l'Écosse : mais souhaiter aujourd'hui que mon père se couvre de l'excuse de devoirs de famille mal entendus , et abandonne sir William Wallace aux dogues déchaînés pour le dévorer , ce serait vouer le nom de Mar à l'infamie , et attirer , à juste titre , la malédiction sur sa postérité ! »

— « Ainsi , c'est pour sauver sir William Wallace que vous vous tourmentez si fort. Vo-

tre esprit de liberté est à présent mis de côté, et ce puissant rassemblement est fait pour lui seul ; mon mari , ses vassaux , votre cousin , en un mot , la confiscation des domaines de Mar et Bothwell, tout doit être hasardé, pour un frénétique proscrit , à qui , dans cette conjoncture , et après la perte de sa femme , il me semble que la mort serait plus à souhaiter que toute la reconnaissance que nous pouvons lui montrer. »

Lady Hélène , entendant ce langage de l'ingratitude , remercia intérieurement le ciel de ce qu'il sortait de la bouche d'une belle-mère , et de ce qu'il ne coulait dans ses veines aucune goutte de sang sorti d'un cœur aussi insensible. « S'il est proscrit , lady Mar , c'est nous qui en sommes la cause ; si la mort est en effet préférable à ses chagrins , c'est encore à nous qu'il le doit. Et n'est-ce pas pour mon père qu'il a perdu sa femme d'une manière si cruelle , et qu'il est errant sur des rochers déserts ? Je ne rougis donc point de prier d'abord pour sa conservation , et ensuite pour qu'il soit le libérateur de son pays. »

« Nous verrons quelles prières seront les premières exaucées , » reprit lady Mar , en se levant froidement. « Mes saints sont peut-être plus près que les vôtres ; et avant que vingt-quatre heures aient passé sur votre tête , vous

aurez lieu de vous repentir de ces opinions extravagantes. Je ne les conçois pas. »

— « Jusqu'à présent, vous ne les avez pas désapprouvées. »

— « Je les ai tolérées durant votre enfance, parce que je ne pensais pas que cela allât plus loin que de s'extasier sur quelque chanson de barde ; mais depuis qu'elles sont devenues si dangereuses , je maudis le jour où je cédaï aux instances de sir Richard Maitland, et permis à votre sœur et à vous de rester si long-temps à Thirlestane , où vous vous êtes imbue de toutes les idées de mon romantique cousin, le prophète d'Ercildown (1). Si sir Richard n'avait pas été le père de votre mère, je n'aurais pas eu tant de complaisance ; et voilà comme j'en suis récompensée ! »

« J'espère, madame, » dit Hélène, qui désirait calmer le courroux de sa belle-mère, « que mon grand-père, ma sœur ni moi, nous ne vous donnerons jamais sujet de vous repentir de cette complaisance. Isabelle, dans la paisible retraite de Thirlestane, ne court pas

(1) Peu de personnages sont aussi célèbres par la tradition, que Thomas d'Ercildown, vulgairement appelé *Le Rimeur*. C'était un poète et un sage ; et parmi ses contemporains, il passait pour prophète. Il était né à Ercildown, village sur le Luder (ou Lauder), où les ruines de son château nommé la Tour de Léarmont, se voient encore.

risque de vous offenser de la même manière que moi ; et je ne suis moi-même forcée de vous offenser , que parce que je ne puis désobéir à ma conscience. » Une larme était dans les yeux de lady Hélène. « Chère lady Mar , » dit-elle en s'efforçant de sourire , « ne pouvez-vous pardonner à la fille de votre amie d'enfance , de ma mère qui vous chérissait comme une sœur ; ne pouvez-vous pardonner à votre Hélène de préférer la justice , même à votre faveur ?

La douceur , le ton soumis d'Hélène eurent plus d'influence sur la comtesse , que l'ingénuité avec laquelle elle défendait son sentiment , et que l'appel à la première lady Mar. Avec un air moins sévère , elle l'embrassa , en l'engageant à bénir la main qui préviendrait les effets de l'enthousiasme actuel de sa famille ; et elle sortit de la chambre.

Dès qu'Hélène fut seule , elle oublia les timides conseils de la comtesse ; et , se rappelant la généreuse permission que son père lui avait donnée la veille , elle s'enveloppa d'une mante , et , suivie d'un page , elle se rendit à l'arsenal. L'armurier y était déjà , délivrant des armes pour trois cents hommes , qui , par l'ordre du comte , se rassemblaient à Bothwell Moor , et devaient y attendre le jeune Murray et leurs officiers.

Hélène lui dit qu'elle venait lui demander la meilleure armure qui fût en sa garde. « Je la veux , » ajouta-t-elle , « à toute épreuve. »

Il lui présenta une cotte de mailles noire , garnie en or. « C'est , » dit-il , « la plus précieuse qu'il y ait en Écosse ; elle a été portée par notre grand roi William-le-Lion dans toutes ses victoires.

« En ce cas , elle est digne de sa destination. Portez-la avec le casque , le bouclier , et l'épée , dans mon appartement. »

L'armurier , accompagné du page qui portait les pièces les plus légères , la suivit.

Quand Hélène fut seule , comme il était encore très-matin , elle s'occupa de garnir le casque de plumes , et de faire une écharpe qui devait accompagner son présent ; le temps se passa ainsi , jusqu'au moment où son sablier l'avertit qu'il était huit heures. Peu après , le profond silence qui régnait dans cette partie du château , fut rompu , dans le lointain , par les chants funèbres de la troupe revenant d'Ellerslie.

Elle laissa tomber l'écharpe à laquelle elle travaillait , et prêta l'oreille , respirant à peine. Jamais ces chants funèbres ne lui avaient paru si tristes , si solennels ; sa tête se pencha sur l'armure et l'écharpe. « Aimable femme , » dit-elle , « qui ose ainsi envahir tes droits ? Mais ma reconnaissance pour celui qui te ché-

rissait ne saurait offenser ton âme pure ! » Elle tomba à genoux, la tête appuyée sur le casque, et répandant des larmes.

Murray, qui entra doucement dans la chambre, la trouva dans cette attitude, et fit une exclamation de surprise. Hélène tressaillit, se leva, et expliqua ses larmes, en avouant la vérité.

Il la prévint que le corps était déposé dans la chapelle, et que les prêtres du monastère attendant au château, n'attendaient qu'elle pour commencer la cérémonie.

Elle se retira un moment pour se recueillir, et reparut bientôt couverte d'un long voile noir. Murray la conduisit à cette lugubre cérémonie, qui se fit avec beaucoup de solennité, le prieur de Saint-Fillan officiant. Quand elle fut terminée, Halbert, qui était demeuré caché derrière un pilier, abîmé dans sa douleur, se jeta sur la pierre qui couvrait le corps de sa maîtresse, se livrant à son désespoir, et invoquant la mort. On eut peine à l'arracher de ce lieu ; et Hélène fut emportée, presque sans connaissance, dans son appartement.

CHAPITRE IX.

MURRAY, aussitôt après son retour d'Ellerslie, récompensa ses fidèles compagnons, en leur donnant les toques qu'Hélène leur avait promises ; et il les envoya attendre , au pied des rochers de Cartlane , qu'il vint les joindre avec de nouvelles levées plus nombreuses. Il se rendit chez lord Mar pour lui rendre compte et prendre ses ordres ultérieurs. Il trouva ce vétéran entouré d'hommes déjà armés, et d'armes. Cinquante braves Écossais, destinés à commander en qualité d'officiers et sous-officiers les trois cents hommes rassemblés à Rothwell-Moor , recevaient de la main de leur chef, arcs , flèches, lances, épées, et autres armes.

— « Portez-les vaillamment, mes braves compatriotes, et souvenez-vous que si le dragon (1) de l'Angleterre a brûlé vos moissons et réduit vos maisons en cendres, il y a en Ecosse un lion qui le terrassera, et vous livrera les dépouilles de votre ennemi. »

(1) L'étendard d'Edouard 1^{er}. était un dragon d'or.

Lord Mar avait à peine prononcé ces mots, que les deux battans s'ouvrirent, et que ses regards furent frappés de la vue de lord Soulis (1), Écossais dévoué à Édouard; il était accompagné d'un homme revêtu d'une armure magnifique, et suivi d'une troupe de Southrons. Le comte surpris, lui dit: « Milord, quel est le sujet de cette brusque visite? »

« L'enseigne de mon souverain est ma lettre de pouvoirs, » répliqua lord Soulis: « vous êtes mon prisonnier; et au nom d'Édouard, roi d'Angleterre, je prends possession de ce château. »

« Jamais, tant qu'il y restera un seul homme, » s'écria le comte indigné.

« Hommes ou femmes, reprit lord Soulis, « il faut qu'ils serendent à Édouard; car trois mille Anglais ont saisi trois cents de vos gens rassemblés en armes à Bothwell-Moor. Le

(1) William lord Soulis était un chef puissant dans le sud de l'Ecosse; il prétendit à la couronne, avant qu'elle fût adjugée à Baliol, comme descendant d'une fille naturelle d'Alexandre II. Soulis fut toujours traître à sa patrie. Il était si renommé par ses débauches et ses cruautés, que la tradition le représente comme un infernal magicien. On montre encore son château de l'Ermitage dans Teviotdale, comme un repaire de sorciers et d'esprits malins. J'ai frémi en retraçant les horreurs commises par ce personnage; et je renvoie le lecteur, pour le mieux connaître, au portrait qui en a été peint de si vives couleurs, dans l'ouvrage intitulé *Minstrelsy of the scottish Border*.

château est investi, la résistance est vaine. Mettez bas les armes, mutins, » s'adressant aux Ecosseis, « ou vous serez pendus pour vous être révoltés contre votre légitime souverain. »

« Notre Légitime souverain, » dit un jeune homme qui était près de lui, « doit être un ennemi d'Edouard, et ce n'est qu'à lui que nous rendrons nos épées. »

« Traître ! » dit le commandant anglais ; et d'un soudain et terrible coup de sa hache d'armes, il abattit la tête de ce généreux Ecosseis. Un cri de vengeance fut poussé par ses camarades. Toutes les épées furent tirées ; et avant que le comte, frappé de surprise, eût pu dire un mot, les furies étaient déchainées dans l'appartement. Mar, désespéré, voyait ses braves Ecosseis tantôt victorieux, tantôt abattus sur le plancher. Les Anglais se succédaient, entrant par toutes les portes ; et l'épée exterminatrice ne s'arrêta que quand toute sa troupe fidèle fut étendue autour de lui, les uns morts, les autres mourans. Plusieurs étaient tombés sur lui, en se jetant au-devant des coups qu'ils croyaient dirigés contre leur chef. En vain il avait crié à ses gens de se rendre, en vain il avait conjuré le barbare Soulis et le chef anglais, Aymer de Valence, de faire cesser ce carnage ; le sang ruisselait de toutes parts, et la chambre, remplie de cadavres et de la foule des vainqueurs, devint si peu tenable,

que de Valence , pour lui-même , ordonna que le comte fût transporté dans un autre appartement.

Cependant Hélène , qui ignorait ce qui se passait , s'était jetée sur son lit pour prendre quelques instans de repos ; elle avait veillé toute la nuit , et elle tomba dans un profond sommeil.

Murray était présent , lors de la soudaine apparition de l'ennemi dans la chambre du comte : dès qu'il apprit que le château était environné par une troupe nombreuse , il jugea que , sans quelque stratagème , tout était perdu. Avant que l'affreux signal du carnage eût été donné par la mort du jeune Écossais , il s'était glissé derrière le lit de repos de son oncle ; et ayant soulevé la tapisserie , par une petite porte qui conduisait à de secrets appartemens , il était passé promptement à celui de sa cousine. En s'éloignant , il entendit la clameur épouvantable qui s'éleva dans la chambre de son oncle. Il s'arrêta un moment ; mais pensant que , quelle qu'en fût la cause , il n'y avait rien de plus pressé que de pourvoir à la sûreté d'Hélène , il y courut ; et , sans se faire annoncer , passant au milieu de ses femmes , il pénétra dans sa chambre. Elle dormait. « Réveillez-vous , Hélène ! » Réveillez-vous , pour votre vie ! » lui cria-t-il en la prenant par le bras.

Elle ouvrit les yeux, et le regarda avec étonnement; mais, sans lui laisser le temps de parler, il ajouta : « Le château est plein de gens armés, conduits par Aymer de Valence et l'exécrable Soulis. Si vous ne vous sauvez par le passage souterrain, vous allez être prisonnière. »

Hélène, remplie de terreur, et les yeux fixés sur lui, lui dit : « Qnoi ! abandonner mon père ! je ne le puis. »

— « N'hésitez pas, ma chère cousine ! Fuyez, par pitié pour votre père. Quelles seraient ses angoisses, si vous tombiez dans les mains de l'homme dont vous avez dédaigné l'amour et rejeté la demande ! Il ne serait plus alors même au pouvoir d'un père de vous préserver des outrages de cet homme passionné et vindicatif. Si vous aviez vu l'œil impitoyable de Soulis ! » Il fut interrompu par les clameurs dans la galerie vis-à-vis, et par les cris des femmes d'Hélène. Celle-ci saisit son bras. « Ah ! je vous suis ; conduisez-moi où vous voudrez pour me sauver de ses mains. ».

Murray, en s'avancant pour la soutenir, car elle était chancelante, aperçut la bannière et l'armure.

« Il faut tout abandonner ; mais cette bannière sera toujours à moi ! » s'écria-t-il en la saisissant. Puis disant à sa cousine de se tenir à lui, il descendit avec elle par l'escalier secret

qui conduisait de la tour de l'ouest dans les souterrains du château. En entrant dans le premier caveau, qui recevait un peu de jour par une petite ouverture dans le cintre, il chercha de l'œil l'entrée du second caveau, dans lequel il devait trouver le chemin de leur évasion. L'ayant découvert, il se hâta d'y entrer. Il leva un des larges carreaux de pierre dont il était pavé, et aidé sa cousine, effrayée, à descendre par un petit escalier, dans un secret passage. « Ceci nous conduit, » lui dit-il, « droit à la cellule du prieur de Saint-Fillan. »

— « Mais que deviendront mon père et lady Mar? Dois-je fuir ainsi loin d'eux? Je n'ai pas le courage d'aller plus loin.

« Craignez le débauché Soulis; tout ce qu'il peut contre eux, c'est de les faire prisonniers. Ils ne le seront pas long-temps; je serai bientôt près du brave Wallace, et tout ira bien, charmante cousine, pour la liberté et pour notre heureuse réunion. »

« Mon Dieu ! » s'écria Hélène, qui se ressouvint d'Halbert, « il sera sans pitié massacré par ces scélérats, dès qu'ils sauront qu'il a appartenu à Wallace. »

Murray s'arrêta. « Avez-vous le courage de rester seule dans cette obscurité? j'irai le chercher. »

Hélène ne craignait pas pour elle-même;

elle était alarmée des dangers auxquels Murray allait s'exposer. Mais celui-ci partageait trop son inquiétude au sujet d'Halbert, pour être retenu par cette considération. « Si je tardais trop long-temps, » lui dit-il, « suivez ce passage ; au bout vous trouverez un petit escalier ; montez-le, et tirez le verrou d'une porte, vous serez dans la cellule du prieur. »

« Hâtez-vous, » lui répondit-elle ; « je vous attendrai à l'entrée du passage. » Ils retournèrent au pied de l'escalier. Murray monta, releva le carreau, sortit, et le referma, laissant Hélène dans l'obscurité.

Murray allait passer du second caveau dans le premier, quand il vit la grande porte de celui-ci s'ouvrir, et un grand nombre de soldats anglais entrer ; ils étaient conduits par le sommelier du château, qui les guidait de fort mauvaise grâce, vers le vin, auquel ils couraient avec ardeur.

Murray jugea que la partie n'était pas égale ; il se cacha dans un coin, derrière des tonneaux vides. Le sommelier s'en alla avec la dernière bande, qui portait des flacons pleins, pour leurs maîtres. Il ne demeura dans le caveau que quelques hommes qui voulurent s'enivrer à l'aise sur les lieux. Murray les écoutait attentivement, espérant que de leurs propos il tirerait quelques lumières sur le sort de son oncle et de sa tante ; mais il n'entendit que

des forfanteries sur le nombre que chacun d'eux se vantait d'avoir tué, des malédictions contre les Écossais qui avaient fait une si furieuse résistance, et des souhaits que la nation n'eût qu'une tête, pour l'abattre d'un seul coup.

Murray, indigné, était souvent tenté de se jeter au milieu d'eux en désespéré; mais il songeait à sa cousine et aux angoisses dans lesquelles elle devait être. Il attendit durant une heure que ces gens, soulés de vin, tombassent successivement dans le sommeil de l'ivresse. Quand il les vit tous endormis, il passa sans bruit au milieu d'eux, tel que son brave ancêtre Gaul, fils de Morni, *dedaignant de poignarder un ennemi dormant*; il arriva à la porte secrète. Comme il y portait la main, elle s'ouvrit de l'autre côté: il vit deux hommes; et, à la lueur des torches mourantes des soldats endormis, il reconnut l'armure anglaise sur l'un d'eux. Déterminé à vendre cher sa vie, il lui sauta à la gorge, et il allait le frapper de sa dague, quand il sentit son bras retenu: « Arrêtez, milord! c'est le fidèle Grimsby que vous voulez tuer! » Murray reconnut avec joie que la providence lui amenait ce qu'il cherchait, car c'était Halbert qui parlait ainsi. Il y avait à craindre que son exclamation n'eût réveillé les soldats anglais. Murray fit signe à ses deux amis de se taire, et les conduisit avec

précaution à travers les soldats endormis. Rendu à la trape, il la leva, et les poussa dans l'escalier. Un cri perçant que jeta Hélène à la vue de l'Anglais, retentit dans les caveaux. Deux des soldats se réveillèrent et fondirent, l'épée à la main, sur Murray. Il laissa retomber la trape ; mais restant auprès, il reçut leurs coups sur son bouclier, et riposta vigoureusement. Bientôt il eut abattu un de ses assaillans : mais le bruit ayant réveillé toute la troupe, il allait être accablé par le nombre, s'il ne se fût avisé d'arracher, de la main d'un soldat chancelant, la seule torche qui brûlait encore, et de l'éteindre sous ses pieds. Demeurés dans l'obscurité, ils cherchèrent en vain leur proie ; blasphémant et frappant au hasard, ils se blessaient mutuellement.

Murray était déjà loin : il avait soulevé la trape, s'était glissé dans l'escalier, en la refermant sur lui. Il avait rejoint ses deux amis, et courait après Hélène, à qui la terreur avait donné des ailes. Il ne la rejoignit que quand elle tomba sans haleine sur l'escalier, à l'autre extrémité du passage.

Il la porta au haut de l'escalier, tira un verrou, et entra dans une grande cellule, éclairée par une étroite et profonde fenêtre, pratiquée dans un mur épais. Un petit lit, garni d'une paille, un bénitier de marbre, composaient

tout l'ameublement de cette cellule. Elle était en ce moment inhabitée, le prieur disant la messe dans la chapelle du monastère. Murray posa sa cousine, qui avait perdu connaissance, sur le lit, et lui jeta au visage quelques gouttes de l'eau du bénitier. Elle revint à elle, et le reconnaissant, ainsi qu'Halbert qui était à ses pieds, « Sainte vierge » dit-elle, « suis-je en sûreté ? et avec mon cousin Murray ? Ah ! je craignais que vous n'eussiez été tué, » Et elle fondit en larmes.

« Grâce à Dieu, » dit-il, « nous sommes tous sains et saufs, et vous voilà en terre sainte. C'est ici la cellule du prieur de Saint-Fillan. Nul chrétien n'oserait vous arracher de ce sanctuaire.

« Mais que sont devenus mon père et ma mère ? »

« Votre mère, » dit Halbert, « dès qu'on a reconnu que vous n'étiez pas dans le château, a eu la permission d'accompagner votre père à Dumbarton. Ils doivent y être traités avec le plus grand respect, jusqu'à ce que de Valence reçoive les ordres du roi Édouard. »

« Wallace ! Wallace ! » s'écria-t-elle, « où sont à présent les secours que nous devons t'envoyer ? Et sans secours, comment peux-tu tirer mon père des mains de ces tyrans ? — « Ne désespérez pas, » lui dit Murray : « regardez cette bannière que vous avez tou-

jours tenue, même en perdant connaissance. Vos mains y ont gravé ma réponse : *Dieu arme le patriote*. Convaincu de cette vérité, pouvez-vous craindre pour votre père ? Non ; je serai demain avec Wallace ; vos cinquante guerriers m'attendent au pied des rochers de Cartlane ; et si on méditait quelque trahison contre votre père , nous raserions les tours de Dumbarton, jusques à leurs fondemens. »

Hélène poussa un profond soupir. Elle pensait que c'était peut-être la volonté du ciel , que son père pérît , comme le vertueux lord Douglas , victime de la vengeance d'Édouard : ses pressentimens étaient si tristes , qu'elle n'osait se livrer à l'espérance que son cousin, ardent et confiant , voulait lui faire concevoir. Grimsby alors s'avança , et détachant un coffret de fer qu'il avait sous son bras , il le présenta à Murray.

« Ce fatal trésor , » lui dit-il , « m'a été confié par le comte , votre oncle , pour le remettre au prieur de Saint-Fillan. »

« Que contient-il ? » demanda Murray , qui n'en avait pas connaissance.

« Je ne sais ce qu'il contient : » répliqua le soldat , « mais il appartient à sir William Wallace. »

« Mais si c'est un trésor , » dit Hélène , « ne vaudrait-il pas mieux le lui envoyer ? Comment, honnête soldat, avez-vous pu l'em-

porter de ce château envahi, et vous échapper? »

Il répondit qu'il avait été obligé d'user de stratagème. Dès que les Anglais et les Écossais, sous les ordres de lord Soulis, eurent pris le château, il jugea qu'il n'avait de chance de salut, qu'en quittant son accoutrement écossais, et en se mêlant avec la troupe qui occupait les portes. Il se fit passer aisément pour un volontaire du corps qui cernait le château. Sa désertion de Lanerk n'était pas encore connue à Glasgow et à Dumbarton, et deux anciens camarades le reconnurent pour l'avoir accompagné à des expéditions précédentes. Il pénétra donc, sans difficulté, après le carnage, à l'appartement où de Valence avait fait transporter le comte. Il trouva celui-ci seul, abîmé dans la douleur. Lord Mar ignorait si sa femme, sa fille et son neveu, n'étaient pas tombés sous l'impétueuse épée de l'ennemi. Étonné de voir ce soldat allant librement, il témoigna quelque soupçon. Grimsby lui expliqua son stratagème, et lui apprit que Murray avait disparu avant l'action. Le comte espéra qu'il serait échappé; et ce fut aussi une grande consolation pour lui, d'apprendre du soldat qu'il avait vu lord Soulis, conduire la comtesse vers l'appartement d'Hélène, en lui promettant qu'elle serait traitée avec beaucoup d'égards et de respect. « Mais comment ce malheur nous est-il arrivé? Avez-vous oui

dire , » demanda-t-il à Grimsby , « comment de Valence avait été informé que je prenais les armes pour mon pays ? »

A cet endroit de la narration , Murray interrompit le soldat de la même question.

« Je ne saurais vous dire là-dessus rien de bien clair , » répondit Grimsby ; « tout ce que j'ai pu recueillir des soldats , c'est qu'hier au soir , fort tard , lord Aymer de Valence a reçu un paquet cacheté. Soulis qui était alors avec lui , est parti sur-le-champ pour Glasgow , d'où il a ramené les troupes qu'il y avait ; il a joint de Valence et ses légions , aujourd'hui de grand matin , à Bothwell-Moor. Vous savez les suites ; mais elles ne s'arrêtaient pas à Bothwell. Le brave Wallace....

A ces mots , Hélène fut glacée d'effroi.

« Que lui est-il arrivé ? » demanda Murray.

« Ah ! ils ont tué mon cher maître ! » s'écria Halbert : « soldat , pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ? je serais resté , j'aurais trouvé , sous leurs sanglantes épées , la fin de mes maux. »

« Ne vous alarmez pas , » répliqua Grimsby ; « aucun mal n'est encore arrivé à sir William Wallace ; mais j'ai appris que de Valence , en marchant sur Bothwell , a envoyé un détachement pour envelopper , dans les rochers de Cartlane , ce chevalier persécuté. »

« C'est cette maudite lettre , » s'écria Mur-

ray , « qui a tout fait ! il faut qu'elle ait été écrite par quelque traître de Bothwell ; et si cela est ainsi , puisse la malédiction de l'esclavage tomber sur lui et sur sa postérité ! »

Hélène frémit, tandis qu'Halbert et le soldat répétaient « malédiction ! » ce dernier poursuivit.

« Quand lord Mar apprit les mesures que prenaient les ennemis de Wallace , il fit des vœux pour que vous fussiez parvenu à le joindre avec votre détachement. Il se rappela le coffret de fer. « Il est dans le cabinet , » me dit-il, en m'indiquant la porte ; « vous le trouverez sous le petit autel, où tous les jours j'invoque le souverain arbitre de nos destinées ; prenez-le et attachez-le à votre côté.

« J'obéis ; il continua et me donna tous les renseignemens nécessaires pour me guider à travers ces passages souterrains. « Quand vous serez , » me dit-il, « dans la cellule du prieur de St.-Fillan, s'il n'y est pas, vous l'attendrez, et vous lui présenterez cette croix d'or : à ce signe il reconnaîtra que vous venez de ma part. Vous lui direz que je le prie de vous aider à gagner le rivage de la mer, et de garder soigneusement ce coffret pour ne le remettre qu'à moi, ou à mes enfans, ou à sir William Wallace, à qui il appartient. »

« Plût au ciel, dit Halbert, « qu'il ne lui eût jamais appartenu ! qu'il ne l'eût jamais

porté à Ellerslie , pour attirer tant de malheurs sur sa tête ! Funeste coffret ! il traîne à sa suite le carnage et les désastres. Partout où il a été déposé , la guerre et ses horreurs y sont venues fondre ; j'espère que mon maître ne le reverra plus. »

« Ah ! il pourrait bien ne le jamais revoir ! » dit d'une voix faible Héliène. « Oh ! que j'ai été déçue ! Où sont maintenant mes confiantes espérances de la liberté de l'Ecosse ? Hélas ! mon cher Murray , » ajouta-t-elle en lui prenant la main et la mouillant de ses larmes , « j'ai été trop présomptueuse ! Pour me punir , mon père est prisonnier , et sir William Wallace est perdu ! »

« Cessez , ma chère Héliène , de vous tourmenter ainsi ; ce ne sont là que les vicissitudes naturelles de la grande querelle dans laquelle nous sommes engagés. Nous devons nous attendre à des revers , à moins de continuels miracles. Ces revers sont des leçons pour nous enseigner la prudence , la célérité et la patience : ce sont les trois grâces du soldat ; et , croyez-moi , je leur obéirai fidèlement. »

« Mais pourquoi , » dit Héliène , que cette fermeté de son cousin ranimait un peu , « mon père ne s'est-il pas réfugié dans ce sanctuaire ? »

« J'ai pressé le comte , » dit Grimsby , « de m'accompagner ; mais il s'y est refusé en me

représentant qu'il était encore trop affaibli par ses blessures. « Et quand je le pourrais, » a-t-il ajouté, « laisserais-je ma femme et mes enfans sans protecteur dans cette captivité ? Envelopperais-je les bons religieux de Saint-Fillan dans mes calamités ? Non , j'attendrai mon sort ; et Dieu , qui protège ceux qui ont confiance en lui , sait que je ne crains point. »

« Ayant reçu des ordres aussi précis du comte, j'ai pris congé, et je suis parvenu à la chapelle par le chemin qu'il m'avait indiqué ; j'y ai trouvé Halbert , que je n'avais pas vu depuis les funérailles. J'ai été agréablement surpris, car je croyais qu'il avait péri dans le carnage : il était à genoux sur le tombeau de sa maîtresse. Je l'ai , en peu de mots , informé des dangers qu'il courait, et je l'ai emmené avec moi : c'est en entrant dans ce caveau que nous vous avons rencontré. »

« Nous étions encore dans la chapelle, quand nous avons entendu de Valence et Soulis en conversation très-animée. Le premier, à haute voix, a donné ordre, puisqu'on ne pouvait trouver lady Hélène, que le comte, la comtesse et ses deux petits enfans ne fussent pas séparés, et qu'on les conduisît, comme ses prisonniers, au château de Dumbarton. »

« C'est pour moi une grande satisfaction, » dit Hélène ; « du moins mon père aura sa

femme auprès de lui pour le soigner et le consoler. »

« Il en eût été bien autrement, Madame, si vous aviez paru ; un des gens de lord de Valence m'a dit que, dans ce cas, lord Soulis vous aurait conduite, avec la comtesse, au château de Douglas, près de Glasgow, tandis que le comte, malade, aurait été seul emmené prisonnier à Dumbarton. Lord Soulis était furieux de ce qu'on ne vous trouvait pas ; et il a été sur le point d'en venir à une querelle sérieuse avec le commandant anglais. Il l'accusait d'être d'intelligence avec lady Mar pour le tromper. C'est durant ce débat que nous sommes descendus dans le caveau. »

Hélène frémit en songeant de combien peu il s'en était fallu qu'elle ne tombât au pouvoir de ce féroce ennemi. Il réunissait dans son caractère tout ce qui rend le pouvoir formidable : une force de corps prodigieuse, la cruauté, la dissimulation et la fourberie. Parmi le peuple, il passait pour sorcier ; et parmi ses égaux pour un homme ennemi de toute vertu publique, et sans aucun frein dans sa conduite privée. Hélène avait deux fois refusé sa main. La première, lors de la rivalité de Bruce et de Baliol pour la couronne, et quand lui-même y avait des prétentions. Elle n'avait guère plus de quatorze ans, mais elle le rejeta avec hor-

reur. Piqué au vif d'avoir échoué dans ses deux projets d'ambition et d'amour, il renouvela à une autre époque sa demande. Après la bataille de Dunbar, et dans le temps qu'il fondait son élévation sur les ruines de son pays, lorsqu'il eut juré fidélité à Edouard, il s'empressa de se rendre à Thirlestane, pour se jeter une seconde fois aux pieds de lady Hélène. La maturité du jugement de cette vertueuse fille ne fit que confirmer son premier refus.

« Par toutes les puissances de l'enfer, » s'écria-t-il, quand le projet de surprendre Bothwell lui fut communiqué, « si je tiens une fois cette orgueilleuse belle en mon pouvoir, elle s'agenouillera à son tour devant moi, et je serai aussi sans pitié : elle sera à moi, comme je l'entends, et réduite à employer les supplications pour obtenir un regard de l'homme qu'elle a humilié ! »

Hélène n'imaginait pas la moitié des horreurs que cet homme vindicatif méditait contre elle. Ainsi quoique son nom seul, généralement infâme, la fit tressaillir, ignorant les outrages qu'il lui destinait, elle répondit faiblement, quoiqu'avec reconnaissance, aux félicitations de son cousin Murray, sur son évvasion.

Murray remit en place l'autel qu'il avait poussé au milieu de la cellule en ouvrant la

petite porte de fer. Tout était rétabli dans l'ordre accoutumé quand le prieur entra ; il fit un mouvement de surprise, en voyant sa cellule remplie d'étrangers. Murray ôta son casque ; le prieur le reconnut, et lui demanda ce qu'il désirait, en lui témoignant son étonnement de ce qu'une telle compagnie, et surtout une femme, eût pénétré dans le couvent sans qu'il en fût prévenu.

Murray, du doigt, montra le réduit derrière l'autel, et exposa les circonstances qui les avaient obligés à venir chercher la protection de saint Fillan ; il ajouta : « Lady Hélène doit être sous votre sauve-garde jusqu'à ce que le ciel permette au comte de Mar de venir réclamer sa fille, et de récompenser votre église. »

Le soldat présenta la croix et le coffret de fer, et répéta le message dont il était chargé.

Le prieur écouta ces récits avec attention et douleur. Il avait entendu les gens en armes qui marchaient contre le château ; mais, sachant que le comte faisait des préparatifs de guerre, il avait supposé que c'étaient les troupes de Bothwell même. Il prit le coffret, le posa sur l'autel, baisa la croix. « Le comte de Mar trouvera ici la fidélité que mérite sa foi en l'église. Ce coffret mystérieux, auquel un si terrible anathème est attaché, sera conservé aussi soigneusement que les sacrées reliques de saint Fillan. »

Un gémissement sortit alors de la poitrine d'Halbert , mais il ne parla pas. Le prieur le regarda attentivement, et continua : « Pour vous, vertueux Southron, je vous donnerai un habit de pèlerin. Sous ce vêtement privilégié, vous vous rendrez à Montrose. Là, un de mes confrères, le prieur d'Aberbrothick, pour lequel je vous donnerai une lettre, vous fera passer en Normandie, d'où vous pourrez vous rendre en Guyenne.

Le soldat, très-satisfait de cet arrangement, s'inclina respectueusement. Le prieur, se tournant vers lady Hélène, lui dit qu'une cellule allait être arrangée pour elle, et qu'une pieuse femme du hameau voisin viendrait la soigner et la servir.

« Quant à ce vénérable vieillard, » ajouta-t-il, « ses blancs cheveux me montrent que son âme se prépare à s'envoler vers la céleste demeure ! Il me semble que ce qu'il a de mieux à faire est de prendre l'habit de notre ordre, et d'attendre tranquillement, dans le sein de la religion, que, du sommeil de la mort, il passe à une meilleure vie. »

Les yeux d'Halbert se remplirent de larmes. « Je vous remercie, mon révérend père ; je suis en effet près du terme de mon pèlerinage. Trop vieux pour servir mon cher sir William dans les champs de carnage, je consacrerai du moins mes dernières heures à joindre mes

prières aux siennes, et à celles de toutes les bonnes âmes, pour le repos de sa femme. J'accepte votre invitation avec reconnaissance; et je regarderai comme un jour heureux celui où le pauvre barde d'Ellerslie recevra la tonsure.»

Le son des trompettes, et le bruit des chevaux et des armes, leur fit faire silence. Hélène, effrayée, regarda son cousin en lui prenant la main; de la sienne, plus ferme, il saisit son épée. « Je vous défendrai jusqu'à la mort. » Il parlait à voix basse; mais le prieur l'entendit. « Ne vous alarmez pas, » dit ce saint homme, c'est lord de Valence qui part pour Dumbarton. »

« Hélas ! mon pauvre père ! » dit Hélène en se couvrant les yeux.

Le vénérable prieur eut pitié de son affliction; il se mit à genoux auprès d'elle. « Consolez-vous, ma fille, » lui dit-il; « on n'osera se porter à aucune violence contre le comte. Le roi Édouard entend trop bien ses intérêts, même pour prolonger la détention d'un seigneur aussi populaire. » Cette assurance, quelques autres argumens qu'il employa, et surtout les consolations que donne une ferme confiance en Dieu, eurent leur effet; elle releva sa tête avec un doux sourire. Il continua à l'entretenir des espérances certaines du chrétien qui se repose sur le tout-puissant. Ses paroles répandirent la sérénité dans son

cœur ; elle croyait entendre un saint , descendu du ciel pour la soutenir dans cette épreuve. Elle croisa ses mains sur sa poitrine , et , en silence , invoqua Dieu pour ses parens dans leurs souffrances.

Le prieur , la voyant tranquille et recueillie , proposa de lui laisser prendre du repos. Comme elle avait été depuis long-temps privée du sommeil , elle ne s'opposa point à leur retraite. Le prieur conduisit Murray et ses compagnons dans la bibliothèque du couvent.

CHAPITRE X.

APRÈS le départ de lord de Valence, tout soupçon, qu'il restât au château, aucun de ses habitans, étant dissipé, Grimsby crut qu'il pouvait partir sans risque; et, le lendemain, il demanda au prieur la permission de se mettre en route: « Il me tarde, » lui dit-il, « de sortir d'un pays où mes compatriotes commettent des horreurs dont je rougis. »

Murray mit une bourse remplie d'or dans la main du soldat, tandis que le prieur couvrait son armure d'un habit de pèlerin. Grimsby, s'inclinant respectueusement, lui dit: « Je ne peux recevoir de vous cet or; mais donnez-moi l'épée que vous portez, et je la conserverai toujours. »

Murray la détacha. « Trequons, mon cher ami, » lui dit-il; « donnez-moi la vôtre, et je la garderai en souvenir de la vertu que j'ai trouvée chez un Anglais.

Grimsby y consentit avec joie; et, mettant la garde de fer dans la main de Murray, il lui dit: « Quand vous la leverez sur mes com-

patriotes, pensez à Grimsby, et épargnez le sang de ceux qui demanderont quartier. »

Murray lui sourit gracieusement, en signe de promesse : car la larme de la compassion est contagieuse. Sans parler, il serra la main du soldat ; et, regrettant que des devoirs supérieurs appellassent ce brave homme loin de lui, il le vit sortir du monastère.

L'affligé se nourrit de souvenirs : ce qui semble le poison de la vie, il en fait l'aliment. Durant les heures de regret, nous nous retraçons les images de la félicité passée ; et les larmes que chaque souvenir nous arrache, sont le baume qui adoucit la plaie. Oter, à celui qui survit à l'ami qui faisait son bonheur, la faculté de gémir sur le tombeau de cet ami, c'est renfermer son âme dans une tombe solitaire, c'est laisser son cœur en proie à toute la plénitude d'une douleur concentrée. Mais écoutez l'affligé ; ouvrez la voie à l'épanchement de ses douloureux sentimens ; et, semblables au fleuve qui descend d'abord en torrent du haut des montagnes, ils couleront peu à peu, plus lentement, jusqu'à ce qu'ils aillent se perdre dans le vaste Océan du temps.

Ainsi pensa Murray, quand le vieux Barde, resté seul avec lui, récapitula toutes ses douleurs. Pleurant comme un enfant, et racontant les afflictions de son maître, et les désastres

de Bothwell, il conjura Murray de ne pas perdre un moment à porter secours à Wallace, qui se trouvait presque sans amis. Murray le consolait en l'assurant que, le soir même, il partirait pour les montagnes, quand le prieur revint pour conduire Halbert à la cellule préparée pour lui. Le bonhomme y fut confié à un des anciens religieux, chargé de lui administrer les secours temporels et spirituels.

Le désolé serviteur de Wallace ainsi pourvu, le prieur et Murray délibérèrent sur les moyens les plus sûrs de pénétrer aux rochers de Cartlane. Un frère lai, que le prieur avait envoyé à la recherche des cinquante guerriers d'Hélène, pour les informer des mouvemens des Anglais, entra à l'instant. Sous son habit de religieux, il avait pénétré dans plusieurs des défilés de Cartlane, sans pouvoir rencontrer cette troupe, ni en avoir des nouvelles. Tous les environs étaient occupés par les Anglais; et, d'une femme très-communicative à laquelle il s'était adressé pour se procurer un peu de lait, il avait appris que les montagnes étaient étroitement investies par l'ennemi. Le commandant anglais, pour empêcher qu'on ne portât des vivres à Wallace, avait poussé les précautions jusque-là que, la veille, il avait arrêté une procession de moines qui allaient enterrer un jeune religieux dans le caveau de saint Colomba; et il avait fait visiter le brancard pour s'assurer si c'était bien un corps

qu'on transportait, et non pas des provisions de bouche.

Au milieu de cette conférence, le prieur et ses amis furent interrompus par une clameur du dehors, et des cris : « pendez le traître ! »

« Notre brave Anglais est tombé dans leurs mains ! » dit Murray en s'élançant vers la porte.

« Que voulez-vous faire ? » dit le prieur l'arrêtant : « votre bras seul ne sauvera pas ce soldat, la croix aura plus de pouvoir ; je vais me présenter à ces furieux ; mais, si vous faites quelque cas de la vie des habitans de ce couvent, demeurez ici.

Murray se calma et céda. Le prieur prit la croix sur l'autel, traversa le cloître, fit ouvrir la grande porte, et se présenta à cette bande de soldats qui entouraient un homme fortement attaché avec leurs ceinturons de cuir. Le sang ruisselait de son visage sur les mains de ces hommes sans pitié, qui, avec des hurlemens, le menaçaient de la mort.

Le prieur, tenant la croix élevée, se jeta au milieu d'eux ; et, au nom du fils de Dieu, mort sur cette croix, il leur ordonna de s'arrêter. Son air majestueux, le ton de cette adjuration leur en imposèrent. Le prieur regarda le prisonnier ; il ne vit point la couleur brune d'un Anglais : c'était la blonde chevelure écossaise, qui, sur son front, se mêlait avec le rouge du sang.

— « Où menez-vous cet homme blessé ? »

— « A la mort, » répondit le plus insolent d'entre eux.

— « Qu'a-t-il fait ? »

— « C'est un traître. »

— « Quelle preuve en avez-vous ? »

— « C'est un Écossais, et il appartient au déloyal comte de Mar. Ce cor avec son faucon couronné en est la preuve, » ajouta-t-il en montrant celui même que le comte avait envoyé à Wallace, par Halbert, et qui était orné du cimier de Mar, en or.

« Il n'est pas douteux que ceci n'ait appartenu à lord Mar, » répliqua le prieur ; « mais cet homme peut l'avoir trouvé. N'est-il pas possible aussi que le comte le lui ait donné avant d'avoir encouru le déplaisir du roi ? Qui de vous trouverait juste qu'on le fit mourir, parce que son ami serait condamné à mort ? A moins que vous n'ayez quelque autre preuve du crime de cet homme, sa mort serait un assassinat, que le souverain maître de la vie punirait par la perte de votre âme. » En parlant ainsi, il éleva de nouveau la croix, et les fit pâlir.

« Je suis un ministre du Seigneur, » poursuivit-il, « et je dois être l'ami de la justice. Remettez-moi ce blessé. Devant l'autel de celui qui scrute tous les cœurs, il fera sa confession ; s'il mérite la mort, je vous promets par Saint-Fillan, de le remettre à votre comman-

dant , pour que la justice ait son cours ; mais s'il est innocent , je suis un soldat du Christ , et aucun monarque de la terre n'arrachera ses enfans de la protection de l'Eglise. »

Pendant qu'il parlait , les soldats relâchèrent cet homme. Le prieur le remit à des moines , pour le conduire au couvent ; et pour prouver aux soldats qu'il n'avait d'autre but que de protéger sa vie , et n'en voulait point à sa dépouille , il leur rendit le cor ; en leur ordonnant de s'éloigner paisiblement.

Ces soldats qui n'étaient qu'un parti de malfaiteurs , sans officiers à leur tête , satisfaits de l'argent et des armes dont ils avaient dépouillé leur prisonnier , bien résolus de ne pas rendre compte de cette aventure au lieutenant qui commandait dans le château , de crainte qu'il ne leur prît le cor , se retirèrent , et continuèrent leur excursion dans la vallée . pour grossir leur butin , en pillant les malheureux paysans.

Le prieur rentra dans le couvent , et fit fermer les portes. Les moines avaient déjà pansé les blessures de l'étranger ; il leur fit signe de se retirer , et s'approchant de ce jeune homme : « Mon fils , » lui dit-il avec douceur , « vous avez entendu ce que j'ai déclaré à ceux qui vous avaient arrêté. Dites-moi la vérité , et vous verrez que la vertu et le repentir ont également un refuge assuré dans le sein de l'E-

glise. Je suis un de ses serviteurs : nul ne doit craindre de se confier en moi. Parlez avec candeur, d'où vous vient ce cor ? »

L'étranger le regarda fixement : « Un ministre de Dieu ne peut avoir l'intention de tromper ; vous m'avez sauvé la vie , et je serais ingrat de le nier. J'ai reçu ce cor d'un brave Écossais qui habite les montagnes de l'est, et qui l'a mis en mes mains pour convaincre le comte de Mar , que je venais de sa part. »

Le prieur se douta alors que c'était un envoyé de Wallace ; mais voulant le sonder , pour s'en assurer , avant de compromettre Murray , en l'appelant à la conférence , il lui dit : « Vous veniez , sans doute , demander au comte de Mar des secours militaires ? »

L'étranger répliqua : « Si vous êtes , mon révérend père , dans la confiance du comte , dites-moi le nom de baptême de celui qui m'envoie ; expliquez-moi ce qui est arrivé au comte , et comment j'ai été saisi par des ennemis , quand je croyais ne trouver que des amis ; et alors je vous parlerai sans réserve : jusqu'à , quoique je confiasse volontiers tout ce qui me concerne , à votre saint caractère , je ne puis cependant disposer du secret d'autrui. »

Le prieur , convaincu par cette réserve , qu'il parlait à un messager de Wallace , n'hésita pas à répondre : « Votre maître est un chevalier ; et il n'y en a pas eu de plus brave depuis

ce roi , qui portait le même nom , William-le-Lion. »

L'étranger mit un genou en terre , baisa la robe du prieur , et lui dit : « Mon père , je vois que je suis en effet avec un ami de mon maître persécuté. Permettez-moi donc de retourner promptement vers lui ; car puisque la situation du lord de Mar ne lui permet plus de nous envoyer du secours , tout est perdu , et le noble Wallace est sans espoir de s'échapper des gorges dans lesquelles il est enfermé. Souffrez donc que j'aie au moins mourir avec mon ami ! »

« Espérez une meilleure destinée. Je ne suis qu'un serviteur de Dieu , et ce n'est pas devant moi que vous devez fléchir le genou : tournez-vous vers cet autel , et adressez-vous à celui qui peut seul vous donner le secours dont vous avez besoin. »

Le saint homme , jugeant qu'il était temps d'appeler le jeune lord de Bothwell , alla le chercher dans la bibliothèque , où il était resté dans une attente impatiente. Murray , en le voyant paraître , s'écria : « L'avez-vous sauvé ? »

« J'ai sauvé quelqu'un , » répondit le prieur ; mais ce n'est pas Grimsby. Suivez-moi , vous aurez des nouvelles de Wallace. »

En voyant un chevalier revêtu de l'armure écossaise , l'envoyé de Wallace crut que ses

prières étaient exaucées, et que c'était le commandant des troupes destinées à aller secourir son brave chef. Murray lui dit qui il était, et apprit de lui que Wallace était assiégé; que les femmes, les enfans et les vieillards étaient au moment de mourir de faim, n'ayant pour toute ressource, que quelques fruits sauvages et les œufs d'oiseaux qu'ils trouvaient dans le creux des rochers. « Les tirer de cette situation, » dit-il, « est le premier objet de la sollicitude de Wallace; mais cela est impossible, avec le peu de forces à sa disposition, puisqu'il faut se faire jour à travers les Anglais qui sont en grand nombre. Néanmoins, il compte y réussir par un stratagème, s'il reçoit quelque renfort de lord Mar. »

« Les moyens de mon oncle, » dit Murray, « sont paralysés en ce moment; mais tous les miens seront mis en usage. N'avez-vous pas rencontré une compagnie de cinquante Ecos-sais que j'ai envoyés hier matin au secours de notre vaillant ami ? »

« Non, » répondit le jeune homme, « et je crains qu'ils n'aient été pris par les Anglais; car, ignorant à quel point Wallace était resserré par ceux-ci, j'ai pensé être pris moi-même, quand j'ai été le joindre. Je n'avais pas l'honneur d'être sous les ordres de sir William, quand il a frappé le premier coup en faveur de l'Écosse, dans la citadelle de Lanerck;

mais dès que j'appris l'horrible histoire de ses malheurs, et qu'il s'était retiré dans les rochers de Cartlane, je résolus de suivre sa fortune. Nous avions été camarades d'école dès notre enfance, et depuis nous avons toujours été amis. Il m'avait sauvé la vie dans une partie de nageurs ; et je fis vœu de la lui consacrer, puisque la sienne était menacée par toute une formidable nation. Dans ce dessein, il y a quelques jours, je me suis évadé de la maison de mon tuteur, et sous des habits de bergers, j'ai dirigé mes pas vers les rives de la Mouse. A mon grand étonnement, je les ai trouvées occupées par les Anglais ; mais j'ai continué ma route, et à travers les buissons et les passages les moins pratiqués, je suis arrivé au bas des précipices sur le sommet desquels Wallace est campé. Pendant que je veillais l'instant et reconnaissais les endroits les plus favorables pour monter, caché dans les broussailles, j'ai entendu la conversation de deux soldats anglais. J'ai appris qu'outre Heselrigge, deux cents Anglais étaient tombés sous les coups de la troupe de Wallace à Lanerk ; que la nouvelle en ayant été portée à sir Richard Arnulf, lieutenant-gouverneur à Ayr, il avait envoyé mille hommes investir les rochers de Cartlane, attendu qu'on était déjà informé, par les espions, que c'était là que Wallace s'était établi. J'ai su de plus,

que les ordres étaient de le prendre mort ou vif, et de ne faire aucun quartier à ses adhérens, hommes ou femmes.

« Telles sont les nouvelles que j'ai portées à mon ami, quand, au milieu de la nuit, grimpant le rocher, et appelant la sentinelle en langue écossaise, j'ai été admis dans ce lieu sacré. Wallace a reçu à bras ouverts son ami Ker, et m'a fait part de ses embarras et de ses espérances. Il m'a dit la famine dont sa petite garnison était menacée, et les fatigues dont elle était harassée, occupée sans cesse à prévenir les surprises et à repousser les Anglais, en faisant rouler des pierres sur eux lorsqu'ils tentaient de monter. Dans cette extrémité, il a observé un défilé qui est moins gardé parce que les Anglais le croient impraticable. C'est par là qu'il projette de faire sa retraite, s'il peut avoir quelques troupes fraîches pour la couvrir. Ayant tout récemment passé par les chemins les plus cachés, je me suis proposé pour aller chercher les secours de lord Mar, et leur servir de guide.

« Telle était, » continua Ker, « ma mission. Jugez de ma douleur quand j'ai trouvé en mon chemin les forces anglaises encore doublées ; quand, approchant de Bothwell, j'ai été saisi par des soldats de cette nation, et déclaré complice du comte de Mar, condamné, m'ont-ils dit, à avoir la tête tranchée. »

« Les choses n'en sont pas là, » dit Murray rougissant d'indignation. « Plus d'une tête de taureau (1) fera gémir les Southrons avant que celle de mon oncle tombe sous leur hache ! Aucun franc écossais ne périra , j'espère , sur l'échafaud : car tant que nous aurons un bras pour tenir l'épée , il n'y a qu'un insensé qui veuille quitter le champ de bataille à d'autre condition que la liberté , et qui ne préfère y mourir. Le sacrifice de notre vie est fait , le camp de Wallace , ou un cercueil , doivent être désormais notre demeure ! »

« Brave jeune homme , » dit le prieur ; « puisse l'innocence qui enflamme votre courage en être toujours l'âme ! Il n'y a d'invincibles que ceux qui sont aussi disposés à mourir qu'à vivre ; et nul ne peut être ferme dans ce principe que celui dont la vie exemplaire est la préparation pour l'autre monde. »

Murray s'inclina avec modestie ; et , se tournant vers Ker , il lui dit : « Puisque nous ne pouvons plus compter sur les cinquante hommes envoyés par ma cousine Hélène , je vais me rendre chez mon oncle , sir John Murray , à son domaine de Drumshargard. Ce domaine n'est pas considérable , et on ne peut y lever qu'un petit nombre de soldats ; mais j'espère

(1) Une tête de taureau , servie dans un repas , signifie que quelqu'un de la compagnie devait être immédiatement mis à mort.

qu'il pourra nous en fournir assez pour assurer la retraite de notre chef, et pour ce moment c'est tout ce qu'il nous faut. »

En conséquence, Murray, qui jugeait que la plus grande célérité était nécessaire, et qui craignait en outre que le lieutenant de Bothwell, informé de l'aventure de Ker, ne vînt au couvent le réclamer, se détermina à partir avec celui-ci dès qu'il ferait nuit, tous deux déguisés en paysans.

CHAPITRE XI.

PENDANT que tout cela se passait, Hélène qui, la veille au soir, avait été conduite par le prieur dans la cellule préparée pour elle, dormait profondément. A son réveil, elle était dans un doux calme, et absorbée dans le souvenir d'un songe agréable.

Elle avait vu un jeune chevalier, revêtu d'une brillante armure, entrer dans sa cellule, portant son père dans ses bras. Il avait déposé le comte à ses pieds ; mais, comme elle se baissait pour l'embrasser, le chevalier l'avait prise par la main et conduite à la fenêtre de l'appartement qui s'était agrandi et paraissait immense. Là, il lui avait souri, en lui disant : « Regardez, et voyez comme j'ai accompli mon vœu. » En effet, elle avait vu tout un peuple rassemblé et dans la joie, qui, à l'apparition du jeune guerrier, avait fait retentir les airs d'acclamations : ce bruit l'avait réveillé. Elle tressaillit, regarda autour d'elle, et se trouva dans sa cellule ; mais le ravissement d'avoir vu son père faisait palpiter son cœur, et il lui semblait encore sentir sa main dans celle du

guerrier. « Anges du sommeil , » s'écria-t-elle ,
« je vous remercie de cette vision !

Le prieur de Saint-Fillan aurait pu lire dans son cœur ses propres sentimens. Hélène Mar , la plus douce des créatures , était une preuve qu'une âme ardente et pieuse contient les principes du véritable héroïsme. Ses espérances font disparaître les impossibilités : les obstacles , les dangers , rien ne l'arrête pour courir à son but. Au milieu d'une armée , elle se sent toute la force d'un conquérant. Cette armée lui manque-t-elle ? des yeux de la foi elle voit des légions d'anges la remplacer. Lady Hélène savait que la cause qui avait fait tirer l'épée de Wallace , était juste ; elle savait que la vertu avait dicté la résolution de son père de le seconder ; et là , où est la justice , les ailes du Seigneur sont déployées , et servent de bouclier.

Ce songe lui parut prophétique : « Oui , » dit-elle , « quand je verrais des millions de soldats d'Édouard environner mon père et ses amis , je ne désespérerais pas. La vie , ô noble Wallace ! ne t'a pas été donnée pour un moment ; ton aurore s'est levée ; le jour paraît , qui développera ta grandeur , et fera voir en toi la gloire de l'Écosse. »

Plongée dans ces pensées , elle n'entendit pas ouvrir la porte de sa cellule , et ne s'aperçut de l'entrée du prieur que quand il fut près

d'elle. Il l'informa du départ du soldat anglais, de l'aventure qui les avait alarmés pour lui, et qui avait mis sous leur protection un inconnu des rochers de Cartlane. A ce nom, Hélène rougit ; elle se figura le guerrier de son rêve prêt à paraître devant elle, et s'attendit à entendre le récit miraculeux de la délivrance de son père.

Le prieur, ignorant ce qui se passait dans son âme, lui raconta, avec calme, tout ce que Ker lui avait appris de la position de Wallace, et de l'extrémité à laquelle il était réduit. Il ajouta un exposé de ce que méditait son cousin pour le secourir. Le teint animé d'Hélène perdit peu-à-peu son éclat, et fit place à la pâleur. Des soupirs furent sa réponse aux observations du prieur sur les difficultés de l'entreprise. Mais quand celui-ci, entraîné par sa pitié pour les braves gens qui avaient embrassé cette cause, dit, sans réflexion, qu'il craignait que Wallace ne fût, avec eux, victime de son zèle patriotique, Hélène sourit et parut inspirée. « Mon père ! » s'écria-t-elle, « ne m'as-tu pas enseigné que si Dieu arme le patriote, c'est aussi lui qui le couvre de son bouclier ? »

« Cela est vrai, » répondit-il ; « et si vous le croyez fermement, pourquoi ces soupirs que vous poussiez tout-à-l'heure ? »

« La nature succombe par momens, » répondit-elle, « mais les espérances du chrétien

la relèvent avant qu'elle soit tout-à-fait abattue. Pardonnez-moi donc de pleurer quelquefois ; ce sont le plus souvent des larmes de confiance et de consolation. »

« Fille du ciel, » répliqua le bon prier, « vous enseignerez la dévotion à la vieillesse, et vous inspireriez les grâces de la religion à la jeunesse. Soyez toujours la même, et vous pourriez voir avec calme la chute des mondes. »

Hélène, après une humble réponse à cet élan du cœur de ce saint homme, désira voir son cousin avant son départ pour l'expédition qu'il projetait. Le prier alla le chercher. Leur conversation dura long-temps, et leurs adieux furent tendres. « Quand je vous reverrai, mon brave cousin, dites-moi que mon père est libre, et que son libérateur est hors de danger. Votre propre vie, mon cher Murray, me sera toujours bien précieuse. »

Murray s'étant retiré, Hélène demeura seule.

Le jeune guerrier et Ker, ayant caché leur armure sous des habits de paysans, et reçus les bénédictions d'Halbert pour son maître, se mirent en route à la nuit, et traversèrent les bois qui séparaient Bothwell de Drumshargard.

Sir John Murray était couché quand son neveu arriva ; mais le portier, à la voix bien connue de lord Andrew Murray, ouvrit ; et celui-ci, laissant Ker dans la salle à manger, passa à l'appartement de son oncle.

Le vieux chevalier reçut à bras ouverts son neveu. D'après le rapport des fugitifs de Bothwell, il craignait qu'il ne fût aussi prisonnier.

Murray expliqua sa mission. Elle était d'obtenir de sir John une troupe de choix, pour secourir celui qui avait sauvé la vie au comte, et l'aider ensuite à tirer lord Mar et la comtesse du château de Dumbarton, si Édouard ne les faisait pas mettre en liberté.

Sir John écouta son neveu avec une inquiétude marquée et croissante. Quand il apprit qu'Hélène restait au couvent, il l'approuva fort. — « C'est très-bien, » dit-il ; « la mettre sous la protection d'un particulier, c'eût été accroître les calamités ; elle aurait été découverte, et son protecteur se serait trouvé lui-même en danger. L'église peut seule, sans s'exposer, donner asile à la fille d'un prisonnier d'état. »

« Je me félicite donc de plus en plus de l'avoir conduite au couvent, » dit Murray, « et elle y restera jusqu'à ce que vos généreux secours me permettent de délivrer son père. »

« Mon neveu, » dit Drumshargard (1), « lord Mar s'est conduit avec beaucoup d'imprudence et de précipitation ; qu'avait-il à faire de lever des troupes pour soutenir sir William Wallace ? et comment a-t-il osé, sans y être autorisé par mon frère, disposer de

(1) Il est d'usage en Ecosse de distinguer les chefs de même nom par celui de leur domaine.

ses vassaux pour une si dangereuse entreprise , et attirer ainsi la ruine sur le château de Bothwell ? »

Murray tressaillit à ces observations inattendues. Il savait que son oncle était timide , mais il ne le soupçonnait pas de pusillanimité et de bassesse ; cependant , en considération du respect qu'il devait au frère de son père , il se contint , et répondit avec douceur. Mais le vieillard ne put approuver qu'un grand seigneur hasardât sa fortune et ses amis , pour payer une dette de reconnaissance. Et quant au motif des sentimens patriotiques , il le traita avec dédain. — « Croyez-moi , mon cher Andrew , il n'y a que les voleurs à qui ces principes profitent , ou les gens sans ressource , et prêts à embrasser ce métier. »

— « Je ne vous comprends pas , monsieur. »

— « Vous ne me comprenez pas ? » reprit avec humeur le chevalier. « Qui est-ce qui souffre dans ces *efforts pour la liberté* , ainsi qu'il vous plaît de les appeler , si ce n'est les gens tels que lord Mar et votre père ? Séduits par des déclamations artificieuses , ils se jettent dans des conspirations contre le gouvernement existant ; ils sont découverts , ruinés , et finissent souvent par perdre la vie. Qui profite de la rébellion ? Des misérables sans fortune aucune , qui suivent ces beaux principes parce qu'ils n'ont qu'à gagner , et rien à perdre. Ils pillent

sous le masque du désintéressement ; et, ne hasardant au jeu que leur indigne vie, ils font des hommes les plus considérables du royaume leurs instrumens, et mettent tout le pays en feu pour se saisir de quelques brandons. »

La colère gagnait Murray pendant ce discours. — « Vous n'en venez point, monsieur, à ce dont il est question. Je ne suis pas ici pour débattre les inconvéniens d'une révolte ; j'y suis pour solliciter votre secours en faveur de deux des plus braves hommes de l'Écosse ; pour vous prier de m'aider à les arracher des mains du tyran qui vous a fait esclave. »

« Mon neveu ! » dit le chevalier se dressant sur son lit ; et le regardant fièrement, « si tout autre que quelqu'un de mon sang eût proféré ces mots, il mourrait à l'instant. »

« Quiconque, monsieur, » poursuivit Murray, « agit d'après vos principes, doit se reconnaître pour esclave ; et s'il se croit insulté par ce nom, c'est lui-même qui fait affront à sa conscience. Le mot n'est rien ; c'est le fait qui doit émouvoir votre cœur, et y réveiller l'indignation d'un Écossais et d'un Murray. Ne voyez-vous pas brûler autour de vous les villages ? raser les châteaux de vos chefs ? Les plaines de Dumbar n'ont-elles pas été inondées du sang de vos proches ? et ne voyez-vous pas en ce moment même, ceux-ci conduits, chargés de fers, dans les prisons du tyran ? Vos

plus vigoureux vassaux ne sont-ils pas enlevés de votre service , et envoyés à des guerres étrangères ? Et vous demandez encore où sont les injures ! et le nom d'esclave vous offense ! »

Murray, en achevant ceci, se leva de son siège, et parcourut la chambre en grande agitation, sans remarquer la confusion de son oncle, qui, frappé de conviction et de crainte ; reprit la parole : « Tout ce que vous dites n'est que trop vrai, Andrew ! Mais que suis-je, moi ou tout autre particulier, pour nous faire les champions désespérés de toute une nation ? Baliol nous remerciera-t-il de sacrifier notre vie au ressentiment de ses indignités ? Bruce lui-même, le légitime héritier de la couronne, nous abandonne à notre destinée, et s'est fait courtisan en Angleterre. Pour qui irai-je donc aventurer mes cheveux blancs, quitter le repos dont je jouis ici, pour courir après une liberté incertaine, et rencontrer une mort presque inévitable ? »

« Pour l'Écosse ! mon oncle, la liberté est son droit. Vous êtes un de ses enfans, et si vous ne prenez part à la grande entreprise de la délivrer des tigres qui dévorent ses entrailles, vous serez coupable de parricide. Ne pensez pas, monsieur, que vous sauviez et votre propriété et vos cheveux blancs en baisant vos fers. Vous êtes Écossais, et cela suffit pour armer l'ennemi contre votre fortune et votre

vie. Rappelez-vous le sort de lord Monteith. Au moment même où il était circonvenu par les parasites d'Édouard , et cajolé pour devenir Anglais ; alors qu'il recevait dans ses bras la fille de Cressingham , la vengeance d'Édouard l'atteignait par la main de cette femme ; il périt ! »

Murray vit son oncle ébranlé et tremblant.

« Mais je suis trop peu considérable , mon neveu. »

« Vous êtes le frère de lord Bothwell , » reprit Murray d'un air où se peignait toute la dignité de son père ; « ses grandes possessions en ont fait un traître aux yeux des représentants du tyran. Cressingham , en sa qualité de trésorier de la bande , a déjà envoyé son lieutenant se saisir de notre domaine patrimonial. Et ne vous faites pas illusion , en croyant que quelqu'un de ses officiers ne demandera pas , en récompense de ses services , les champs fertiles de Drumshargard. Non ! n' imaginez pas que le frère de lord Bothwell soit un homme trop peu considérable pour qu'on ne lui fasse pas l'honneur de confisquer ses biens. Croyez-moi , la modération des tyrans n'est pas celle de la clémence ; c'est celle de leur convenance. Ont-ils besoin de votre fortune , la prison et la hache sont prêtes pour la leur assurer. »

Sir John Murray , quoiqu'il fût un homme

timide et de peu de lumières, comprit fort bien ces raisonnemens de son neveu ; et ses craintes prenant une autre direction , il déclara sa résolution de se retirer , sans plus tarder , dans les montagnes. « Au point du jour , » dit-il , « je me mettrai en route , et j'irai joindre mon frère à Lochawe ; car je ne me crois pas en sûreté si près des garnisons de l'ennemi. »

Murray approuva son plan ; et après avoir arraché son consentement à ce qu'il enrolât trente de ses vassaux, il alla retrouver Ker, et s'occuper du choix de ces trente hommes. Il n'était ni nécessaire, ni flatteur pour son amour-propre , de faire part à celui-ci des argumens qu'il avait été obligé d'employer pour obtenir ce faible secours ; il se tut là-dessus , et dans moins d'une heure, il eut réuni trente hommes déterminés. Dès qu'ils furent équipés, il les conduisit dans la salle, pour recevoir les derniers ordres de leur seigneur.

En les voyant armés, et leurs dagues nues à la main, sir John pâlit. Murray, tenant la bannière de Mar, et ayant Ker à son côté, était à leur tête.

« Jeunes gens, » dit le vieux chevalier, en essayant de prendre un ton ferme, « vous devez, dans cette expédition, vous considérer comme appartenant à mon neveu : il est brave, et rempli d'honneur ; ainsi, je vous mets absolument sous ses ordres. Mais comme je le

fais d'après ses instances, je ne suis pas responsable des entreprises auxquelles il vous conduira.

« J'en prends toute la responsabilité sur moi, » dit Murray, rougissant de la pusillanimité de son oncle ; et il tira son épée, en secouant son armure de manière à faire reculer le vieux chevalier. « Vous nous permettez maintenant de partir, monsieur ? »

Sir John exprima son consentement. Il lui tardait de voir cette tête chaude hors de chez lui, et de réunir son or et ses domestiques, pour décamper dès la pointe du jour.

Il était encore nuit, quand Murray et sa troupe se mirent en route pour les défilés de Cartlane.

CHAPITRE XII.

DEUX jours s'écoulèrent tristement pour Hélène. Elle ne pouvait se flatter de recevoir des nouvelles de son cousin en si peu de temps. D'heureux songes ne visitaient plus sa solitude. Durant son sommeil, comme étant éveillée, elle se représentait toujours la cruelle situation du comte et de la comtesse. Son imagination les lui montrait dans les fers, dans un cachot; et souvent elle frémissait, croyant voir le poignard d'un assassin levé sur son père.

Dans la matinée du troisième jour, tandis qu'elle se reprochait à elle-même de manquer ainsi de confiance en la Providence, la femme qui la servait vint l'avertir qu'un des religieux la demandait, pour la conduire à la bibliothèque, où le prieur était avec deux envoyés de Dumbarton, porteurs d'une lettre de lady Mar. Elle n'hésita pas un moment, suivit le religieux, et trouva le prieur avec deux militaires. L'un était armé à l'anglaise, et avait la visière baissée; l'autre était également revêtu des armes d'un chevalier, mais dans le costume écossais. Ce dernier lui présenta un ca-

chet monté en or , qu'elle reconnut pour celui dont se servait sa belle-mère.

Le chevalier écossais allait lui adresser la parole , quand le prieur l'interrompit et, prenant Hélène par la main, la conduisit vers un siège. « Recueillez-vous un instant : » lui dit-il ; « durant cette vie passagère, chaque heure peut amener un de ces événemens qui nous apprennent à nous résigner à la volonté du souverain maître de toutes choses. »

Hélène le regarda, remplie d'effroi : « Vous avez à m'apprendre quelque funeste événement. » Elle n'avait plus la force de parler. Le prieur, ému de compassion, hésitait à continuer. L'Écossais lui répondit brusquement : « Ne vous alarmez pas, madame, vos parens sont entre les mains de gens qui ont de l'humanité. Je suis envoyé sous les ordres de ce chevalier anglais, pour vous conduire vers eux. »

« Ainsi mon père vit ? » s'écria-t-elle transportée de joie.

« Il vit encore, » reprit l'officier ; « mais ses blessures se sont rouvertes, et il est tellement épuisé par la fatigue du voyage, que lord Aymer de Valence a cédé aux instances de la comtesse, et nous venons vous chercher pour recevoir sa dernière bénédiction.

Hélène jeta un cri de douleur, et tomba sans sentiment dans les bras du prieur. Les

soins de celui-ci la rappelèrent à la vie et à la douleur. Elle demanda à se retirer un moment, et le religieux la reconduisit dans sa cellule.

Lady Hélène employa le temps qu'elle y passa à remplir ce devoir qui seul peut rendre le courage à l'affligé, quand tout ce qui l'environne ne lui présente que le désespoir ; et, se relevant avec cette force qui n'est connue que de l'homme religieux, elle prit sa mante et son voile, et fit dire au prieur que, prête à partir, elle désirait recevoir sa bénédiction. Il vint suivi d'Halbert. En voyant le vieux Barde, Hélène perdit un peu de la force qu'elle venait de recueillir. Elle lui présenta sa main, qu'il baisa respectueusement. « Adieu, » lui dit-il, « madame. Puissent les prières de cette sainte à laquelle votre piété a donné la sépulture, faire verser sur vous, dans cette extrémité, la consolation et la paix ! » Le bonhomme sanglotait, courbé sur sa main ; et les larmes d'Hélène arrosaient ses cheveux blancs. « Que le ciel vous exauce ! Halbert ! et ne cessez de prier pour moi, car je suis dans l'heure de l'épreuve. »

« Tout ce qui habite cette maison, » dit le prieur, » priera pour votre consolation et pour l'âme du comte. » Et voyant que ces paroles augmentaient sa douleur, il dit avec plus d'onction : « Ne regrettez point qu'il parte

avant vous : la mort n'est que l'entrée de la vie ; c'est la porte étroite par laquelle nous passons de ce monde de ténèbres dans celui de la lumière et du bonheur éternel. Ne pleurez donc pas , aimable enfant de l'Eglise , si votre père sur terre vous précède devant votre père céleste ; et plutôt dites avec la vierge Sainte-Eride : « *Combien de temps, seigneur, serai-je encore bannie de ta présence ?* »

Hélène le regarda avec un sourire angélique ; elle pressa le crucifix contre son cœur. Vous m'armez de courage , mon père ! Là , est en effet ma force ! »

« Et elle ne vous manquera jamais ! » s'écria-t-il.

Elle fléchit un genou devant lui ; il croisa ses mains sur sa tête , et leva les yeux au ciel ; sa poitrine se gonfla , ses lèvres remuèrent ; il demeura ainsi un moment , et dit : « Allez en paix , et que les anges gardiens de l'innocence vous accompagnent et vous protègent ! »

Hélène , conduite par le prieur , se rendit à la grande porte du monastère , elle y trouva les deux chevaliers et leur suite. L'écossais la prit par la main , et la plaça sur un cheval richement harnaché ; il sauta sur un autre ; et l'officier anglais qui était déjà en selle , s'approcha ; elle baissa son voile , et saluant tous les religieux réunis dans le vestibule , elle partit au petit pas.

Ils traversèrent ainsi un bois qui s'étendait devant le monastère, et couvrait le château de Bothwell jusqu'à la rive de la Clyde.

Quand ils furent sur l'autre rive : « Le temps s'écoule, » dit l'Écossais à son compagnon, « il nous faut presser le pas » L'Anglais donna de l'éperon, et ils suivirent, au grand trot les bords ombragés de l'Aven. Le chemin semblait s'allonger devant eux : Hélène cherchait en vain à l'horizon les tours de Dumbarton ; cet horizon n'était borné que par des rochers, des bois et des précipices.

Un doux zéphir soufflait dans la vallée, et soutenait les forces d'Hélène fatiguée. Elle écarta son voile pour jouir de cette fraîcheur, et vit les chevaliers tourner la tête de leurs chevaux vers un des plus obscurs défilés. Hélène tressaillit en considérant sa profondeur et l'épaisseur de ses ombres. « C'est notre plus court, » dit l'Écossais. Hélène, sans répliquer, le suivit, car on ne pouvait passer qu'un à un dans l'étroit sentier cotoyant le torrent qui coulait au bas de cette gorge. L'Anglais, dont elle n'avait pas encore entendu la voix, et le reste de la troupe, suivirent aussi derrière elle. C'était avec peine que les chevaux se frayaient passage à travers les épais buissons qui embarrassaient ce sentier. Après une heure de marche, ils arrivèrent enfin dans un endroit plus spacieux, et où des gorges moins resser-

rées aboutissaient. L'écossais en suivit une sur la droite , et donna de son cor si brusquement et si fort , que le cheval d'Hélène effrayé , pensa se jeter dans le torrent. Quelques - uns des gens démontés vinrent à son secours , et tirèrent le cheval par la bride , tandis que le chevalier anglais l'aidait à se dégager de la selle. Il la prit dans ses bras , et , à travers des ronces enlacées que l'Écossais écartait devant lui , il la porta dans une caverne , et la déposa aux pieds d'un homme armé , qui se tenait debout dans le centre.

Épouvantée d'une action aussi extraordinaire , elle se releva en jetant un grand cri ; mais elle se sentit bientôt presser dans les bras de l'étranger , et elle entendit une brutale exclamation de triomphe d'un de ses conducteurs , qui fut répétée par toute la troupe en dehors , avec de grands éclats de rire. « Dieu puissant ! protège-moi , » s'écria-t-elle , pénétrée d'horreur , et s'efforçant de s'échapper des bras qui la serraient. « Où suis-je ? pourquoi ne m'a-t-on pas conduite à mon père ? »

« Milord vous le dira , » répondit l'Écossais ; et il sortit avec l'Anglais. L'étranger , gardant le silence , la tenait toujours étroitement serrée : ses bras lui semblaient de fer. En vain elle se débattait , criait , appelait le ciel et la terre à son secours. Enfin , épuisée par ses vains efforts et par la terreur , les mains jointes , et

d'un ton suppliant, elle lui dit : « Si vous avez de l'honneur et de l'humanité, vous me laisserez aller; je suis une femme sans défense, qui implore votre pitié : ne me la refusez pas, au nom du ciel, et pour le salut de votre âme ! »

« A genoux devant moi, Sirène ! » dit le guerrier d'un ton féroce, en la jetant dans cette posture sur le plancher de roc. Cette voix frappa son oreille d'une manière terrible; mais elle obéit, et lui dit : « Mettez-moi en liberté pour mon père mourant. »

« Jamais, tant que je ne serai pas vengé ! »

A cette redoutable déclaration, elle frémit, mais elle ajouta : « Sûrement c'est une erreur, on me prend pour quelqu'autre; je n'ai offensé personne, et je ne mérite pas un si cruel outrage.

Le guerrier, avec un rire ironique, leva sa visière, et serrant fortement ses mains, il lui dit : « Regarde-moi, Hélène, c'est à présent mon tour. »

A la vue de l'odieuse figure de Soulis, elle comprit tout son danger; et avec une force surnaturelle, dégageant ses mains, elle se jeta à travers les ronces, hors de la caverne. Ses deux premiers ennemis étaient à la porte; ils l'arrêtèrent et la rapportèrent à leur maître; mais ce fut un corps insensible qu'ils mirent cette fois à ses pieds. Accablée d'horreur, d'être ainsi rendue au pouvoir d'un ravisseur,

elle perdit connaissance; mais cette suspension de ses maux fut courte; de l'eau jetée à son visage la ranima, et elle se trouva couchée sur la poitrine de son ennemi. Elle se débattit encore, et fit retentir la caverne de ses cris. « Paix ! » criait le monstre; « vous ne pouvez m'échapper, vous êtes à moi, par une force qui vous soumettra, quand et où je voudrai. Combien de fois ai-je, à genoux, imploré votre pitié, sans pouvoir l'obtenir ? Deux fois vous avez refusé d'être ma femme ! Deux fois vous avez osé mépriser mon amour et braver ma puissance ! à présent vous connaîtrez ma haine et ma vengeance ! »

« Tuez-moi ! » dit Hélène au désespoir, « tuez-moi, et je vous bénirai ! »

— « Ce serait une faible vengeance. Il faut que vous soyez humiliée, orgueilleuse beauté; il faut que vous appreniez à me flatter, pour obtenir un sourire; et qu'en esclave soumise, vous sollicitiez ces embrassemens, que vous avez refusé de recevoir comme épouse. Je vous ferai sentir le tigre dans mon amour. Et alors, deshonorée, méprisée, lady Hélène mourra si cela lui convient. » En lui parlant ainsi, il la serrait contre sa poitrine; et ses yeux ardents exprimaient à-la-fois la luxure et la vengeance. Souillée de l'approche de sa bouche, Hélène jeta un cri; et sa main ayant rencontré la poignée de la dague de Soulis, elle la saisit, et

dans l'instant, avec la force de l'innocence outragée, sans considérer si elle donnait ou non la mort, ne songeant qu'à se délivrer, elle l'en frappa dans le flanc. D'un mouvement aussi prompt, il lui saisit le poignet. « Abominable traîtresse ! ceci te vaudra un surcroît de châtimement. » Et il la jeta contre terre ; où elle demeura étourdie du coup, et privée de sentiment.

L'arme n'avait pas pénétré ; mais la vue de son sang répandu par une femme, alluma tellement la rage de Soulis, que si l'état d'insensibilité où était Hélène ne l'avait préservée, il aurait peut-être frappé un coup qui, en lui ôtant la vie, l'aurait mise à l'abri de ses outrages. Il appela Macgrégor. Les deux hommes entrèrent ; mais ils tressaillirent, quand ils le virent tenant sa dague, et devant lui Hélène, couverte de sang, et avec toutes les apparences de la mort.

Macgrégor, qui avait joué le rôle du chevalier écossais, fut le premier qui parla ; d'une voix tremblante, il demanda pourquoi il l'avait tuée.

Soulis fronça le sourcil. « Voyez, dit-il, cette blessure ; ce beau démon que vous regardez avec tant de compassion, a attenté à ma vie ; c'est ainsi qu'elle reçoit mes faveurs, que tant d'autres de son sexe orgueilleux recherchent en vain. »

« Milord , « dit l'autre homme , » je ne m'attendais pas à ce traitement pour la fille du comte de Mar. »

« Lâche Ecossais , « répondit Soulis , » quand vous avez conduit dans ce désert , et remis dans mes bras une femme , vous n'avez pas dû vous attendre que je la traitasse comme une vestale , et que je visse en vous autre chose que le servile ministre de mes plaisirs. Avisez-vous à l'avenir de juger mes actions , et je ferai connaître partout votre infamie. »

« Ce langage , lord Soulis ! ,... répliqua cet homme agité et balbutiant.... » mais vous m'avez mal compris , mon intention n'était pas de vous faire un reproche. »

« Tant mieux pour vous : » et , se détournant de lui avec dédain , il écouta Macgrégor , qui penché sur Hélène , et lui tenant la main , observa que le pouls battait encore. « Imbécile , « dit Soulis , croyez-vous donc que je veuille perdre si promptement ce que j'ai eu tant de peine à acquérir ? Appelez votre femme , Macgrégor ; elle s'entend à faire revenir les filles de ces évanouissemens , et elle fera comprendre à celle-ci , qu'il sera très-prudent à elle de se soumettre à ma volonté. »

Macgrégor obéit ; et pendant que son camarade mettait une bande sur le front d'Hélène qui saignait , Soulis , lui-même , apporta des fers qu'il lui mit aux mains et aux pieds. « Hau

taine demoiselle. » dit-il, en la considérant d'un air triomphant, « ne vous flattez pas que les bras de Soulis seront vos seules chaînes : en voici qui vous tiendront à mes pieds; et j'aurai soin qu'il n'y ait plus sous votre main de poignard pour retarder ma vengeance. »

La femme de Macgrégor entra. « Marguerite, chargez-vous de cette dame; faites-la revenir de son évanouissement; et tandis que je fais préparer une litière pour la transporter, conseillez-lui de témoigner plus de reconnaissance à un amant aussi fidèle. »

Marguerite promit de se conformer à sa volonté, mais elle exprima sa surprise à la vue des fers. Soulis lui dit que son devoir était d'obéir, sans faire d'observations; et il sortit, la laissant seule avec Hélène. En reprenant ses sens, par les soins de Marguerite, Hélène ouvrit les yeux, et vit une personne de son sexe. Elle conçut de l'espérance; mais lorsqu'elle voulut étendre ses mains suppliantes, elle sentit qu'elles étaient attachées, et elle entendit le bruit de ses fers. « Pourquoi suis-je ainsi ? » demanda-t-elle; et se rappelant qu'elle avait frappé Soulis de sa dague, elle ajouta : « est-ce que lord Soulis est mort ? »

« Non, milady, mon mari m'a dit que la blessure était légère; mais avec ce doux visage comment avez-vous eu le cœur de vouloir tuer ce brave seigneur, qui est si amoureux de vous ? »

« Vous êtes donc à lui ? » s'écria la malheureuse Hélène, en se tordant les mains. « Oh ! comme je suis entourée ! quel sera mon malheureux sort ! Sainte Vierge, appelle-moi à toi ! »

« Que le ciel vous préserve de refuser d'être la dame favorite de notre brave maître ! il y en a beaucoup aux environs du château de l'ermitage, qui s'y traîneraient sur les genoux, pour obtenir le bonheur que vous rejetez. »

« Le bonheur ! » s'écria Hélène au désespoir. « Oh ! je ne puis le connaître, tant que je ne serai pas rendue à mon père, tant que je ne serai pas affranchie du pouvoir de Soulis. Rendez-moi la liberté ; aidez-moi à m'échapper, et la moitié de la fortune du comte de Mar sera votre récompense. »

« J'aimerais autant me jeter dans l'huile bouillante, » répondit cette femme. « Mon maître me ferait brûler sur-le-champ, et tuerait mon mari, s'il croyait que j'eusse seulement écouté une semblable proposition. Non, milady, vous ne reverrez jamais votre père ; car aucune de celles qui entrent dans l'ermitage de mon maître, ne désire plus d'en sortir. »

« L'ermitage ! » s'écria Hélène, se relevant avec effroi ; mais dans son mouvement, les chaînes embarrassèrent ses pieds, et elle tomba sur Marguerite. « Dieu de miséricorde ! »

s'écria-t-elle, fondant en larmes, « prends pitié de moi, ne permets pas que j'entre dans ces exécrables murs. »

« Ils sont assez effrayans sans doute, » reprit cette femme; « mais non pas pour vous. Mon maître m'a dit, lorsqu'il m'a amenée ici, pour vous servir, que vous commanderiez à l'ermitage comme si vous étiez sa femme légitime, et que pour vous, il renverrait toutes les autres jeunes demoiselles. Oh ! pour celles-là, qui ont perdu l'amour de leur maître, il leur est permis de maudire les murs qui ont été témoins de leur chute. Mais vous, charmante dame, vous y serez reine : mon maître n'aura de volontés que les vôtres ; et vous aurez lieu de bénir le château de Soulis, bien loin de le maudire. »

« Lui, et tout ce qui porte son nom, est horrible à mes yeux, » répondit Hélène ; « je déteste son amour, et redoute sa haine. Bonne femme ! ayez pitié de moi ; si vous avez une fille dont l'honneur vous soit cher, voyez-là en moi, et laissez-vous toucher de compassion. Ma vie est en vos mains ; car je jure devant le trône où est assise la toute pureté, que Soulis me verra morte avant de me voir déshonorée ! »

« Pauvre jeune dame ! » dit Marguerite, la regardant avec commisération, « j'aurais pitié de vous si j'osais ; mais, je vous le répète, ma

vie, celle de mon mari et de mes enfans qui sont à présent à l'ermitage, seraient sacrifiées à la rage de lord Soulis. Il faut vous résigner à sa volonté.» Hélène croisa les mains sur sa poitrine, dans un muet désespoir ; Marguerite continua : « et quant à vos lamentations pour rejoindre votre père, s'il n'est pas votre ami plus que ne l'est votre mère, vous auriez grand tort de vous tourmenter pour lui. »

Hélène la regarda avec effroi. « Ma mère ! que dites-vous d'elle ? Parlez : c'est son cachet qui m'a trahie et livrée à ces horreurs. Elle ne peut avoir consenti.... Non ! quelque scélérat.... parlez : qu'avez-vous à me dire de ma mère ? »

Marguerite, sans prendre garde à l'agitation d'Hélène, répondit froidement qu'elle avait appris de son mari, qui était le domestique de confiance de lord Soulis, que c'était à lady Mar que celui-ci avait l'obligation de savoir qu'Hélène était à Bothwell. La comtesse avait écrit à son cousin, lord Buchan, zélé partisan des Anglais, qui était allé passer quelques jours avec lord de Valence à Dumbarton. Dans sa lettre, elle engageait lord Buchan à imaginer quelque moyen de surprendre le château de Bothwell, le lendemain, sans que lord Mar pût se douter qu'elle fût dans le secret : mal conseillé dans ce moment, il la

blâmerait d'une chose qu'elle n'entreprenait que parce qu'elle y était forcée par sa sollicitude pour son mari et lady Hélène, et par le sentiment de son devoir envers le roi Édouard, protecteur de ses plus proches parens. La comtesse racontait comment lord Mar s'était laissé persuader de faire des levées d'hommes, pour envoyer des secours au malheureux proscrit, sir William Wallace, qui, avec sa petite troupe, était retiré dans les cavernes de Cartlane.

Quand cette lettre arriva, lord Soulis était à table avec les deux autres; et Buchan l'ayant communiquée à de Valence, qui avait la confiance du roi Édouard, ils délibérèrent ensemble sur le parti qu'il y avait à prendre. Lady Mar pria son cousin de ne pas se montrer lui-même dans cette affaire, pour la mettre à l'abri de tout soupçon de la part de son mari. Elle assurait que celui-ci n'armait ses vassaux par aucun sentiment déloyal envers le roi d'Angleterre, mais uniquement à l'instigation de Wallace, auquel il se croyait lié par la reconnaissance. Elle traitait cette idée de romanesque, et l'avis venant d'elle, elle espérait que lord Mar n'en éprouverait aucunes conséquences fâcheuses, puisqu'elle ne le donnait que pour les prévenir. Pour conduire l'affaire avec tout le secret possible, elle proposait que lord Soulis, qu'elle savait être

à Dumbarton, prit le commandement de deux ou trois mille hommes, marchât sur Bothwell, le lendemain matin, et se saisît des trois cents Écossais qui étaient prêts à partir pour les montagnes. Elle ajoutait que sa fille était au château, et qu'elle espérait que cela engagerait lord Soulis à prendre les plus grandes précautions pour la sûreté de lord Mar, et à s'assurer ainsi de la main de la personne qui était en possession de son cœur.

Les plus importantes recommandations de lady Mar demeurèrent sans effet, parce que lord de Valence fut, ainsi que Soulis, mis dans le secret. Ce seigneur anglais dit qu'il ne remplirait pas son devoir envers son souverain, s'il ne se mettait pas lui-même à la tête des troupes destinées à étouffer une si dangereuse conspiration; et Soulis, satisfait d'y aller à tout prix, se contenta de l'honneur d'être son second.

Lord Buchan consentit aisément à l'arrestation du comte, parce que de Valence le flatta qu'Édouard le mettrait en possession des biens de lord Mar, qui seraient sûrement confisqués. Hélène gémit à cet endroit de la narration; mais, sans y faire attention, Marguerite continua à raconter qu'après la prise de Bothwell, la comtesse et Hélène avaient d'abord dû être conduites à un château situé près de Glasgow, et appartenant à Soulis;

mais qu'Hélène ayant disparu, ce vil Écossais conçut le soupçon que de Valence avait obtenu de la comtesse de la lui remettre. Il pensait qu'une femme qui avait pu livrer une fois sa fille, était bien capable de se laisser acheter une seconde fois et de répéter ce crime ; et, plein de cette idée , il accusa le seigneur anglais de trahison. Celui-ci repoussa l'accusation avec véhémence ; et après une vive altercation , Soulis partit avec quelques gens de sa suite , disant que , dans son indignation , il allait se retirer à Dunglass ; mais en effet il alla rôder aux environs de Bothwell. De là , il vit le lieutenant de Cressingham prendre possession du château au nom du roi. Un déserteur de sa troupe tomba , quelque temps après , dans les mains des gens de lord Soulis , et réclama la protection de celui-ci , qui eut avec lui une longue conversation. Elle fut interrompue par l'arrivée d'un de ses espions ; il amenait avec lui une jeune paysanne des terres du couvent de Saint-Fillan , qu'il avait trouvé moyen de faire jaser. Elle assurait qu'une jeune dame , extrêmement belle , et qui ne pouvait être autre que lady Hélène , était cachée dans le monastère.

Lord Soulis , enchanté de cette découverte , causa long-temps avec le déserteur. Il se détermina à enlever Hélène , et à la conduire à l'ermitage , afin que l'éloignement de Téviot-

dale , où ce château était situé , rendit sa délivrance plus difficile. Son plan fut fait en conséquence: il envoya chercher à Dunglass la femme de Macgrégor , et une litière. « Pendant qu'on y allait , » continua Marguerite , « mon mari et l'étranger , équipés , l'un en chevalier écossais , l'autre en chevalier anglais , (car mon maître , qui fait souvent de ces tours , ne marche jamais sans un coffre plein de différens costumes) , se rendirent à Saint-Fillan , munis du cachet de lady Mar , qu'elle avait envoyé avec sa lettre au comte , son cousin. Ils espéraient que ce gage inspirerait au prieur et à vous une entière confiance. Vous savez le conte qu'ils vous ont fait ; et son succès prouve que mon maître n'est pas maladroit dans ses inventions. »

.....
CHAPITRE XIII.

HÉLÈNE écouta avec étonnement et une vive douleur cette histoire, malheureusement trop probable, de la tendresse mal-entendue, ou de la trahison de sa belle-mère ; elle se ressouvint des menaces qui lui étaient échappées dans leur dernière conversation ; et ne voyant aucune raison de douter de ce qui expliquait si bien des événemens jusques-là inconcevables, la surprise de Bothwell, la captivité de son père, la découverte de la retraite de Wallace, et ses propres infortunes, elle ne fit aucune réponse ; mais elle pria intérieurement le ciel de mettre un terme aux calamités dont la témérité de lady Mar était la source. 7

« Vous ne répondez pas, » dit Marguerite : « mais si vous doutez de ce récit, lord Soulis lui-même pourra vous assurer que je n'ai rien dit que de vrai. »

« Hélas ! » reprit Hélène, avec un profond soupir, « je ne vous crois que trop. Je vois la profondeur de l'abîme dans lequel je suis plongée. Et cependant, » s'écria-t-elle, se rappen-

lant qu'elle avait été trompée, « je ne serai pas tout-à-fait misérable, si mon père vit, et n'est pas à l'extrémité comme on me l'a dit. »

« Si cela peut vous consoler, » répondit Marguerite, « toute l'histoire de la maladie du comte n'est qu'une invention pour vous tirer promptement du couvent. »

« Je te remercie, bienfaisante Providence, de cette consolation ! » s'écria Hélène ; « elle redouble ma confiance en toi. »

Marguerite secoua la tête, et dit en elle-même : « Pauvre victime ! ta dévotion est vaine. » Mais elle n'eut pas le temps d'exprimer ce qu'elle pensait ; son mari et le déserteur entrèrent. Hélène, croyant que c'était Soulis, tressaillit. L'étranger s'avança pour la prendre dans ses bras. Elle se débattit, et dans ses mouvemens elle fit tomber sa visière. Elle aperçut une figure pâle et sinistre, avec une large cicatrice sur la mâchoire. Cette mine et la dureté de son regard la firent trembler, et elle se précipita sur Marguerite pour y chercher protection. Cet homme remit promptement sa visière, et, pour la première fois, elle entendit sa voix qui était rauque et impérieuse. Il lui ordonna de se préparer à accompagner lord Soulis qui partait pour le sud de l'Ecosse.

Hélène, regardant ses mains enchâînées, désespéra du succès de tout effort qu'elle fer-

rait pour s'échapper, et pensa qu'elle n'avait d'autre ressource que de gagner du temps. Elle consentit à ce qu'il prît sa main ; et soutenue de l'autre côté par Macgrégor, elle sortit de la caverne. Elle observa que celui-ci souriait et faisait un signe à sa femme. Sa frayeur redoubla. « Ah ! » dit-elle, « voici encore quelque piège ! à quelle nouvelle trahison suis-je destinée ? Laissez-moi ; » et faible, elle s'appuya sur le bras de l'étranger.

Le tonnerre grondait sur sa tête, et les éclairs brillaient sur le sommet des montagnes. Elle leva les yeux, et s'écria avec l'accent du désespoir : « Ah ! si la foudre pouvait me frapper ! » Dans ce moment, Soulis, monté sur son coursier, s'approcha et ordonna qu'on la placât dans la litière : incapable d'opposer de la résistance à tant d'ennemis qui l'entouraient, elle les laissa exécuter tranquillement les ordres de leur maître, et tira les rideaux sur elle. Marguerite monta en croupe derrière son mari ; et Soulis donnant le signal, ils se mirent en marche d'un pas rapide. Dans peu d'heures ils sortirent des vallées ombragées de la Clyde, et entrèrent sur le sol dépouillé de Leadhill-Moor. De sombres nuages couvraient tout le pays.

Le tonnerre se faisait entendre dans l'éloignement, et les éclairs étaient si forts, que les porteurs souvent déposaient leur fardeau et

se couvraient les yeux de leurs mains pour recouvrir la vue. Un vent pénétrant traversait les minces rideaux de la litière, et les écartant quelquefois, découvrait à Hélène l'aspect de la contrée qui était horrible. « Tout ce qui m'environne, » se disait Hélène, « ne présente comme moi-même que désolation. » Mais ni le froid, ni la pluie qui inondait la litière, ne lui faisaient éprouver aucune sensation. Ce n'est que lorsque l'esprit est libre que le corps est délicat. Elle était trop pénétrée de l'horreur de sa situation actuelle et de son avenir, pour s'apercevoir de ces inconvénients de la saison.

La cavalcade montait avec peine une croupe escarpée; et la tempête était si furieuse, que les porteurs s'arrêtèrent, et dirent à leur maître qu'il était impossible de continuer avec sûreté dans la nuit qui s'approchait. « Regardez, » disaient-ils, « ces rochers à pic, et qu'on ne distingue pas même à travers les brouillards; et jugez si, malgré les bourrasques, nous pouvons nous hasarder avec cette litière dans un sentier si roide et si glissant. »

S'arrêter dans cet endroit paraissait à Soulis aussi périlleux que d'avancer. « Nous ne gagnerons rien, » dit-il, « en essayant de retourner en arrière; nous sommes environnés de précipices, et rester ici est tout aussi dan-

gereux ; nous serions bientôt entraînés par les torrens qui grossissent. »

Hélène voyait avec calme la chute de ces cascades qui couvraient d'écume l'impériale de sa litière ; elle souriait à la mort dont elle était menacée ; et loin d'être intimidée par son aspect , elle regardait avec résignation , avec complaisance même , le lac qui s'enflait au-dessous d'elle , et dans le sein duquel , bientôt , elle espérait s'endormir.

Les porteurs , sur cette remontrance de leur maître , se remirent en route , et après avoir long-temps lutté contre la tempête , ils arrivèrent au sommet ouest de la montagne. Ils commençaient à descendre du côté opposé , quand la nuit les enveloppa de ses ombres. Jetant les yeux sur le chaos qui s'offrait devant eux , ils déclarèrent que , pour cette fois , il leur était impossible d'aller plus loin , et qu'ils ne feraient pas un pas de plus jusqu'au moment où les premiers rayons du jour viendraient les éclairer.

Soulis vit qu'il était inutile d'insister. Il ordonna à toute sa troupe de faire halte , et de se mettre à l'abri sous un énorme rocher dont le sommet s'avancait au - dessus de l'étroit sentier qui servait de chemin. Le rugissement des eaux , dans le gouffre au dessous d'eux , faisait reconnaître ce gouffre pour le récep-

tacle de ces épouvantables cataractes, qui tombent sans interruption des montagnes de Peutland.

Soulis mit pied à terre. Les porteurs posèrent la litière, et s'éloignèrent quand il s'en approcha. Il ouvrit un des rideaux, et se jetant sur la couche d'Hélène, il la prit rudement dans ses bras. « Mignone, » lui dit-il, « vous allez me servir d'oreiller jusqu'au jour; » et ses lèvres brutales se colèrent sur sa joue. Avec une force extraordinaire, et dont elle-même fut étonnée, elle le repoussa : et de ses mains enchaînées le tenant éloigné, elle jeta des cris perçans.

« Use tes forces à crier ! » lui dit Soulis, la prenant dans ses bras ; « tu es à présent si sûrement à moi, que le ciel même ne saurait te sauver. »

« La mort ! la mort ! » dit alors d'une voix affaiblie Hélène désespérée ; et faisant un dernier effort pour s'arracher des bras de ce monstre, qui triomphait de son agonie, elle dégagea sa main droite, saisit un petit couteau d'or que lui avait donné son père, et qu'elle avait caché dans son corset comme une dernière ressource ; elle allait le plonger dans son sein, quand elle fut couverte du sang de Soulis. Un coup porté par un bras invisible, avait atteint l'épaule de son ravisseur ; et quoique ce coup ne fût pas mortel, la blessure

était profonde. Soulis se remit sur pied, et un terrible combat à l'épée se livra à côté d'Hélène étendue dans sa litière.

Deux des gens qui vinrent au secours de Soulis tombèrent morts sur elle; et le chef lui-même, couvert de blessures, blasphémant et ne respirant que vengeance, fut emporté par les autres, « Où me portez-vous ? » criait-il, « laissez - moi me venger, je veux me jeter sur ce démon nocturne, qui m'a enlevé ma victime. Laissez-moi, ou je vous ferai mourir dans des tourmens plus cruels que ceux de l'enfer ! » Il extravaguait; mais en dépit de ses menaces, ses gens épouvantés, et qui croyaient avoir une légion de démons à leur troussé, le portèrent dans un coin du rocher et l'étendirent à terre, affaibli par la perte de son sang et presque sans connaissance. Deux des plus hardis d'entre eux retournèrent avec précaution, pour voir ce qu'était devenue Hélène: bien persuadés que s'ils pouvaient la remettre en sa possession, leur maître les comblerait de faveurs; mais également convaincus que, si elle était perdue, toute la troupe serait cruellement châtiée.

Macgrégor et le déserteur furent les premiers qui arrivèrent à l'endroit où Hélène avait été laissée, et ils virent avec effroi que la litière y était, mais qu'elle avait disparu. Ils revinrent, incertains si le bras mystérieux qui avait

frappé leur maître l'avait enlevée, ou si elle s'était précipitée dans le gouffre; mais ils se décidèrent à faire ce dernier rapport à Soulis, sachant bien qu'il apprendrait avec moins de peine que l'objet de sa passion avait péri, qu'il n'en éprouverait de le savoir échappé de ses mains.

Consternés, ils retournèrent vers leur redoutable maître, et il apprit que cette belle créature, qu'il croyait immuablement à lui, qu'il regardait comme sa propriété, son esclave, était, et pour toujours, perdue pour lui. Il entra en frénésie : il frappait la terre comme une bête féroce; sa bouche était écumante, et il repoussa violemment Marguerite qui venait panser ses blessures. « Rebut de ton sexe ! » lui cria-t-il, « qu'as-tu fait de celle que je t'ai confiée ? »

« Milord, » répondit-elle tout effrayée « vous le savez mieux que moi. Vous avez épouvanté cette jeune créature; vous êtes entré de force dans sa litière; pouvez-vous être étonné ? »

— « Que je t'envoie de force en enfer, exécrable sorcière, qui ne s'entend pas mieux à préparer une esclave pour la réception de son maître ! » A ces mots, il la frappa encore mais cette fois, ce fut de sa main armée de son gantelet, et les yeux de l'infortunée Marguerite ne se rouvrirent plus. Le coup porta

sur la tempe; la victime tomba sans mouvement aux pieds de Soulis.

« Ma femme ! » s'écria Macgrégor, en la prenant dans ses bras tremblans. « Ah ! milord, comment ai-je mérité ceci ? vous l'avez tuée ! »

« Et quand cela serait, » répondit Soulis froidement et avec dédain, en la poussant du pied, « elle était vieille et laide : et si vous pouviez me ramener Hélène, dont je faisais plus de cas que de cinquante mille femmes, vous auriez le choix à l'ermitage pour remplacer cette vieille bavarde. »

Macgrégor ne répondit pas, mais il reconnut dans son cœur, que *celui qui sème le vent recueille la tempête* ; que c'était ainsi que les scélérats récompensaient les instrumens de leur scélératesse, et il fut obligé de se dire : « Je l'ai mérité de Dieu, mais non pas de toi ! » Sanglottant sur le corps de sa femme également criminelle ; et aidé de ses camarades, il l'enleva, et sortit de l'odieuse présence de son maître.

CHAPITRE XIV.

CEPENDANT, lady Hélène, qui avait à peine conservé le sentiment au milieu des agitations de la crainte et de l'espérance, dès que Soulis eut disparu, se dégagea des corps morts qui l'oppressaient, et dans son empressement à s'éloigner, enchaînée comme elle l'était, elle serait sûrement tombée dans le précipice, si le même bras qui avait frappé son ravisseur ne l'avait saisie au moment où elle s'élançait de sa couche. « Ne craignez rien, » lui dit une voix douce, « vous êtes sous la protection d'un chevalier écossais. »

Il y avait dans le son de ces paroles quelque chose de si rassurant, qu'il lui sembla qu'elle était dans les bras d'un frère; et laissant tomber sa tête sur son sein, elle répandit des pleurs de reconnaissance qui la soulagèrent et prévirent un évanouissement. Son libérateur, jugeant qu'il n'y avait point de temps à perdre, et que les ennemis, se ralliant reviendraient bientôt sur lui, l'enleva; et avec l'agilité d'un chevreuil, sautant de rocher en rocher, passant à travers deux nappes d'eau, et d'un pied sûr et léger, parcourant un pont

fait d'un seul arbre jeté d'un bord à l'autre du précipice , il se trouva du côté opposé , et ordonna à un de ses gens qui se présenta, d'étendre son plaid sur le rocher. Là, il déposa la tremblante Hélène , en la conjurant de nouveau de prendre confiance en lui. Il appela successivement ses gens par leur nom , et dans un moment ils furent réunis en grand nombre autour de lui. Leurs épées , qui brillaient à la clarté de quelques étoiles dégagées des nuages , auraient renouvelé les alarmes d'Hélène , si cette voix douce et gracieuse ne les avait dissipées.

Il ordonna à ses gens de prendre leurs haches , et de couper l'arbre qui servait de pont. Cette précaution lui parut nécessaire , pour prévenir quelque nouvelle attaque s'il était poursuivi.

Ses gens obéirent ; et peu après, Hélène , qui respirait à peine , entendit le bruit qu'occasionna la chute de l'arbre dans le torrent au fond du précipice. Cette opération faite , le guerrier revint auprès d'elle. La pluie continuait avec force : il s'occupa de la mettre à l'abri des inclémences de cette affreuse nuit. « Il y a , » lui dit-il , « dans le nord de la montagne , une cellule d'ermite ; je vous y conduirai demain matin. C'est le plus sûr asile ; mais en attendant , permettez-moi de vous trouver quelque refuge. »

« J'irai partout avec l'honneur pour guide. »
lui répondit Hélène d'un ton timide.

« Vous êtes aussi en sûreté avec moi , madame , que vous le seriez dans les bras d'une vierge. Il n'y a plus pour moi dans votre sexe que des sœurs. Tout mon bonheur est de leur offrir la protection d'un frère. Qui que vous soyez , fiez-vous à moi , et vous ne serez point trompée. »

A ces mots, Hélène lui présenta la main , et essaya de se lever ; mais dès la première tentative , ses fers lui blessèrent les pieds , et elle retomba. Son libérateur sentit ceux qu'elle avait aux mains , se rappela le cliquetis qu'il avait entendu , avec surprise , pendant qu'il la portait , et lui dit : « Qui a pu avoir tant d'inhumanité ? »

« Le misérable des mains duquel vous m'avez délivrée : c'est ainsi qu'il me retenait dans une captivité pire que la mort. »

Pendant cette réponse , il rompait les fers et les jetait dans le précipice. Le bruit qu'ils firent en y tombant , fut pour Hélène un nouveau gage de la pureté des intentions de son libérateur ; et le cœur plein de reconnaissance , elle s'abandonna à sa conduite , en lui disant : « Ah ! si vous avez une femme ou une sœur qui se trouve quelque jour en semblable péril (car qui est en sûreté dans ces temps malheu-

reux ?), puisse le ciel vous récompenser, en lui envoyant un si noble libérateur ! »

L'étranger poussa un profond soupir : « Non, madame, » lui dit-il, « je n'ai point de femme, ni de sœur : mais cependant ma famille est très-nombreuse, et je vous remercie de cette prière. » Un second soupir lui échappa ; et il la conduisit en silence, par une pente tortueuse, jusqu'à un petit vallon où il y avait une cabane.

« C'était ici, il y a trois jours, » dit le chevalier, en y introduisant Hélène, « la demeure d'un bon vieux berger qui gardait ses troupeaux sur ces montagnes ; mais des maraudeurs anglais lui ont enlevé sa fille, et ont pillé sa petite demeure, après l'en avoir chassé. Dans la nuit même, il a péri de froid et de douleur. Son fils, brave jeune homme que les ravisseurs de sa sœur avaient laissé pour mort, je l'ai trouvé aujourd'hui dans ces déserts, couvert de blessures, et réduit au désespoir. Quand j'ai entendu vos cris, madame, de l'autre côté du précipice, j'ai imaginé qu'ils parlaient de la sœur de ce pauvre garçon, et que j'aurais la satisfaction de les rendre l'un à l'autre. »

Hélène frémit en écoutant cette histoire qui ressemblait si fort à la sienne, et quand il eut cessé de parler, elle s'écria : « Malheureuse fille, qui n'a pas trouvé un si généreux protecteur ! et moi, comment exprimerai-je

ma reconnaissance envers le ciel et envers vous ? » Elle parlait avec peine, tant elle était faible et tremblante, et ses ressouvenirs, se présentant en foule à son esprit, lui peignirent d'une manière si vive le sort qu'elle aurait éprouvé si ce brave étranger ne fût arrivé à son secours, que ses forces l'abandonnèrent tout-à-fait, et elle tomba sur un siège de gazon. Le chef lui tenait encore la main : elle était glacée. Il ne répondit point à ce que, dans son agitation, elle venait de lui dire, mais, alarmé de son état, il appela ses gens, et leur ordonna de se procurer de quoi allumer du feu. La nuit était si obscure, qu'ils désespéraient d'y réussir. Pendant qu'ils cherchaient, dans les fentes du rocher, des feuilles et quelques brins de bois sec, Hélène, totalement épuisée, était appuyée sans mouvement contre les dures parois de la cabane. Le chevalier, jugeant à la brièveté de sa respiration, qu'elle s'évanouissait tout-à-fait, la prit dans ses bras, et la posant sur sa poitrine, il lui frotta les mains et le front. Ses efforts furent vains : on ne sentait plus ni respiration ni pouls. Alarmé de ces signes de mort, il appela ses gens.

« Blair, » dit-il au premier qui entra, « n'auriez-vous donc pas entre vous tous quelque cordial ? »

Blair lui répondit en lui présentant un flacon. Le chevalier versa quelques gouttes de

la liqueur qu'il contenait, dans la bouche d'Hélène, et en répandit davantage sur son visage. « Pauvre dame ! » dit-il en soupirant, « elle va périr dans ce pays perdu, où l'on ne peut se procurer ni feu, ni nourriture. »

Dans ce moment, quelques-uns de ses gens revinrent avec des branches d'arbres sèches qu'ils avaient trouvées près de là : un bon feu fut allumé, et à mesure qu'il faisait sentir sa chaleur, notre chevalier voyait avec joie Hélène revenir doucement à la vie. Elle était couchée sur un amas de *plaid*s qu'il avait fait étendre à terre, et sa tête était penchée sur sa poitrine : quand elle ouvrait les yeux, la lumière donnait en plein sur son visage.

« Etes-vous enfin ranimée, madame ? » lui dit-il.

Sa délicatesse s'alarma de reposer ainsi sa tête : même sur le sein d'un libérateur ; malgré sa faiblesse, elle fit un effort pour se soulever, lui adressa quelques remerciemens, et demanda de l'eau : on lui en porta. Elle en but un peu, et levant les yeux, elle rencontra les regards compatissans du chevalier ; mais elle ne voyait encore qu'à travers un nuage, et elle discerna à peine ses traits. Languissante, elle laissa retomber sa tête sur le banc de gazon. Son visage était pâle, et ses cheveux noirs et mouillés faisaient encore ressortir cette pâleur, et la rendaient semblable à celle de la mort.

« O mort ! tu peux donc encore être aimable et gracieuse ? » dit en lui-même le chevalier , en poussant un soupir , ou plutôt un gémissement. Hélène tressaillit, et d'un air inquiet regarda autour d'elle. « Ne craignez rien, » lui dit-il : « J'observais avec chagrin votre pâleur : mais vous revivez, et vous ferez encore le bonheur de ceux qui vous sont chers. Permettez-moi de sécher vos cheveux : cette froide humidité pourrait vous être funeste. En parlant ainsi, il les prit et en exprima l'eau. Elle le laissa faire , et il continua , les essuyant avec son écharpe, pendant qu'elle s'assoupissait peu à peu, et tombait dans un profond sommeil. »

Le jour commençait à poindre, et pénétrait à travers le treillage brisé de la cabane, quand lady Hélène s'éveilla. Ses forces étaient revenues : elle ouvrit les yeux, et sachant à peine où elle était, et si tout ce que sa mémoire lui retraçait n'était pas la suite d'un rêve effrayant, elle tressaillit, et fixa ses regards sur le chevalier qui était assis près d'elle. Son air noble et doux, la beauté de ses traits, la beauté empreinte sur sa physionomie, la rassurèrent et la rappelèrent, comme par enchantement, à la réalité de ses souvenirs. Tout ce qu'elle avait souffert, tout ce qu'elle lui devait, se peignit à-la-fois à son esprit. Bientôt, agitée par la pensée inquiète de son avenir, elle fit un mouvement. Son libérateur tourna les yeux vers

elle; il vit qu'elle était éveillée, et quittant le feu qu'il avait soigneusement entretenu pendant qu'elle dormait, il s'approcha d'elle, et la félicita sur les apparences de son rétablissement. Elle lui dit qu'elle se trouvait en effet beaucoup mieux, et le remercia de ses soins. Il sortit aussitôt pour rassembler ses gens, et préparer le départ pour la cellule de l'ermite.

Quand il rentra, il trouva Hélène assise sur le banc, et tressant ses cheveux. A son approche, elle les rejeta sur ses épaules, et voulut se lever. Il l'arrêta, et s'assit lui-même sur une pierre, à ses pieds. « Nous sommes » lui dit-il, « obligés de rester ici encore quelques instans. J'ai ordonné à mes gens de faire un brancard avec des branches enlacées, pour vous porter sur leurs épaules; et comme ce ne sont pas de très-habiles ouvriers, ils y mettront un peu de temps. Il vous serait impossible de marcher; vos membres délicats ne supporteraient pas la fatigue de la route, dans les montagnes que nous avons à descendre pour arriver à la *vallée des Pierres*. Le saint homme qui l'habite vous recevra sous sa protection, jusqu'à ce qu'à l'aide des renseignemens que vous lui donnerez, il puisse informer votre famille ou vos amis, et vous remettre en leurs mains. »

A ces mots, qu'Hélène prit pour un reproche de ce qu'elle ne lui avait pas encore dit qui

elle était, elle rougit ; mais craignant de prononcer un nom proscrit par le gouvernement anglais, et qui avait déjà attiré tant de calamités sur tout ce qui y tenait , s'imaginant qu'en le révélant à son libérateur , elle allait l'envelopper lui-même dans ses calamités , elle se tut un moment , et lui dit : « Je vous dois une reconnaissance éternelle, brave chevalier, pour le service que vous m'avez rendu cette nuit ; mais je ne puis révéler mon nom , même à l'ermite. Ce nom mettrait en danger tout honnête Ecossais qui protégerait sciemment quelqu'un qui le porte ; ainsi , généreux étranger , il n'est personne à qui je doive le cacher plus soigneusement qu'à vous. » Elle détourna son visage , pour cacher une émotion dont elle n'était pas maîtresse.

Le chevalier la considéra attentivement , et soupira. La moitié de ses cheveux , non encore tressée , couvrait son sein , gonflé de sentimens qu'elle étouffait. Il sentit tomber sur sa main les larmes qui s'échappaient de ses yeux. Il détourna les siens , et lui dit : « Je ne vous interroge point , madame , pour savoir ce que vous jugez à propos de me cacher , mais je ne crains pas le danger quand il s'agit de secourir ceux qui ont besoin d'un défenseur. »

Elle le regarda en face , disant en elle-même : « Y a-t-il donc en Écosse deux hommes qui s'expriment ainsi ? » Les plumes de sa toque ombrageaient ses traits , mais ils lui pa-

rurent plus pâles que lorsqu'il était entré, et une expression extraordinaire de trouble en dérangeait l'harmonie. Les yeux baissés, il poursuivit :

« Je suis le serviteur de mes semblables : commandez, moi et le petit nombre de gens fidèles qui m'accompagnent, nous sommes à vos ordres. Si d'aussi faibles moyens suffisent, je vous réponds de leur obéissance. Si le scélérat, au pouvoir duquel j'ai eu le bonheur de vous soustraire, peut encore vous causer des chagrins, dites-moi quels sont les moyens de les prévenir, et je les tenterai. Par là je ne me ferai point de nouveaux ennemis, car déjà une guerre éternelle est déclarée entre les Sou-throns et moi. »

Hélène contemplait sa physionomie mobile. Les rayons bienfaisans du soleil, les éclairs annonçant le tonnerre, paraissaient alternativement à travers le nuage que figurait sur sa tête son panache noir. « Hélas ! » répondit-elle, « ce serait bien mal récompenser de si nobles sentimens, que de vous plonger dans les calamités qui affligent ma Maison. Non, généreux étranger, je dois demeurer inconnue. Laissez-moi avec l'ermite; de sa cellule, je ferai avertir un de mes pareus qui n'est point encore enveloppé dans les malheurs de ma famille. Il viendra me chercher, et récompensera ce saint homme. »

« Je ne vous presse plus, madame, répliqua

l'étranger en se levant. « Si j'avais sous mes ordres une armée, au lieu d'une poignée d'hommes, je serais mieux fondé à vous offrir mes services. Mais je reconnais leur insuffisance, et je n'insiste pas pour en savoir davantage. »

Hélène était extrêmement émue. Si vous étiez à la tête d'une armée, je pourrais vous révéler tous mes malheurs et toutes mes inquiétudes ; mais le ciel m'a déjà fait une faveur assez grande, en me délivrant par vos mains de mon plus cruel ennemi : pour le reste, je dois mettre ma confiance dans cette même Providence qui gouverne tout. »

Dans ce moment, on vint avertir le chevalier que le brancard était prêt, et ses gens rassemblés. Il se tourna vers Hélène : » Me permettez-vous de vous conduire à la misérable voiture que nous vous avons préparée ? »

Hélène se couvrit de sa mante, et le chevalier, jetant son écharpe sur sa tête, pour remplacer son voile, lui présenta la main, et la conduisit au brancard. Au moyen des *plaid*s dont on l'avait recouvert, ce brancard faisait une voiture supportable, sur laquelle le chevalier la plaça. Ses gens la chargèrent sur leurs épaules, et descendirent la montagne, précédés par leur chef.

CHAPITRE XV.

APRÈS une assez longue marche, ils arrivèrent à la *Vallée-des-Pierres*. L'aspect en était affreux. Des quartiers de rochers, tombés du sommet des montagnes, en couvraient la surface. Pas un brin de verdure ne récréait la vue. Tout était sombre et aride. En entrant dans cette horrible solitude où l'on n'apercevait nulle trace d'homme, Hélène aurait frémi si elle n'avait eu pleine confiance en son conducteur. Ce fut avec beaucoup de peine que les porteurs surmontèrent toutes les difficultés du passage à travers ce chaos, et parvinrent, par un défilé très-étroit entre deux rochers à pic, à un endroit un peu moins sombre. Le chevalier s'arrêta, et s'approchant du brancard, lui dit qu'elle était au terme de son voyage.

« C'est dans le cœur de ce rocher, » lui dit-il, « qu'est la cellule de l'ermite. C'est une triste demeure, mais elle est sûre. La vieillesse et la pauvreté n'offrent point de tentations aux ennemis de l'Écosse. »

Comme il parlait, le vénérable ermite, qu

avait entendu des voix au-dessous de lui, parut sur le rocher.

Sa taille était haute et majestueuse. Il était vêtu d'une robe grise. Sa barbe argentée tombait sur sa poitrine. On l'eût pris pour le barde de Morven, sortant de sa grotte de coquillages, pour recevoir le jeune guerrier Oscar.

« Que la bénédiction du ciel soit avec toi, mon fils, » dit-il, en descendant du rocher, « quel heureux ou malheureux événement te ramène sitôt dans cette solitude ? »

Le chevalier raconta en peu de mots les circonstances de la délivrance d'Hélène, et demanda asile pour elle.

L'ermite la prit par la main, et lui promit gracieusement de lui rendre tous les services qui seraient en son pouvoir. Il marcha ensuite devant le chevalier, qui, d'une main plus ferme, aidait Hélène à monter sur le rocher, et il les introduisit dans la première pièce de son petit ermitage.

Hélène fut frappée d'un saint respect en entrant dans ce lieu consacré à Dieu. Tout y inspirait la piété et la pénitence. Elle fit une génuflexion devant le crucifix ; et l'ermite, remarquant sa devotion, la bénit, et lui dit : « Soyez la bien-venue dans ce séjour de paix. »

» C'est ici, ma fille, qu'un des enfans de l'Écosse, persécuté, a trouvé un refuge. Il n'y a rien dans ces déserts qui puisse y attirer nos

avidés spoliateurs. Des racines pour nourriture, une eau limpide pour breuvage, voilà tout ce qu'on y trouve.

« Ah ! » reprit Hélène, plutôt au ciel que tous ceux qui désirent l'affranchissement de l'Écosse, fussent à présent réunis dans cette vallée ! ces racines, cette eau seraient pour eux délicieuses, goûtées dans la douceur de la bonté et de l'espérance. Mon père, ses amis. . . » Elle s'arrêta, s'apercevant qu'elle laissait échapper le secret qu'elle voulait garder ; et confuse, les yeux baissés, elle demeura en silence. Le chevalier la contempla ; il désirait pénétrer sa pensée ; mais la délicatesse lui interdisait toute question ; il se tut. L'ermite qui ignorait la répugnance d'Hélène à faire connaître sa famille, reprit la parole :

« Je ne suis point étonné, madame, en jugeant par vos discours, que votre tendre sexe même porte les rudes chaînes d'Edouard. Eh ! qui, dans l'Écosse, en est exempt ? Tout le pays gémit sous le poids de ses oppressions, et la cruauté de ses agens l'inonde de sang. Il y a six mois, j'étais abbé de Scône, et parce que j'ai refusé de violer un dépôt, de livrer les archives du royaume, placées dans ce monastère, par notre saint roi David, Edouard, l'oint rebelle du seigneur, le profanateur du sanctuaire, a envoyé ses émissaires pour saccager le couvent, pour enlever le saint pilier de Ja-

cob, et pour m'arracher ces archives que je refusais de livrer. Les ordres de l'usurpateur ont été exécutés. La plupart de nos frères ont été massacrés. Les autres ont été chassés ainsi que moi. Nous nous sommes retirés dans le monastère de Cambuskenneth ; mais le tyran nous y a trouvés. Cressingham, son trésorier, qui avait déjà envahi et dépouillé d'autres monastères, a voulu grossir son trésor des dépouilles de celui-ci. Dans la nuit, ses gens l'ont attaqué. Les religieux ont fui. Après cette dispersion, je ne savais où aller ; mais déterminé à m'éloigner du commerce des hommes, j'ai marché vers les montagnes, j'ai découvert cette *Vallée-des-Pierres*, et la trouvant propre à mon dessein, je m'y suis fixé. Depuis deux mois j'y vis seul. »

« Malheureuse Écosse ! » s'écria Hélène. Ses yeux avaient été fixés sur le chef, qui, durant cette narration, était appuyé contre le rocher, à l'entrée de la grotte, portant ses regards vers le ciel avec une expression qui lui inspira cette exclamation. Le chevalier s'approcha d'elle. « Vous venez d'entendre, » lui dit-il, « de la bouche de mon vénérable ami, une horrible histoire. Je me félicite donc de vous voir, madame, ainsi que lui dans un lieu qui, s'il n'est agréable, est du moins un abri sûr. Les heures s'écoulent, il faut que je m'arrache de cette paisible retraite,

et me rende sur un théâtre plus convenable à un jeune enfant de la patrie dont nous déplorons les malheurs. »

Hélène ne se sentit pas la force de répondre. Mais le religieux dit : « ainsi je ne vous reverrai plus ? »

— « C'est le ciel qui en ordonnera ; mais comme il est probable que ce ne sera pas en ce monde , que cette dame soit le gage de mon amitié. Peut-être elle vous révélera ce qu'elle m'a caché ; mais dans tous les cas , elle peut compter sur votre bienveillance. »

— « Fiez-vous à ma foi , mon fils ; et puisse le bouclier du Seigneur vous couvrir en tous lieux ! »

Le chevalier se tournant vers Hélène, « adieu ! madame , » lui dit-il. Tremble à ces mots , et sachant à peine ce qu'elle faisait , elle lui tendit la main : il la prit et la porta à ses lèvres ; mais réprimant lui-même ce mouvement , il ne fit que la serrer dans les siennes ; et d'un accent plaintif , il ajouta : « Dans vos prières , souvenez-vous quelquefois du plus affligé des hommes. »

Un nuage couvrait les yeux de lady Hélène. Il lui semblait qu'un bien précieux lui échappait ; avec peine elle articula : « mes prières pour mon libérateur , et celles pour mon père ne seront point séparées ; et si jamais un souvenir de moi cesse d'être dangereux , si c'est

en effet le ciel qui *arme la main du patriote*, alors mon père se fera gloire de connaître et de remercier le libérateur de sa fille. »

Le chevalier s'arrêta, et la regardant avec feu : « ainsi donc votre père est en armes contre le tyran ?.... Dites-moi où ? et vous voyez devant vous un homme qui, avec sa petite troupe, est prêt à se joindre à lui et à perdre la vie dans la cause de la justice ! »

A cette véhémence déclaration, Hélène, dont le cœur avait été gonflé durant cette scène d'adieu, se soulagea par des pleurs. Le chevalier s'approcha d'elle, et d'un ton plus modéré, continua : « Mes gens sont en petit nombre, mais ils sont braves, dévoués à leur pays, et ils me suivront à la victoire ou à la mort. Comme chevalier, mon devoir est de soutenir le bon droit. Où le trouverai-je, si ce n'est du côté de ma patrie opprimée, dévastée ? Et puis-je mieux commencer ma carrière, qu'en me dévouant à la défense de ses enfans ? Parlez donc, madame ; dites-moi le nom de votre père, et il n'aura pas sujet de vous blâmer d'avoir donné votre confiance à un Écossais errant, mais loyal. »

« Mon père, » répliqua Hélène, « n'est point en lieu où vos généreux secours puissent l'atteindre. Deux braves chefs, l'un mon parent, l'autre mon ami, sont ligués pour lui rendre la liberté : si leur tentative est vaine, ma mait-

son entière tombera dans le sang. Ajouter une victime à ce sacrifice m'accablerait; cette pensée est au-dessus de mes forces. » Affaiblie par son agitation et par les craintes qui l'assailaient en ce moment, elle s'arrêta, et d'une voix éteinte elle ajouta : « Adieu ! »

— « Non pas avant que vous m'ayez encore entendu. Je vous le répète, j'ai peu de monde, mais je quitte ces montagnes pour en rassembler davantage. Dites-moi où je puis joindre ces chefs dont vous me parlez; donnez-moi un gage qui témoigne que je suis envoyé par vous; et quel que soit votre père, il me suffit de savoir qu'il est bon Écossais, je le délivrerai, ou je périrai dans l'entreprise. »

— « Hélas ! généreux étranger, à quoi voulez-vous me contraindre ? vous avez des parents, dites-vous : quel droit ai-je de disposer d'une vie qui doit leur être si chère ? Non ! vous ne savez pas à quels dangers vous voulez courir. »

— « Je ne connais point de dangers, » dit-il, avec un sourire héroïque, « quand il s'agit de servir ma patrie. En elle est toute ma joie, tout ce qui m'intéresse. Accordez-moi donc le seul bonheur dont je sois à présent susceptible, et permettez que je la serve en mettant en liberté un de ses défenseurs. »

Hélène hésita. Le tumulte de ses pensées sécha ses larmes. Ses agitations se peignaient

sur son visage ; elle porta ses regards sur le chevalier. Elle vit ses yeux étincelant d'une patriotique ardeur , en même temps que son air et son attitude exprimaient le sentiment sublime d'un courage calme et désintéressé. Ce n'était plus un homme , c'était un dieu qu'elle croyait voir.

« Ne craignez pas , madame , » lui dit l'ermite , « de jeter votre libérateur dans des dangers extraordinaires , en l'engageant dans ce que vous appellerez peut-être une révolte contre l'usurpateur. Il est déjà proscrit par le représentant d'Édouard ; ne redoutez donc plus de lui confier la destinée de votre père. »

« Et lui aussi proscrit ! » s'écria-t-elle , « Ah ! malheureuse est en effet ma patrie , si la vie est interdite à ce qu'elle renferme de plus généreux et de plus noble ! Malheureux sont ses enfans , si chaque effort qu'ils font pour se saisir de ce qu'on leur a arraché , les plonge plus avant dans l'abîme ! »

« Une nation , madame , » reprit le chevalier , « n'est vraiment misérable que quand elle a lâchement consentie à son esclavage. Des fers et la mort sont l'extrême de la malice de nos ennemis. Il n'est pas en leur pouvoir d'imposer les premiers , à un homme qui a résolu de mourir ou de vivre libre ; et quant à la seconde , qui peut la craindre , quand elle nous conduit à la liberté dans un meilleur monde ? »

Hélène le regarda comme elle regardait son cousin , quand quelque expression d'un vertueux enthousiasme sortait de sa bouche. Mais il y avait dans son regard quelque chose de plus que la satisfaction que lui donnait alors un sentiment sympathique ; c'était du respect et de l'admiration. « Vous rendriez , » dit-elle , « la confiance au désespoir même. Oui , j'espère encore , et Dieu ne crée pas en vain ! vous saurez le nom de mon père ; mais auparavant , généreux étranger , souffrez que je vous informe de tous les dangers qui environnent cette découverte. Il est investi par ses ennemis : et quelques-uns d'eux sont ses proches ! Les Anglais ne sont pas seuls ligüés contre lui ; les plus puissans de ses compatriotes sont dans cette confédération. Moi-même , je suis la victime d'un complot entre un chef Southron et deux Ecosais rebelles , oui , rebelles à leur pays ! car ils ont vendu , livré mon père à la captivité , et peut-être à la mort ; et moi , malheureuse , j'étais le prix de cet infâme marché ! Le plus vaillant des chevaliers écossais est engagé à sa délivrance ; mais une nuée d'ennemis l'environne lui-même , et l'espérance ose à peine planer sur sa tête. »

— « Eh bien ! envoyez-moi vers lui ; que mon bras le seconde dans cette entreprise ! Mon cœur est impatient de rencontrer un frère d'armes qui ait pour l'Ecosse les mêmes sen-

timens que moi. Et , combattant avec un guerrier tel que vous le dépeignez , j'ose vous garantir la liberté de votre père et celle de l'Ecosse. »

A ces mots, le cœur d'Hélène battit violemment. « Je ne voudrais pas m'opposer à la réunion de ces deux courages. Allez donc au centre des rochers de Cartlane. Mais hélas ! comment puis-je vous diriger ? » dit-elle , s'interrompant elle-même : « tous les passages sont fermés par les Anglais ; et Dieu sait si, dans ce moment , le brave Wallace vit encore , pour être une seconde fois le libérateur de mon père. »

Elle se tut : le souvenir de ce que Wallace avait souffert pour son père , et de l'extrémité à laquelle il était réduit quand il avait dépêché Ker , vint la frapper. Son imagination lui peignit ces objets d'une manière affreuse. Tantôt elle voyait sa femme assassinée et couchée dans le cercueil à Bothwell ; et le moment d'après elle le voyait lui-même étendu par terre et couvert de sang. Absorbée dans ces pensées , elle n'avait pas remarqué la surprise et la soudaine rougeur du chevalier , lorsqu'elle avait prononcé le nom de Wallace.

« Si Wallace a eu le bonheur de servir ceux qui vous appartiennent , » reprit le chef , « il a du moins dans ce ressouvenir une source de satisfaction. Dites-moi ce qu'il peut encore

faire ; dites-moi où est votre père qu'il a sauvé une première fois , et je me hâterai de joindre mon bras au sien pour le sauver une seconde. »

« Hélas ! » répondit Hélène, « je ne puis que vous exprimer encore mes craintes que le plus brave des hommes n'existe plus. Il y a deux jours , avant que je fusse livrée aux mains du traître , des attentats duquel vous m'avez préservée , j'ai vu un messenger de Wallace, qui m'a informée que son maître était cerné dans les montagnes , et que, si mon père ne lui envoyait du secours, il périrait inévitablement. Ce secours , mon père n'a pu l'envoyer. Il était déjà prisonnier des Anglais ; ses troupes avaient eu le même sort. Mon cousin seul avait échappé. Il est parti avec quelques hommes pour se joindre à Wallace ; mais qu'est-ce que ce petit nombre contre des milliers d'ennemis ? »

— « Ils sont armés pour la patrie, madame ; ne craignez rien pour eux. Des milliers d'anges les défendent. J'abandonne Wallace et votre cousin à leur propre valeur et à vos prières. Mais votre père est, si je ne me trompe, un des Écossais les plus chers à son pays. Dites-moi en quel lieu il est gardé ; et comme je ne suis pas retenu par ceux qui assiègent les rochers de Cartlane , je m'engage , avec l'aide de Dieu , et de mes gens qui n'ont jamais reculé

devant épée ni lance, à mettre le comte en liberté. »

« Comment ? » s'écria Hélène, qui se rappelait qu'elle n'avait jamais fait mention du titre de son père, « est-ce que vous savez son nom ? Le bruit des infortunes de mon père est-il déjà si répandu ? »

« Dites plutôt celui de ses vertus, noble dame, » répondit le chevalier : « quiconque veille sur les destinées de notre pays, ne peut ignorer quels sont ses amis, ni les souffrances qu'ils endurent pour lui. Je sais que le comte de Mar s'est généreusement sacrifié ; mais j'ignore les circonstances. C'est de vous que je dois les apprendre, pour voler à l'accomplissement du vœu que j'ai fait de le mettre en liberté. »

« O toi, frère de cœur du généreux Wallace ! » s'écria lady Hélène, « ma voix est faible pour te remercier. » Des larmes de reconnaissance coulèrent de ses yeux, et le bon ermite qui, assis auprès de l'autel, attendait quelle serait l'issue de cette conversation, s'avança en lui présentant de l'eau dans une coupe, et un fruit. Il la pria de se rafraîchir avant de donner au chevalier les renseignemens qu'il demandait. Pour lui complaire, elle porta la coupe à ses lèvres ; mais elle était trop occupée des objets les plus chers à son cœur, pour sentir les besoins du corps ; et, se retournant vers le

chevalier, elle lui raconta succinctement le dessein que son père avait formé d'envoyer à sir William Wallace des secours, et la prise du château de Botwell, et la captivité de son père et de sa famille au château de Dumbarton.

« Partez donc, » ajouta-t-elle, « pour Dumbarton : si le ciel a préservé la vie de Wallace et celle de mon cousin Murray, vous les trouverez sous les murs de ce château. Dans l'intervalle, j'irai me mettre sous la protection de la sœur de mon père, et, de son château, situé près du Forth, j'enverrai un courrier au comte de Mar, pour lui dire où je suis, car je serai alors en sûreté. Mais, généreux étranger, il faut que j'exige de vous une promesse : c'est, quand vous vous réunirez à mon cousin, de ne pas lui dire que vous m'avez rencontrée. Il est impétueux dans ses ressentimens ; et sa haine contre lord Soulis est si forte, que, s'il apprenait les outrages que j'en ai reçus, il mettrait la cause en danger, en courant à une promptة vengeance. »

L'étranger donna sa parole à Hélène de ne prononcer son nom à personne de sa famille, avant qu'elle le lui eût permis. Il ajouta : « Mais, lorsque votre père sera rétabli dans ses droits, j'espère, qu'en sa présence, vous me permettrez de réclamer cette première rencontre avec son aimable fille. »

Hélène rougit à ce compliment : il était tel

que tout autre aurait pu le faire dans une semblable circonstance, et cependant elle éprouva une grande confusion; et, dans son trouble, elle répondit: « Dieu sait quand cela sera; car où mon père trouvera-t-il un asile? qui voudra recevoir un homme proscrit par Edouard? »

— « Ne craignez point, madame; l'épée est tirée en Écosse : il faut qu'elle soit brisée, ou qu'elle triomphe. Tous ont souffert de la tyrannie d'Edouard : les grands ont été bannis dans d'autres pays, ou assassinés chez eux, pour que la confiscation de leurs biens devînt la récompense de mercenaires étrangers; les pauvres ont été chassés de leurs demeures, et réduits à n'avoir que le ciel pour abri, afin que les plus vils Southrons eussent aussi part aux dépouilles. La dévastation s'est étendue partout; et quand tous ont souffert, tous aussi veulent être vengés. Lorsqu'un peuple prend les armes pour la défense de ses droits, de tout ce qui est cher aux pères, aux fils, aux époux, y a-t-il des oppresseurs assez forts pour le subjuguier? »

« C'est ainsi que je pensais » reprit Hélène, qui sentait le feu de l'enthousiasme se rallumer chez elle, « quand je n'avais pas vu les horreurs de cette lutte; quand mon père commandait à Bothwell, et réunissait ses hommes par centaines, pour les envoyer au chef pa-

triste qui avait porté les premiers coups, moi aussi, je ne sentais que l'inspiration qui les guidait; je ne voyais que la victoire qui doit couronner la valeur dans une cause juste. Mais maintenant que tous ceux à qui mon père commandait sont tués ou entre les mains de l'ennemi; que lui-même est prisonnier et attend la sentence du tyran; quand le généreux Wallace, loin de pouvoir le délivrer, est lui-même investi par une armée entière, l'espérance s'éteint en moi, et je crains que, quel que soit le héros destiné à affranchir un jour l'Ecosse, mon père et tous les siens ne tombent auparavant en sacrifice. »

En achevant ces mots, elle pâlit; et l'étranger, ému de compassion, lui dit: « Non, madame, s'il y a en Ecosse cette vertu qui seule rend digne de la liberté, celle-ci sera rétablie. Je suis un homme peu considérable, mais je me repose en la justice de Dieu, et je vous promets la délivrance de votre père: qu'elle soit pour vous le gage de celle de votre pays! Je vais réveiller quelques esprits courageux, et les appeler aux armes. Souvenez-vous que le champ de bataille n'appartient pas toujours au fort, ni la victoire au plus grand nombre. La bannière de Saint-André (1) a paru une

(1) C'est une tradition qui se rapporte à une bataille livrée par Achaïus, roi des Scots, et Hungus, roi des Piets, à Athelstan, roi de Northumberland, qui y périt.

fois dans les cieux , au-dessus d'une petite armée écossaise qui en exterminait une immense. Le même bras me conduit ; et , s'il est nécessaire , je ne désespère pas de voir encore cette bannière , telle que la colonne de feu devant les Israélites , consumer les ennemis de la liberté au plus fort de leur puissance. »

En ce moment , l'ermite sortit de la cellule intérieure , soutenant un très-jeune homme qui paraissait faible. A la vue du chevalier , ce jeune homme se jeta à ses genoux , les embrassant et fondant en larmes : « Vous allez donc me quitter ? » dit-il , en articulant à peine. « Est-ce que je ne servirai pas celui qui m'a sauvé ? »

Hélène se leva dans une extrême agitation. Il y avait quelque chose de contagieux dans les sentimens de ce jeune garçon. Ses regards se portèrent de ce visage défait vers le chevalier. Sur sa figure et dans ses nobles contours , Dieu semblait avoir empreint son sceau , comme sur la plus parfaite image de sa divinité ; son œil brillant d'une douce lumière , semblait répandre la consolation ; les plus généreux mouvemens se peignaient dans tous ses traits.

« Levez-vous , » dit-il au jeune homme , « et voyez dans cette dame la personne au service de laquelle je vous destine. Vous serez

Le champ de bataille s'est appelé depuis lors Athelstanford.

bientôt, j'espère, assez rétabli pour obéir à ses ordres, comme vous obéiriez aux miens. Servez-la, gardez-la ; et quand nous nous retrouverons, comme elle sera alors sous la protection de son père, si vous ne préférez pas un si doux service aux fatigues de la guerre, je vous reprendrai avec moi. »

Le jeune homme s'inclina respectueusement. Hélène dit quelques mots incohérens de remerciement, pour cacher son agitation croissante, et se détourna. L'ermite s'écria : « Mon fils, je prie encore le ciel de vous bénir ! » — « Et puisse-t-il protéger tous ceux qui sont ici ! » répondit le chevalier. Hélène leva la tête pour lui dire un dernier adieu : il était parti ; l'ermite était sorti avec lui, et le jeune homme s'était retiré dans le réduit. Demeurée seule, elle s'agenouilla devant l'autel ; et, les mains croisées sur sa poitrine, elle implora le ciel pour qu'il protégât la vie du chevalier, et se servît de lui pour tirer Wallace de danger, et son père de prison. >

La prière calma son agitation. Une sainte confiance remplit son âme, et elle demeura dans l'extase d'une céleste espérance, jusqu'à ce qu'une voix solennelle l'en tira.

« Ceux-là sont bénis qui mettent leur confiance en Dieu ! »

Elle vit l'ermite, qui, en rentrant, l'ayant trouvée dans cette pieuse occupation, avait

fait cette exclamation. « Ma fille , » lui dit-il, en la conduisant à un siège, « ce héros triomphera, car la puissance devant laquelle vous étiez à genoux a déclaré : *Ma force est avec ceux qui obéissent à mes lois, et qui mettent leur confiance en moi.* Vous nous donnez une grande idée du jeune et vaillant Wallace ; mais je doute qu'il puisse être mieux formé pour de grandes et héroïques actions que ce chef. Supposons leur mérite égal : quand ils seront réunis, que ne pourront pas, guidés par eux, quelques cœurs patriotiques ? »

Hélène entendit avec transport ces heureux pronostics de l'ermite ; et désirant savoir quel était ce rival du caractère de Wallace (caractère qu'elle avait contemplé avec admiration, et avec lequel elle n'admettait point de parallèle), ne doutant pas que l'ermite ne pût l'en informer , elle lui demanda le nom du chevalier qui se livrait pour elle à une si hasardeuse entreprise.

CHAPITRE XVI.

« JE l'ignore, » dit l'ermite. « C'est hier que j'ai vu pour la première fois votre vaillant libérateur. A l'entrée de ma cellule, à l'heure de matines, j'adorais le dispensateur de la lumière, quand un bruit soudain m'a frappé. J'ai vu un chevreuil, percé d'une flèche qu'il portait dans son flanc, se précipiter du sommet du rocher, et demeurer étendu, en se débattant. J'ai entendu des cris de joie au-dessus de moi, et j'ai vu un jeune guerrier, tenant son arc en main, franchir de rocher en rocher, et du dernier bond, arriver auprès de la bête blessée. »

« A sa toque, à son *plaid* flottant, je l'ai reconnu pour un Écossais. Je suis sorti de ma retraite et lui ai adressé la bénédiction du matin. Bientôt après, ses gens moins agiles que lui sont arrivés, et de quelques coups de leurs épées ont achevé l'animal palpitant. Le chef les a laissés le préparer pour leur repas, et s'est rendu à mon invitation à venir dans ma cellule partager la chère d'un ermite.

« Je lui ai dit qui j'étais , et ce qui m'avait conduit dans cette retraite. J'ai appris de lui que son dessein était de stimuler les chefs des environs , et de les engager à faire quelques efforts en faveur de leur patrie souffrante. Mais il ne s'est jamais nommé : j'en ai conclu qu'il voulait demeurer inconnu , et je me suis interdit toute question à cet égard. Je lui ai exprimé mes doutes sur la probabilité de l'exécution de son dessein. Je lui ai dit qu'il me paraissait bien difficile que seul il pût réveiller le courage endormi de ses concitoyens , et tirer l'Écosse de sa léthargie. Ses discours m'ont bientôt fait changer de pensée. Ses argumens ont été en petit nombre , mais concluans. Il m'a représenté la perfidie du roi Edouard , qui , considéré comme un prince rempli d'honneur , avait été choisi pour arbitre entre Bruce et Baliol. Edouard accepta l'arbitrage en qualité d'ami de l'Écosse ; mais dès qu'il eut pénétré dans le cœur du royaume , à la tête d'une grande armée , qu'il avait insidieusement introduite , sous prétexte d'un appareil de représentation , il déclara que le droit de juger ce différend lui appartenait comme seigneur suzerain du royaume. Cette fausseté , immédiatement démentie par nos traditions et nos annales , ne fut pas sa seule perfidie : il acheta la conscience de Baliol , et

lui adjugea le trône. Ce lâche prince, déserteur de nos droits, le reconnut pour son maître ; et dans l'avilissante cérémonie de l'hommage, il fut suivi par la plupart des pairs Écossais qui se trouvaient présents. Mais cette honteuse soumission ne leur procura pas la paix. Edouard exigea du roi services sur services ; il demanda que les châteaux forts des nobles fussent remis à des gouverneurs anglais. Quelques-uns de nos chefs, les plus hardis, parmi lesquels votre illustre père, noble dame, se fit distinguer, ayant fait des représentations contre ces injustes demandes, le tyran les renouvela, y ajouta encore d'autres réquisitions, et se prépara à faire peser sur toute la nation son ressentiment.

« Trois mois se sont à peine écoulés depuis la fatale bataille de Dunbar. Nos nobles indignés des outrages continuels faits à leur passif monarque, se soulevèrent pour faire valoir leurs droits ; mais ayant été défaits dans cette terrible journée, Baliol fut pris, et eux-mêmes contraints de se soumettre à leur ennemi. C'est alors que nous vîmes le pillage des trésors de nos monastères, l'incendie de nos archives, la confiscation de nos propriétés, le bannissement de nos chefs, le viol de nos femmes, l'esclavage et le massacre des malheureux attachés à la glèbe. *La tempête de la désolation*

soufflant ainsi avec fureur sur toute la contrée , (m'a dit le jeune guerrier) , comment aucun de ses enfans pourrait-il craindre de prendre part à la gloire de sa restauration ? Il m'a alors informé que le comte de Warrenne , qu'Édouard avait laissé gouverneur-général en Écosse , s'était retiré malade à Londres , laissant Aymer de Valence pour commander en sa place ; qu'à ce nouveau tyran , de Warrenne avait envoyé depuis peu une armée de mercenaires , pour tenir dans la soumission le sud de l'Écosse , et pour renforcer Cressingham et Ormsby , qui commandent dans le nord , depuis Stirling jusqu'au rivage de Sutherland.

« En me représentant cette conduite de nos oppresseurs , ce brave chevalier me démontra la facilité avec laquelle un peuple courageux et résolu devait vaincre des étrangers enivrés de leur pouvoir , et gorgés de rapines. L'absence d'Édouard , qui est actuellement en Flandre , ajoute à la probabilité du succès. Le projet du chevalier est d'inspirer ses propres sentimens aux chefs des nombreuses tribus de cette partie du royaume , et de s'emparer , avec leur assistance , des forteresses dans le bas pays , pour former une barrière contre l'entrée de nouvelles troupes anglaises. En même temps il engagera les chefs , dans la haute Écosse , à se soulever ; et les Southrons qui y sont en gar-

nison , ne recevant plus de secours , seront aisément saisis et désarmés. Les gens de marque qui sont parmi eux , pourront alors être échangés contre les prisonniers que nous avons en Angleterre. Tout ce qu'il désire en ce moment , c'est de réunir des troupes suffisantes pour s'emparer d'une place forte qui puisse inspirer de la confiance au parti. Il ne doute pas que ce premier succès n'occasionne un soulèvement général , qui accablerait les garnisons qu'Edouard tient dans les différentes parties du royaume.

» Tel est le plan du chevalier , et j'espère , pour votre intérêt comme pour le sien , que la première place dont il s'emparera sera celle de Dumbarton : elle a toujours été considérée comme la clé du pays. »

« Puisse le ciel le vouloir ainsi ! » dit Hélène ; « et puisse-t-il guider toujours le bras de ce chevalier , quel qu'il soit ! »

« Il ne m'appartient pas de pénétrer son secret , puisqu'il juge à propos de cacher son nom ; » reprit l'ermite ; « mais , si j'osais former un soupçon , je penserais que ce noble front est destiné à porter une couronne. »

« Comment ! » dit Hélène , « vous croyez que ce chevalier est Bruce , du sang de nos rois ? »

— « Je ne sais qu'en croire , mais son air

annonce un prince ; et il est enflammé d'un tel amour pour son pays , qu'il me semble que des sentimens si ardens ne peuvent partir que du cœur royal qui doit le protéger et le rendre heureux. »

« Mais n'est-il pas trop jeune , » demanda Hélène , « pour être l'un ou l'autre des Bruce ? J'ai souvent ouï dire à mon père que lord d'Annandale , le compétiteur de Baliol à la couronne , était beaucoup plus âgé que lui ; et que son fils , le comte de Carrick , devait avoir cinquante ans. Si je ne me trompe , ce chevalier en a à peine vingt-cinq. »

— « Tout cela est vrai , madame ; et cependant ce peut être un Bruce ; car ce n'est aucun des deux que vous venez de nommer que j'ai en idée , mais le petit-fils de l'un , et le fils de l'autre. Vous pouvez juger par cette barbe blanche , que je ne suis pas d'hier dans l'hiver de ma vie. Le vieux Bruce , Robert , lord d'Annandale , était mon contemporain. Nous avons été élevés ensemble au collège d'Icolmkill. Il était brave ; il employa sa jeunesse à visiter différentes cours. Il épousa une princesse de la Maison de Clare , et la conduisit en France , où il laissa son fils unique pour y être élevé sous les yeux de saint Louis. Le jeune Robert se croisa ; n'étant encore qu'adolescent. Il porta la bannière du saint Roi de France , dans les

plaines de la Palestine , et se couvrit de gloire. Un jour , en escaladant les murs d'une forteresse des Sarrazins , par un acte extraordinaire de bravoure , il sauva la vie au prince Edouard d'Angleterre. Ce tyran , qui foule aujourd'hui aux pieds toutes les lois divines et humaines , était alors à la fleur de son âge , et défendait la cause de la chrétienté. Voyez , madame , cet exemple ; et ne vous étonnez plus des changemens qu'opèrent le pouvoir et l'ambition.

« Depuis ce moment , les deux jeunes Croisés se lièrent de la plus étroite amitié ; et quand Edouard retourna en Angleterre , et monta sur le trône ; comme il était alors l'allié de l'Ecosse , le comte d'Annandale , par complaisance pour sa femme et pour son fils , établit sa résidence à la cour de Londres. La postérité mâle de David vint à manquer par la mort prématurée de notre roi Alexandre III. Bruce , Baliol et d'autres , firent alors valoir leurs droits au trône vacant.

« Nos plus vénérables chefs , les gardiens de nos lois , et ceux qui avaient été témoins de la substitution par des actes du parlement à la maison de Bruce , durant la vie du feu roi , se déclarèrent pour lord Annandale. Non seulement il était héritier du sang ; mais son âge , son expérience , ses vertus , les rendaient tous ardens à le porter au trône.

« Cependant Edouard , trahissant l'amitié , violant sa foi envers un allié fidèle , travaillait secrètement à miner le crédit de Bruce , et à troubler la paix du royaume. La plupart des rivaux de notre prince favori lui étaient trop inférieurs pour pouvoir soutenir leurs prétentions ; mais le roi d'Angleterre , à force d'intrigues , de promesses et de corruption , parvint à élever une telle opposition en faveur de Baliol , que nous étions menacés d'une guerre civile. Bruce , confiant en ses droits , et ne voulant pas faire nager sa patrie dans le sang de ses concitoyens , écouta la proposition qu'Edouard lui fit faire insidieusement par une de ses créatures , *de requérir ce monarque d'être arbitre entre lui et Baliol*. C'est alors qu'Edouard , recevant d'abord cette invitation comme une chose dont il était honoré , déclara ensuite que c'était son droit , comme seigneur suzerain de l'Écosse. Le comte d'Annandale refusa de reconnaître cette usurpation. Baliol s'y plia : et pour récompenser son obéissance , ce juge inique lui adjugea la couronne. D'après cet indigne procédé , Bruce refusa de reconnaître sa juridiction ; et pour se soustraire au pouvoir du Roi , qui avait violé et trahi ses droits , et à la jalousie de celui qui les avait usurpés , il passa la mer pour rejoindre son fils , qui était alors à Paris. Mais hélas ! cette

consolation lui fut refusée : il mourut de chagrin sur la route.

» Quand son fils Robert (qui était comte de Carrick aux droits de sa femme), retourna dans la Grande-Bretagne , il suivit l'exemple de son père , et ne reconnut pas Baliol en qualité de Roi ; mais plus irrité contre cet heureux rival , que de la trahison de son faux ami Edouard , il prêta l'oreille aux discours adroits que celui-ci lui tint pour la colorer ; et je ne puis vous dire comment il se laissa séduire au point d'établir sa résidence à la cour de ce monarque. Cet oubli de son sang royal , et de l'indépendance de l'Écosse , l'a presque entièrement effacé du cœur des Écossais ; car lorsque nous voyons Bruce le courtisan , nous oublions Bruce le descendant de Saint-David , Bruce le vaillant chevalier de la Croix , qui a répandu son sang pour la vraie liberté , devant les murs de Jérusalem.

» L'ainé de ses fils doit être du même âge que le chevalier qui vient de nous quitter ; et quand je considère le port vraiment royal de celui-ci , et la ferveur de son patriotisme , je ne puis me défendre de croire que c'est l'esprit de son grand-père qui revit en lui ; et qu'abandonnant son père à son indolence et à son vasselage dans les délices du palais d'Édouard , il est venu ici secrètement pour soulever l'Écosse , et faire valoir ses droits. »

« Cela est très-probable , » reprit Héène ;
« et je fais des vœux pour que le ciel récompense ses vertus en lui rendant la couronne de ses ancêtres ! »

« Puissent ces vœux être exaucés ! » dit l'ermite , « mes mains seront jour et nuit élevées vers le ciel pour qu'il l'obtienne. Puissé-je , ô mon Dieu ! » s'écria-t-il en pressant la croix contre son cœur , « voir ce héros victorieux , et l'Ecosse libre ; et *puisse ton serviteur mourir alors en paix !* »

« Quant à sir William Wallace , » ajouta l'ermite , « je ne l'ai jamais vu ; mais j'ai beaucoup entendu parler de sa grâce et de ses succès , lorsque tout jeune encore , il se distingua dans les simulacres de guerre et les tournois qui eurent lieu à Berwick , en l'honneur d'Edouard ; quand , sous le masque de l'amitié , cet usurpateur entra dans ce royaume. D'après ce que vous m'en avez dit , je ne doute pas qu'il ne soit digne de seconder Bruce. Cependant , ma chère fille , puisque nous ne pouvons que soupçonner , sans en avoir de certitude , que ce chevalier n'est autre que ce jeune prince , gardons-nous de prononcer son nom , de peur de l'exposer à des dangers , et de compromettre le succès de son entreprise. Ne le dites pas même à vos parens , quand vous les rejoindrez , ni au jeune homme que son humanité a mis sous ma protection. Jusqu'à ce que lui-

même révèle son secret , il ne serait ni prudent, ni conforme à l'honneur de le divulguer. »

Hélène s'inclina , exprimant ainsi son assentiment ; et l'ermite lui apprit alors que le jeune homme qui lui avait été donné par le chevalier pour la servir , était le fils du pauvre Hay , dans la cabane duquel elle avait passé la nuit précédente. Il lui raconta comment ce chevalier l'avait trouvé blessé , et sur le point de périr de froid et de besoin , et l'avait conduit à cet ermitage , lui promettant de le prendre à son service dès qu'il serait rétabli. Il entra dans le détail de sa généreuse conduite en cette circonstance, et finit en présageant encore que ce héros était destiné à être le libérateur de l'Ecosse et son Roi.

Il se leva , prit Hélène par la main , et la conduisit vers un réduit qu'il avait préparé pour elle. « Reposez-vous , » lui dit-il : « demain j'attends un frère lai du monastère de Saint-Oran , qui vient me visiter un jour de chaque semaine. Vous pourrez faire porter par lui un message partout où vous voudrez. Maintenant dormez ; et que les anges protègent votre sommeil ! »

Hélène , accablée de fatigues de corps et d'esprit , remercia le bon ermite , qui se retira pour la laisser reposer.



OEUVRES COMPLÈTES DE SIR WALTER SCOTT,

Formant 79 volumes in-12 (à cause de trois vol. de parties). Prix : 197 fr. 50 c.

Les mêmes, 37 vol. in-8° ornés de 40 vignettes, d'après les dessins d'Alexandre Desenne. Prix de chaque volume, papier fin : 8 fr.

Avec les figures, sur papier de Chine, 9 fr.

Et en papier vélin superfin satiné, figures avant la lettre et eaux-fortes, 22 fr.

Il paroît 16 livraisons formant 31 volumes.

Titres et division des ouvrages de sir Walter Scott, édition in-12.

ROMANS POÉTIQUES, 9 VOLUMES.

- Tom. 1. — Notice historique. — LE LAI DU BERNIER MÈNESTREL, 1 volume.
2 à 3. — MATHILDE DE ROKEBY. — HAROLD L'INTÉFIDE, 2 volumes.
4. — LE LORD DES ÎLES, 1 volume.
5 à 6. — MARMION, 2 volumes.
7. 1^{re} et 2^e parties. — LA DAME DU LAC — LES FIANÇAILLES DE TRIERMAIN, 2 volumes.
8. — LA VISION DE DON RODERICK. — LE CRASH DE BATAILLE DE WATERLOO. — THOMAS RIMEUR. — BALLADES ET MÉLANGES, 1 vol.